



HAL
open science

L'insurrection bulgare de 1876 à travers la presse française. Construction de reportages français et analyse de leurs discours

Esin Gürbüz

► To cite this version:

Esin Gürbüz. L'insurrection bulgare de 1876 à travers la presse française. Construction de reportages français et analyse de leurs discours. Sciences de l'Homme et Société. 2019. dumas-02492081

HAL Id: dumas-02492081

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02492081>

Submitted on 26 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License



Esin GÜRBÜZ

L'insurrection bulgare de 1876 à travers la presse française.
Construction de reportages français et analyse de leurs discours.

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire

Parcours : Histoire culturelle, politique et des échanges internationaux

Sous la direction de M. Venayre Sylvain

Année universitaire 2018-2019



Esin GÜRBÜZ

L'insurrection bulgare de 1876 à travers la presse française.
Construction de reportages français et analyse de leurs discours.

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire

Parcours : Histoire culturelle, politique et des échanges internationaux

Sous la direction de M. Venayre Sylvain

Année universitaire 2018-2019

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné(e)..... déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à :

Le :

Signature :

A Augustin,

A notre voyage qui ne fait que commencer ...

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier M. Sylvain Venayre pour avoir accepté de diriger ma recherche et de m'avoir proposé ce sujet fort intéressant. Sa disponibilité et ses conseils ont été d'un grand secours pour cette première année de master.

Mes pensées vont aussi à mes proches. Ma famille et tout particulièrement mes parents et ma sœur qui m'ont toujours soutenu et plus encore lors des dernières étapes de ce mémoire.

Un grand merci à Augustin André, qui m'accompagne et me pousse chaque jour depuis notre rencontre. Merci pour la patience dont il a fait preuve, les conseils toujours avisés qu'il m'a prodigués et pour la correction de ce mémoire.

Merci aussi à mes ami.e.s qui m'ont aidé chacun.e à leur façon durant toute cette année. Je pense plus particulièrement à Mélanie Perli qui jour et nuit m'a écouté et conseillé et à ma seconde famille que sont les *Faquins*.

Merci aussi à Basile Saunier pour son amitié, ses encouragements et pour l'aide apportée sur les illustrations de ce mémoire.

Enfin je souhaite aussi remercier Jean Michel Belin pour sa contribution plus que généreuse à l'illustration de ce mémoire.

Sommaire

PARTIE 1 - INSTABILITE DANS LES BALKANS OTTOMANS	17
CHAPITRE 1 – LA DOMINATION OTTOMANE	18
DE L’EYALET DE RUMELI AU VILAYET DU DANUBE : UN PANORAMA ECONOMIQUE ET POLITIQUE D’UNE TERRE OTTOMANE EUROPEENNE	18
APPARITION ET DEVELOPPEMENT D’UNE CONSCIENCE IDENTITAIRE BULGARE.	24
DES INSURRECTIONS POUR L’INDEPENDANCE	30
CHAPITRE 2 – L’INSURRECTION EUROPEENNE	34
UN EMBRASEMENT PROGRESSIF ET ININTERROMPU DES TERRITOIRES BALKANIQUES	34
L’INSURRECTION BULGARE D’AVRIL 1876.....	43
L’ANNEE DES TROIS SULTANS	48
CHAPITRE 3 – LE « BACHI-BOUZOUK », FIGURE DE LA CONTRE-REVOLTE	53
BASIBOZUK ? CIRCASSIEN ? TURC ?.....	53
LEURS ACTIONS EN RUMELI.....	59
UNE NOUVELLE FIGURE DE L’ORIENTALISME.....	67
CHAPITRE 4 – LES REACTIONS EUROPEENNES AUX ATROCITES	73
UN CONCERT EUROPEEN PREEXISTANT	73
LES EUROPEENS ET LA CRISE DANS LES BALKANS	74
PARTIE 2 - L’APPARITION DU REPORTAGE ET DE L’EMOTION ENVERS LES BULGARES DANS LA PRESSE FRANÇAISE.	84
CHAPITRE 5 – LES RELAIS D’INFORMATION SUR LA « QUESTION D’ORIENT »	85
LES DEPECHEs TELEGRAPHIQUES ET CORRESPONDANCES.....	85
LES TRADUCTIONS DES RAPPORTS ETRANGERS	87
Chapitre 6 – La particularité du reportage	92
LA SECURITE LORS DU VOYAGE	92
LA COMPOSITION DU GROUPE	97
LE DETAIL DES VOYAGES DES REPORTERS FRANÇAIS	101
CHAPITRE 7 – L’EMOTION POLITIQUE DANS LA PRESSE. LES ECRITS D’HUGO ET GLADSTONE.	107
LES ASPIRATIONS DE VICTOR HUGO »	107
« LES ATROCITES BULGARES ET LA QUESTION D’ORIENT »	115
LES CONTESTATIONS POLITIQUES EN ANGLETERRE	121

PARTIE 3 - LES DISCOURS PORTES PAR LES ECRITS.....	126
CHAPITRE 8 – LA CONSTRUCTION DES RECITS DES REPORTERS.....	127
A LA DECOUVERTE DE L’EUROPE OTTOMANE.....	127
DES SENTIMENTS INDISSOCIABLES DU REPORTAGE.....	137
L’OBJECTIVITE DES TEMOINS OCULAIRES	143
CHAPITRE 9 – UN CHOC ENTRE LA « CIVILISATION » ET LA « BARBARIE ».....	148
UN OPPRESSEUR ET UN OPPRESSE	148
LE FONCTIONNEMENT OTTOMAN	153
L’APPARITION D’UNE FRONTIERE ENTRE CE QUI EST EUROPE ET CE QUI NE L’EST PAS.....	159

Introduction

Parmi les problèmes de politique internationale qui ont le privilège d'occuper et d'inquiéter périodiquement les cabinets européens, il n'en est point de plus compliqué et de plus difficile à résoudre définitivement que la question d'Orient.¹

Pierre Larousse publie en 1874 une longue définition du mot « Orient » marquant parfaitement la place centrale de ce dernier dans les considérations européennes. Cette simple phrase, perdue dans des pages de définitions, instaure à elle seule, le cadre principal de cette recherche. La définition apportée par le dictionnaire de M. Larousse marque dans sa forme même toute la complexité du terme « Orient ». Elle s'étale sur deux pages du dictionnaire, abordant les aspects politique, étymologique, géographique ou encore historique de ce terme. Pour l'auteur, la « Question d'Orient » représente l'« ensemble des questions qui se rattachent à l'existence de l'empire ottoman, et particulièrement aux possessions européennes du gouvernement turc² ». Or cette « question d'Orient » est au cœur de toutes les attentions européennes et ce, durant le long XIX^e siècle. En effet, l'Empire Ottoman, « étranger si proche³ » des puissances européennes est perçus comme ayant une force politique dépassée, des pratiques obsolètes et des dirigeants incapables de porter leur empire sur la voie du Progrès.

Avant 1774, l'Empire ottoman s'étend du Maghreb à la Crimée, du détroit d'Aden au nord de la Mer Adriatique et suis le Tigre et l'Euphrate jusqu'au Golfe Persique. Cependant, ce siècle fut un temps de recul progressif du contrôle de la Sublime Porte dans une large partie de ses territoires. Les empires autrichien et russe gagnent du terrain sur les anciens territoires ottomans. Plus tard, le sentiment national et les préceptes de la Révolution française se diffusent notamment dans les Balkans. C'est alors que des révoltes apparaissent au sein de l'Empire ottoman comme dans d'autres empires multiethniques. Il est difficile de déterminer à quelle date précise les différents peuples de l'Empire - notamment en Europe - commencent à se révolter. En effet, la position du Monténégro dès 1799 ou encore la révolte

¹ LAROUSSE (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistiques, scientifique, etc., etc.* T. 11 MEMO-O, 1874, p. 1464.

² *Ibid.*, p. 1463.

³ GRATALOUP (Christian), *Vision(s) du Monde - Histoire critique des représentations de l'Humanité*, Armand Colin, 2018, p.143.

serbe de 1804-1813 peuvent être les marques du début d'une suite d'insurrections ou de révoltes contre les Turcs⁴. Ces dernières, sans toujours aboutir à une indépendance du territoire, ont comme toile de fond l'affirmation et la protection de ces minorités de l'empire. L'indépendance grecque de 1832, l'autonomie de la Serbie en 1834 ou encore la reconnaissance de la principauté unie de Roumanie en 1866 illustrent la diminution de l'influence ottomane sur ces territoires⁵. Cette perte d'autorité a lieu sur les territoires européens comme du Moyen-Orient. Or afin de contrer les révoltes et de maintenir sa domination, l'Empire ottoman doit faire appel aux forces européennes. Que ce soit durant la guerre d'indépendance grecque, au moment des massacres au Liban ou bien durant l'insurrection crétoise⁶, les interventions des puissances européennes au sein de l'Empire ottoman sont nombreuses⁷. De manière plus générale, que ce soit pour des interventions au sein de l'Empire ottoman comme au Liban ou bien dans des conflits avec des puissances extérieures comme en Crimée, le soutien des forces européennes, notamment françaises ou anglaises ont pour objectif premier le maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman, nécessaire pour l'équilibre des puissances.

Le XIX^e siècle ottoman est aussi rythmé par les différentes guerres menées contre la Russie. Ces dernières se répètent inlassablement. Entre 1774, date du traité de *Küçük Kaynarca*⁸, et le début du premier conflit mondial, on dénombre quatre guerres entre les empires russe et ottoman⁹ – la guerre de Crimée n'étant pas comptabilisée. Dès le traité de 1774, se pose la question de l'avenir de l'Empire ottoman. La question est de savoir s'il faut maintenir l'empire, laisser la Russie étendre sa puissance¹⁰. Cette question est tranchée quelques décennies plus tard, après l'inquiétude engendrée par les guerres napoléoniennes.

⁴ CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, Fayard, 1991, p.245 - 253.

⁵ *Ibid.*, p. 245 -308.

⁶ Ces évènements eurent lieu respectivement de 1821 à 1829, en 1860-61 et de 1866 à 1868.

⁷ RODOGNO (Davide), *Against massacre, Humanitarian Intervention in The Ottoman Empire 1815 - 1914*, Oxford: Princeton University Press, 2012, p. 19.

⁸ GEORGEON (François), VATIN (Nicolas), VEINSTEIN (Gilles), dir., « *Dictionnaire de l'empire Ottoman - XVe-XXe siècle* », 2015, p.1030.

⁹ Le traité de *Küçük Kaynarca* met fin à la guerre russo-turque de 1768 – 1774. Les quatre guerres sont celles de 1787-1792 ; 1806 -1812 ; 1828 – 1829 et 1877 – 1878.

¹⁰ HENTSCH (Thierry), *L'orient Imaginaire - La Vision Politique Occidentale De L'est Méditerranéen*, Les Editions de Minuit, 1988, p. 168.

La campagne d’Egypte menée par Napoléon, alors général, modifie la perception de l’Orient. Cette dernière représente pour les Occidentaux, l’ouverture des territoires ottomans à la conquête et à l’affrontement des puissances européennes¹¹.

Outre cela, ce siècle est aussi pour la Porte le temps de réformes. Alors qu’en France l’idée de civilisation s’installe pleinement dans les mentalités durant la Restauration, les élites ottomanes adoptent le concept quelques années plus tard. Un premier néologisme apparaît dans les années 1830 – *sivilizasyon* – avant que l’idée de civilisation obtienne son propre terme : *medeniyet*. Les Ottomans prennent conscience de l’écart qui existe entre eux et les puissances européennes et pour rattraper ce retard, ils choisissent de s’ouvrir à l’Europe. S’ouvre alors une importante phase de réformes appelé Tanzimat – terme arabe pour réorganisation. Touchant d’abord l’administration provinciale, au fur et à mesure des décennies, c’est toute la structure de l’Etat ottoman qui est réorganisée. Egalité des sujets du sultan sans distinction religieuse, administration étatique ou encore militaire, tout est modifié ou transformé. Bientôt se pose la question de savoir à quel point la Porte doit imiter l’Europe. Doit-elle s’arrêter aux progrès industriels et aux réformes législatives ? Est que la copie doit-elle aussi englober les modes de vies ? L’intérêt ottoman se porte particulièrement sur la technique et les avancées industrielles. C’est pourquoi l’engouement européen pour les expositions universelles est partagé à Constantinople. Marque de ce fort intérêt, le seul voyage d’un sultan ottoman a été effectué par Abdül-Aziz pour l’exposition universelle de Paris en 1867¹². Cependant, la Porte souhaite, tout au long du siècle, maintenir son « identité nationale ou religieuse¹³ » malgré les techniques et industries empruntés à l’Europe. L’ère des Tanzimat se clôt par la proclamation de la première constitution ottomane le 23 décembre 1876 par le fraîchement intronisé sultan Abdülhamid II.

Alors que l’Empire se restructure depuis plus de quarante ans et que les insurrections en son sein se multiplient, une nouvelle révolte en Europe ottomane inaugure ce que Edhem Eldem décrit comme étant l’« année terrible¹⁴ » pour l’Empire ottoman. Dans la leçon inaugurale de son cours *L’Empire ottoman et la Turquie face à l’Occident*,

¹¹ *Ibid.*, p.167.

¹² GEORGEON (François), « L’Empire ottoman et l’Europe au XIXe siècle : De la question d’Orient à la question d’Occident », *Confluences Méditerranée*, vol. 52, n° 1, 2005, p. 29.

¹³ *Ibid.*, p.37.

¹⁴ ELDEM (Edhem), *L’Empire ottoman et la Turquie face à l’Occident*, Collège de France, Fayard, 2018, p.61.

l'historien élargie les bornes de l'année 1876 pour la faire débiter à l'automne et se terminer au printemps 1877.

La chronologie de ces dix-huit mois tient du cauchemar : banqueroute financière, manifestations à Istanbul, soulèvement en Bulgarie, coup d'État mené par Midhat Pacha, déposition du sultan Abdülaziz, suicide suspect du sultan déchu, conflit armé avec le Monténégro et la Serbie, répression sanglante du soulèvement bulgare, dépression majeure du nouveau sultan Murad V, propagation des nouvelles de Bulgarie, mise au ban de « l'innommable Turc » – the unspeakable Turk – par Thomas Carlyle et William Gladstone, remplacement du sultan Murad par son frère Abdülhamid, pressions européennes pour la pacification des Balkans, promulgation d'une Constitution bâclée, entrée en guerre contre la Russie, déchéance et exil de Midhat Pacha...¹⁵

Cette étude prend place au cœur de cette année trouble. Après différentes tentatives de révoltes, notamment en 1872-1873, la Bulgarie s'insurge à nouveau contre les Ottomans. La révolte éclate à la fin du mois d'avril du calendrier julien – soit au début du mois de mai du calendrier grégorien –, expliquant le nom d'« l'insurrection d'Avril » qui lui est rapidement attribué. Pour mater la rébellion, les autorités ottomanes envoient l'armée mais font surtout appel à des troupes irrégulières connues sous le nom de *başıbozuk** - écrit « bachi-bouzouk » dans les sources. Bientôt, les dépêches dénoncent une répression arbitraire et barbare. Et alors que l'insurrection est stoppée en quelques semaines, les violences ottomanes contre les insurgés et la population bulgare continuent. C'est alors que des journaux, notamment français et anglais, envoient des collaborateurs en Bulgarie afin d'obtenir plus d'information quant à la situation sur place. Les écrits des journalistes, secondés par la publication à la fin de l'été 1876 de deux rapports diplomatiques décrivent des actions violentes et barbares. A la publication dans la presse de ces détails, l'indignation se propage en Europe. Puis des personnes politiques et publiques prennent la parole, en publiant dans la presse comme Victor Hugo en France ou bien par la rédaction de pamphlet comme William Gladstone en Angleterre.

Le XIX^e siècle est aussi le siècle des progrès techniques et technologiques. Ces derniers se multiplient et se diffusent, changeant alors les modes de circulations des marchandises, des hommes mais aussi des informations. C'est au cours de ce siècle que se développent considérablement la presse. Le lectorat et le nombre de journaux augmentent, les progrès techniques permettent un tirage plus rapide et plus efficace, la création du télégraphe électrique ou encore le développement des transports accélère et diversifie

¹⁵ *Ibid.*, p.62.

l'information. Toutes ces avancées encouragent la diversification des modèles d'écritures et la spécialisation des rédactions. Les années 1870 marquent une période charnière pour le journalisme français. Arrivé d'Angleterre, le modèle du reportage - ou reportérisme, terme souvent utilisé par les contemporains¹⁶ – est alors en pleine construction. La guerre russo-turque marque dans l'historiographie française le début du grand reportage, de nombreux journaux dépêchent pour l'occasion des envoyés spéciaux auprès des états-majors russe comme turc¹⁷. Les journaux recherchent une information exclusive, qui ne serait pas issue des dépêches de l'agence Havas – principale source d'information de l'époque. Cependant les reporters sont peu reconnus comme l'atteste la définition écrite par Pierre Larousse. Ce dernier qualifie ces collaborateurs comme des « écrivains subalternes », figurant « déjà parmi les grotesques du journalisme¹⁸ ». L'apparition en France de cette nouvelle forme journalistique est aussi liée au développement du télégraphe électrique. Cette avancée technique révolutionne la vitesse de communication et élargi le champ des possibles pour la presse. Le reportage, dont le but initial est l'information militaire – notamment durant les conquêtes coloniales – prend la place laissée par la suppression du contrôle de l'Etat sur les informations militaires. Jusque-là, c'était l'Etat-major qui décidait ce qui était accessible aux journalistes et ce qui ne l'était pas. La maîtrise du télégraphe lui offrait un contrôle absolu des informations qui partaient pour les rédactions¹⁹.

L'autre avancée technique majeure pour la presse est l'apparition des illustrations. Le premier journal illustré français est publié sous la direction de Edouard Charton en 1833²⁰. *Le Magasin pittoresque* propose à ses lecteurs un « contenu historique, géographique, zoologique, botanique, littéraire, une sorte de complément culturel ²¹». Les journaux suivant ce modèle se multiplient rapidement et touchent un lectorat de petite bourgeoisie. L'arrivée du journal *l'Illustration* en 1843 marque la deuxième génération de

¹⁶ KALIFA (Dominique), REGNIER (Philippe), THERENTY (Marie-Eve), VAILLANT (Alain) dir., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Nouveau monde, 2011, p.1012.

¹⁷ MARTIN (Marc), « Le grand reportage et l'information internationale dans la presse française (fin du XIX^e siècle-1939) », *Le Temps des médias*, vol. 20, n° 1 (2013), p.139.

¹⁸ LAROUSSE (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle op.cit*, T. 13 POUR-R, 1875, p.993.

¹⁹ VENAYRE (Sylvain), *Guerre au loin : l'Europe et le spectacle de la guerre*, U.E fondamentale Histoire contemporaine, 1^{er} trimestre, année universitaire 2018-2019.

²⁰ KALIFA (Dominique) et al., *La civilisation du journal, op. cit*, p.444.

²¹ *Ibid.*, p.446.

journaux illustré. Ce dernier, directement inspiré de l'*Illustrated London News*, propose à son lectorat une actualité illustrée. Le modèle de reportage proposé par le journal s'installe réellement au moment de la guerre de Crimée et est concurrencé pour la première fois par le *Monde illustré* créé en 1857²². Ces journaux illustrés s'appuient sur la gravure sur bois, procédé permettant la reproduction de croquis, toiles ou plus tard de photos.

Cette recherche s'articule au croisement de différentes questions européennes que sont la « question d'Orient », le développement du journalisme et contexte diplomatique européen.

En effet, cette étude a pour objectif la mise en évidence de l'émotion apparue dans le monde occidental et plus particulièrement en France et au Royaume-Unis autour des « atrocités turques »²³. Les récits des « commissaires » envoyé au cœur des révoltes permettent de comprendre l'apparition de ce nouveau journalisme de terrain, détaché des Etats-majors. L'analyse des articles apporte un nouvel axe de compréhension des représentations de l'Empire Ottoman et des peuples qui le composaient, le tout dans un contexte de coopération entre les puissances européennes, d'expansion du journalisme et de développement de l'information. Pour ce faire, ce mémoire repose sur l'analyse de deux sources principales qui sont les récits de collaborateurs du *Figaro* et de l'*Illustration* ainsi que sur de nombreux autres articles publiés dans le *Figaro* et le *Temps*.

Hippolyte de Villemessant reprend le titre du *Figaro* alors abandonné et refonde un journal en 1854. Il est d'abord publié en tant qu'hebdomadaire avant de devenir un quotidien en 1866²⁴. C'est à cette date que le périodique devient le journal conservateur²⁵. Amorcé par son propriétaire, le *Figaro* est précurseur en France dans l'association des dépêches avec des articles d'envoyés spéciaux. Cette pratique nouvelle est maintenue et renforcée par son successeur à la rédaction, Francis Magnard.

Ivan de Woestyne, collaborateur du *Figaro* en Bulgarie en 1876, est un journaliste né en Belgique en 1834. Devenu français, il est décrit par Marc Martin comme un aventurier « converti au grand reportage autant par souci de la notoriété ou des gains qu'il procurait

²² *Ibid.*, p.447.

²³ « Les Atrocités Turques », *Le XIXe siècle*, 26/07/1876, p. 1.

²⁴ KALIFA (Dominique) et al., *La civilisation du journal*, op. cit, p.166.

²⁵ « Titre de Presse : Figaro (1854-) », *Retronews - Le site de presse de la BnF*, [en ligne] <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/figaro-1854>, consulté le 24/08/2019.

que par goût du risque²⁶ ». Il commence sa carrière de journaliste directement auprès du *Figaro* en 1865 et devient rapidement reporter pour ce dernier²⁷. Les écrits qu'il produit lors de son voyage en Bulgarie durant le mois de juillet 1876 constitue la première source de cette recherche.

La seconde source principale est issue du journal *l'Illustration*. Comme vu précédemment, ce journal créé en 1843 apporte à ces lecteurs une actualité basée sur des reportages illustrés. L'hebdomadaire touche un lectorat aisé, comme le *Figaro*, et propose une connaissance utile et distrayante issue de la pratique de la première génération de journaux illustrés. Dans les années 1870, le journal est publié à plus de 100 000 exemplaires. A sa création, le journal publie dans une rubrique intitulée « Notre but » la ligne directrice de cette entreprise : « Combien les descriptions écrites, même les meilleures, sont pâles, inanimées, toujours incomplètes et difficiles à comprendre, en comparaison de la représentation même des choses !²⁸ ».

A la fin du mois de juin 1876, un reportage est organisé à l'initiative de M. Rigondaud Ludovic dans les Balkans ottomans afin d'apporter images et informations de la situation en Serbie et dans les territoires voisins. Ce dernier est un journaliste qui avant ce voyage, a écrit pour le *Gaulois* ou encore le *Figaro*²⁹. Pour l'accompagner et fournir les dessins de ce périple, le journal envoie Paul Kauffmann, illustrateur travaillant régulièrement avec l'hebdomadaire.

Enfin, le dernier journal important de cette étude est *le Temps*. Réel quotidien de référence en France durant la seconde moitié du siècle – malgré un tirage limité à environ 20 000 en 1880. Le journal créé en 1861 par l'alsacien Auguste Nefftzer et s'affirme comme libéral sous le Second Empire. En 1873 le républicain Adrien Hébrard rachète le journal et se positionne au centre gauche de l'échiquier politique. *Le Temps* est un journal alors reconnu

²⁶ MARTIN (Marc), « Les grands reporters français durant la guerre russo-japonaise », *Le Temps des médias*, n° 4, n° 1 (2005), p.21. [En ligne], <http://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2005-1-page-22.htm>, consulté le 24/08/2019

²⁷ CURINIER (Charles-Emmanuel), *Dictionnaire national des contemporains : contenant les notices des membres de l'Institut de France, du gouvernement et du parlement français, de l'Académie de médecine...* T.4, 1899, p.132, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k828876>, consulté le 24/08/2019.

²⁸ « Notre but », *L'Illustration*, 04/03/1843 cité dans KALIFA (Dominique) et al., *La civilisation du journal, op. cit.*, p.852.

²⁹ Il écrivit notamment sur les Tziganes ou l'équitation en Hongrie : RIGONDAUD (Ludovic), « La vie de sport en Hongrie », *Le Figaro*, 11/11/1874, p.1.

pour la fiabilité et la richesse de son contenu diplomatique, très apprécié des élites politiques, intellectuelles et économiques du temps³⁰.

Afin d'appréhender au mieux cette étude, il est essentiel de revenir sur l'expression « question d'Orient », qui a été rapidement introduite précédemment. Ce terme apparaît pour la première fois dans la presse française en décembre 1827³¹. C'est sous la plume de la *Gazette nationale*, durant la guerre d'indépendance grecque, que l'expression apparaît. La révolte grecque de 1821 ainsi que le massacre de grecs en 1822 sur l'île de Chio ou encore en Crète en 1824 entraînent en France comme ailleurs dans le monde occidental, une vive émotion accompagnée par la multiplication d'actions allant de la récolte de vêtements, aux dons financiers en passant par le départ pour la Grèce d'anciens soldats napoléoniens. La réaction engendrée par cette révolte, appuyée par les récits des atrocités prêtées aux Ottomans, est la première du genre. L'indignation européenne ou occidentale face aux « atrocités » ottomanes se multiplie durant un siècle. L'émotion réapparaît au Liban en 1860 au moment de massacres des chrétiens, où Napoléon III intervient militairement. La nouveauté lors de l'insurrection bulgare d'avril 1876 repose sur l'utilisation de la presse comme vecteur de cette émotion³². Le média prend de l'ampleur, les nouvelles circulent rapidement et les récits des reporters appuient et renforcent les réactions européennes³³. Ces sources de presse constituent la base de cette recherche.

Cette dernière se focalise sur la presse nationale française parue entre les mois d'avril et septembre de l'année 1876 et plus particulièrement sur les trois journaux détaillés précédemment qui sont le *Figaro*, l'*Illustration* et le *Temps*. Cependant, s'ajoute à ce contexte de développement de l'information par la presse, celui des insurrections dans les Balkans ottomans, détaillé dans les deux premiers chapitres de ce mémoire.

³⁰ EVENO (Patrick), *Le journal Le Monde : une histoire d'indépendance*, Odile Jacob, 2001, p.23.

³¹ Cette affirmation est basée sur la base de données numérisée de la Bibliothèque Nationale de France.

³² FRANK (Robert), « Émotions mondiales, internationales et transnationales, 1822-1932 », *Monde(s)*, N° 1, n° 1 (2012), p. 17. [En ligne] <http://www.cairn.info/revue-mondes1-2012-1-page-47.htm?contenu=article>. Consulté le 24/08/2019.

³³ *Ibid.*, p.19.

Comment l'insurrection bulgare a-t-elle permis l'apparition d'un reportage français, antérieur à la guerre russo-turque de 1877 ? Quelles réactions engendra-t-elle ? Quel discours fut porté par les différents récits français ou européen ?

Dans la première partie de ce mémoire est détaillée le contexte général des insurrections slaves dans les Balkans contre la domination ottomane. Nous retrouvons aussi le détail de l'insurrection bulgare et les réactions diplomatiques autour de ce nouvel épisode de la question d'Orient. Dans un second temps est abordée toute la construction médiatique qui permet le développement de l'émotion européenne pour la cause bulgare. C'est aussi dans cette partie que sont décrit précisément les différents périples des journalistes français et les réactions engendrés par leurs écrits. Enfin, la troisième partie se focalise sur les discours portés par les journalistes. Nous verrons quelles représentations des Ottomans ou des Bulgares véhiculent-ils et comment ces dernières permettent une définition de la limite en Orient et Occident.

Partie 1

-

Instabilité dans les Balkans ottomans

Chapitre 1 – La domination ottomane

Légué par son père Osman, premier sultan de l'Empire et fondateur de la dynastie, Orhan comme ses successeurs entamèrent l'agrandissement de l'Empire en Anatolie comme en Europe. Le récent empire ottoman fit face alors à l'Empire Byzantin ainsi qu'aux différents états souverains des Balkans. Les campagnes militaires dans les Balkans débutent en 1356. Ainsi, 1396 marque l'annexion totale par Bayezid I^{er} des royaumes bulgares. Les opérations se terminèrent par la capture du Sultan Bayezid en 1402¹. Les Bulgares, fragilisés par des dynasties instables et les intrusions Tatars² n'étaient pas en capacité de résister aux troupes du Sultan. Plus généralement, les espaces de la péninsule grecque ou encore des Balkans étaient politiquement faibles et morcelés. Seul l'unité religieuse et l'importance de l'influence culturelle de Byzance persistaient à l'arrivée des Ottomans. Cet espace, très largement fidèle au patriarche de Constantinople étaient composés de multiples dialectes et langues. Ces dernières étant parfois ornées d'une littérature singulière et l'on pouvait retrouver l'histoire de ces peuples représentée sur les murs des églises et des basiliques.

Durant les quatre siècles de domination ottomane, les Balkans restèrent au cœur de toutes les attentions de la Sublime Porte. La progression des terres au cœur de l'Europe, créant des frontières avec les grandes puissances européennes et s'approchant de leurs intérêts donna à la Sublime Porte une place toute particulière dans les diplomaties européennes. A l'heure de l'émergence des idées nationalistes et des réformes institutionnelles dans l'Empire, les Balkans devinrent l'exemple parfait des différentes dynamiques qui animèrent le XIX^e siècle ottoman.

De l'eyalet de Rumeli au vilayet du Danube : un panorama économique et politique d'une terre ottomane européenne

La structure administrative de l'eyalet

¹ Ces sultans régnèrent respectivement pour Osman I^{er} de 1299 (proclamation du sultanat) à sa mort en 1324/6. Son fils Orhan lui succéda jusqu'en 1360 pour Orhan. Puis Mourad I^{er} devint sultan de 1360 à 1389 et se fut le tour de Bayerid I^{er} de 1389 à 1402.

² CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, Fayard, 1991, p. 44.

Par son annexion, le peuple bulgare perdit son indépendance, sa capitale mais aussi son nom. Intégré dans le système des *eyalet** ottomans, l'ancien royaume bulgare devint l'*eyalet* de *Rumeli*³ divisé lui-même en différents *sancak**⁴. Les territoires furent alors répartis comme à l'accoutumé entre les différents modèles existants. Des terres furent attribuées aux *reaya**, sujets du sultan. D'autres espaces, les *timar** étaient destinés aux militaires ou membres de l'administration civile. Enfin, les terres *vakf** furent données pour les besoins de la communauté⁵.

Les populations non musulmanes quant à elles échappaient au contrôle direct des autorités ottomanes. N'ayant aucune administration centralisée, les Bulgares étaient administrés par des notables issus de la population bulgare locale. Les habitants élisaient un ou deux maires eux-mêmes assistés par un conseil de cinq à douze personnes. Cet ensemble d'hommes était porteur d'autorité pour les questions de droits et de conflits entre les chrétiens. Ils avaient aussi pour charge la gestion des relations entre la population bulgare et les autorités ottomanes comme par exemple pour le casernement des soldats. Tout ce système d'autonomie relative des populations bulgares étaient régis par la « tolérance » ottomane⁶. Comme le précise François Georgeon dans l'article cité, les chrétiens bulgares, comme tous les autres sujets soumis aux religions « du Livre » – appelé *zimmi** – étaient liés par contrat aux autorités ottomanes. En contrepartie d'interdictions et de la paie d'un impôt qui leur étaient spécifique, les communautés juives et chrétiennes jouissaient d'une autonomie dans la gestion de leur communauté. C'est ce cadre législatif qui permettait aux administrations bulgares locales d'avoir le contrôle des constructions d'écoles ou encore dans le choix des professeurs⁷. Cependant ces dispositions n'effacèrent pas les conflits. En effet, les administrations des minorités étaient majoritairement contrôlées par des notables issus de la communauté. Ces derniers étaient favorables au maintien de ce système qui servaient leurs intérêts personnels. Malgré l'intégration à partir des années 1840 des

³ Issu du terme *Rûm* désignant pour les Ottomans les « Romain », le mot *Rumeli* désignait alors les territoires anciennement sous influence byzantine.

⁴ CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, op.cit, p. 310.

⁵ TZORTZAKI-TZARIDOU (Sophie), « Le « vakf chrétien » : une institution ottomane adaptée aux besoins de la Grande Église », *Etudes Balkaniques-Cahiers Pierre Belon*, vol. n° 19-20, n° 1, 2013, p. 135. [En ligne] <http://www.cairn.info/revue-etudes-balkaniques-cahiers-pierre-belon-2013-1-page-135.htm>, consulté le 10/05/2019.

⁶ GEORGEON (François), « L'Empire ottoman : retour sur la gestion politique d'un espace pluriel », *Confluences Méditerranée*, vol. N° 105, n° 2, 2018, p. 13-22. [En ligne] <http://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2018-2-page-13.htm>, consulté le 12/05/2019.

⁷ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, Cambridge University Press, 1983, vol. 1, p. 339.

chrétiens dans l'administration ottomane les conflits persistèrent⁸. Les décisions émanant des conseils n'étaient généralement pas transmises à la hiérarchie ou tout bonnement ignorées par cette dernière. Un autre cas de figure était possible, des personnes connues pour leur place dans le système de corruption locale ou alors dont la docilité était évidente, étaient choisis pour intégrer les conseils. Par cette pratique, le processus administratif était court-circuité et alors qu'il avait pour but de permettre les relations entre les autorités ottomanes et les minorités, il ne servait qu'à maintenir le statut de quelques-uns sur ces dernières. Ayant pleinement conscience de l'organisation de l'administration locale, la population bulgare concentrait ses critiques en direction de ce système à l'honnêteté plus que flottante.

Un espace entre révoltes paysannes et regain économique.

La population de *Rumeli*, comme dans le reste de l'Empire ottoman, était majoritairement composée de paysans. Les sujets du sultan, appelé *reaya** n'étaient pas propriétaires des terres, ces dernières appartenant en totalité au sultan – à l'exception des *vakf**. Les paysans de *Rumeli* avaient un niveau de vie supérieur à leurs confrères de l'autre côté du Danube et vivaient principalement dans les collines ou montagnes⁹. Or dans la première partie du XIX^e siècle, le monde rural fut bousculé par de nombreuses révoltes, dirigées majoritairement contre le système de taxes et de propriété des terres.

A la suppression des corps de janissaires* et des *sipahi**, les *timar** qui leur étaient jusqu'à lors attribués furent au cœur des revendications des paysans. Dans les faits, ces derniers travaillaient sur ces terres depuis longtemps et au moment de la réorganisation de ces territoires, ils mirent en avant leurs droits sur ces terres. Les paysans refusèrent de payer les redevances pour ces parcelles et empêchèrent parfois les musulmans de récupérer ces dernières. Les révoltés ayant pour objectif que chaque famille bulgare obtienne des terres afin d'améliorer ses conditions de vie. Petit à petit, les paysans répétèrent ce modèle qui entraîna la multiplication du processus d'appropriation de ces dernières. Malgré les améliorations que connut le monde paysan, le nombre et l'intensité des révoltes paysannes ne firent qu'augmenter des années 1830 aux années 1860. Les vents de réformes qui touchèrent l'Empire engendrèrent assurément l'augmentation des attentes de la population.

⁸ En 1839, le Hatt-i Sharif de Gülhane (rescrit impérial de la Roseaie), édit emblématique de la période de réformes que connut l'Empire Ottoman fut promulgué par le sultan Abdülmejid I^{er}. Ce dernier initia la réorganisation de toute la structure de l'empire en établissant notamment l'égalité devant la loi de tous les sujets, sans distinction religieuse (contrairement à la loi islamique en vigueur jusqu'à lors).

⁹ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans, op. cit.*, p. 339.

Très à l'affût des améliorations annoncées, l'absence de ces dernières causa un mécontentement grandissant.

En parallèle à ce monde rural, des villes se développèrent. Ces dernières étaient des cœurs d'industries ou se situaient aux croisements des routes commerciales. Des foires importantes et célèbres s'installèrent dans la zone comme à Tatar Pazardžik ou encore Kjustendil¹⁰. Le début du XIX^e siècle fut marqué par une augmentation du commerce dans l'empire, profitant initialement aux Grecs. Mais les guerres d'indépendances et plus tard l'indépendance de la péninsule diminua l'influence des marchands grecs, notamment à Constantinople. Une place importante dans les réseaux commerciaux de la capitale venait d'être libérée, laissant la place aux marchands et hommes d'affaires Bulgares. Se basant sur les réseaux existants, notamment ceux de Bucarest, les Bulgares entrèrent dans une période de prospérité commerciale. La perte du contrôle de la Valachie ou encore de la Moldavie poussa la Porte à se tourner vers d'autres territoires de l'empire pour assurer son approvisionnement. Une réorganisation des circuits de production et d'achats se fit alors, en provenance d'Égypte ou encore de Bulgarie. Notons par exemple, qu'à la création de l'armée régulière ottomane, les sacoches de cuirs et selles de cette dernière venaient de Bulgarie¹¹. Les industries bulgares se développèrent autour des produits du cuir, du métal, des textiles ou encore des savons. Par ailleurs, un commerce bulgare de produits non-manufacturé prospéra. Des graines, du miel, du vin ou encore du sel en provenance de la province étaient distribués dans tout l'Empire¹². Enfin, comme B. Jelavich le souligne bien, les produits bulgares, comme ceux des autres communautés balkaniques souffrèrent plus tard des politiques de libre-échange mises en place entre Constantinople et Londres, les productions faites-mains ne pouvant rivaliser face aux prix plus qu'attractifs des grandes manufactures anglaises¹³.

Midhat Paşa et Nikolaï Ignatiev, les figures politiques de l'après-guerre de Crimée.

Comme évoqué précédemment, le XIX^e siècle ottoman fut rythmé par les mouvements de réformes mis en place par la Sublime Porte et impulsés les puissances européennes. Les contemporains voyaient en cette ensemble de réformes le moyen d'amener l'Empire ottoman

¹⁰ CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, op. cit, p. 311.

¹¹ *Ibid.*, p. 311.

¹² *Ibid.* p. 311; JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, op. cit, p. 338-339.

¹³ *Ibid.*, p. 338-339.

à la modernité. Mais ces réformes oscillèrent entre succès et échec durant toute la période, perdues entre les volontés évolutionnistes de la Porte et les entreprises de ces ennemis, qu'ils soient russes, égyptiens ou parfois français¹⁴. Les tanzimat – mot arabe pour « réforme »¹⁵ utilisé par l'historiographie pour désigner la période de réformes que connut l'Empire – ont des bornes chronologiques divergentes propres à chaque historien de la période. Nous prendrons le parti de débiter les tanzimat par l'année 1826 et de les clore par l'année 1876. Ce choix est expliqué par la suppression des corps de janissaires* et de la mise en place de l'armée régulière ottomane en 1826, amorçant la mise en place d'une organisation interne nouvelle¹⁶. Enfin le sultan Abdülhamid II instaura en décembre 1876 la première constitution ottomane¹⁷.

Une majorité des réformes entreprises par Constantinople furent amorcées après la Guerre de Crimée. Sur le territoire balkanique cela démarra par la réorganisation du territoire du sud du Danube. En 1864, le *vilayet** du Danube est formé, subdivisé en trois sancaks* de Vidin, Niš et Silistra. C'est le premier territoire à être réformé dans son découpage administratif, avant de servir de modèle pour le reste de l'Empire¹⁸. Le *vilayet* devint la nouvelle grande division impériale du territoire, répondant aux volontés de réformes administratives portées par le rescrit impérial de 1856¹⁹. A sa formation, le *vilayet* fut administré par Ahmet Şefik Midhat Paşa et dans le souci de donner les mêmes pouvoirs aux Chrétiens et Musulman, le *vali** était accompagné d'un conseil administratif composé exclusivement de Chrétiens. Des Polonais, Croates ou encore Albanais étaient aussi employés par Constantinople dans tout le *vilayet*. Au moment de la formation du *vilayet*, le système de l'administration locale fut inclus. Le gouverneur, dont la carrière et le prestige dans l'Empire ne faisait que commencer, entreprit de nombreux travaux. Des ponts, des routes, des écoles ou encore des fermes sortirent petit à petit de terre dans le *vilayet*. Midhat Paşa encouragea la mise en place d'une éducation scolaire de meilleure qualité pour les

¹⁴ CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, op. cit, p. 272.

¹⁵ *Ibid.*, p.271 ; GEORGEON (François) et alii, « Dictionnaire de l'empire Ottoman - XVe-XXe siècle ». op.cit, p.1125-1126.

¹⁶ CASTELLAN (George), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, op. cit. p. 272 ; BOZARSLAN (Hamit), « Chapitre 5 - Réorganiser l'état : les Tanzimat », in *Histoire de la Turquie*, Paris : Tallandier, 2013, p. 139. [En ligne] <https://www.cairn.info/histoire-de-la-turquie--9791021000650-p-139.htm>, consulté le 11/06/2019.

¹⁷ FAVIER (Irène), NUQ (Amélie), *Moyen Orient contemporain*, U.E spécialisée, 1^{er} trimestre, année universitaire 2017-2018. Le rescrit de 1856 ou Islâhat Hattı-Humayoun est considéré comme étant le second texte majeur des Tanzimat. En outre, il replace l'égalité des sujets au cœur des réformes et instaure le système des *millets*.

¹⁸ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, op. cit, p. 340-41.

¹⁹ FAVIER (Irène), NUQ (Amélie), *Moyen Orient contemporain*, op, cit.

Bulgares afin d'endiguer les départs vers des pays étrangers. Malgré son succès dans le *vilayet*, ce dernier fut envoyé à Bagdad seulement trois ans après le début de son mandat à Niš.

Nous pourrions penser que les Balkans seraient propices à l'application des réformes des Tanzimat, l'égalité entre les différentes confessions, la prospérité de l'Empire ou encore la réorganisation de l'administration étant au cœur des enjeux de ces espaces et de leurs populations. Cependant, les notables et autres hommes armés déjà en place à l'arrivée de la nouvelle administration, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, avaient grandement intérêt à maintenir leurs positions. Avec l'arrivée de l'administration réformée, les notables en poste depuis longtemps passèrent sous le contrôle d'hommes nouvellement choisis. Ces nouveaux fonctionnaires étaient en charge d'empêcher l'apparition de nouveaux hommes forts, aux pouvoirs centralisés et aux profits personnels importants. Les fonctionnaires de la réforme devaient être intègre et des plus fidèle à la Porte afin de porter au mieux les réformes souhaitées par cette dernière. Néanmoins, ces administrateurs, aux talents nombreux aux yeux de la Sublime Porte, avaient un désavantage certain dans ces territoires. Venu des quatre coins de l'Empire, ils avaient des connaissances ainsi qu'un attachement des plus limités sur les conditions de vies dans ces espaces dont ils avaient obtenu la charge que récemment.

Alors que Midhat Paşa venait d'être installé à la tête du vilayet du Danube, Saint Pétersbourg missionna un nouvel ambassadeur à Constantinople : Nikolai Pavlovich Ignatiev. Depuis le début du XIXe siècle, la Russie était focalisée sur le devenir des principautés serbe et grecque car les mouvements nationalistes de ces dernières impliquaient directement les intérêts russes. Avant que le schisme entre l'Eglise bulgare et le Patriarcat n'ait lieu, la Russie soutenait l'autorité religieuse de Constantinople car il paraissait essentiel pour la protectrice des chrétiens orthodoxes de maintenir le plus longtemps possible l'unité et la force d'Eglise orthodoxe. En ce qui concerne ses relations avec les Ottomans, la Russie alterna durant tout le XIXe siècle entre les conflits armés et le soutien de l'intégrité ottomane. Bien entendu, la défaite de la guerre de Crimée marqua un nouvel élan dans la politique étrangère russe envers les Balkans²⁰. Plus qu'enthousiaste aux idéaux panslaves, le nouvel ambassadeur fut un grand défenseur de l'unité slave. Très au fait des mouvements révolutionnaires nationalistes, il travailla particulièrement pour le regain de l'influence et de l'image de la Russie dans les Balkans. Ces dernières ayant été très affectés par la Guerre de

²⁰ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, op. cit, p. 337.

Crimée, il espérait accroître la puissance de St Pétersbourg par le soutien des différents mouvements insurrectionnels par la direction de ces derniers. A l'arrivée du nouvel ambassadeur russe à Constantinople, les interventions russes connurent une nouvelle dynamique. Les conseils de l'Eglise russe entamèrent des discussions autour de l'autocéphalie bulgare et des missionnaires catholiques mais les actions résultantes de ces discussions ne furent que moindre. Plus qu'intéressé par les volontés autonomistes des bulgares, Ignatiev surveilla de près les négociations. Le diplomate se retrouva alors pris entre deux positions délicates qui s'opposaient fondamentalement. D'une part, l'Eglise orthodoxe russe soutenue par le gouvernement, espérait diminuer l'influence du Patriarche de Constantinople pour permettre la promotion de l'autorité religieuse et politique de la Russie. D'autre part, parallèlement à cela les rivalités entre les différentes orthodoxies présentes dans les Balkans, qu'elles soient grecques ou bulgares, fragilisaient en interne l'organisation cléricale. L'ambassadeur servit alors de médiateur entre les différents partis sans succès. Lassés par la situation, les défenseurs de l'autocéphalie bulgare rejetèrent les évêques grecs en 1866. Craignant que la révolte ecclésiastique se répande à d'autres revendications, Constantinople accorda l'autocéphalie aux Bulgares²¹.

Ces deux hommes furent au cœur des enjeux du nouveau *vilayet* et de sa population. Avec les réformes et les volontés autonomistes présentes sur le territoire, se condensaient autour de ces deux figures toutes les influences et les desseins d'une population en quête de changement.

Apparition et développement d'une conscience identitaire bulgare.

L'éveil d'un sentiment national

La Bulgarie était depuis longtemps soumise à l'influence religieuse et culturelle des Grecs. Cette prédominance portée par l'histoire antique de la Grèce était approuvée par Constantinople. Or pour affirmer une identité commune, les hommes et femmes bulgares devaient correspondre à certains critères mis en lumière dans la définition du mot *nation* par P. Larousse.

²¹ *Ibid.*, p. 343-345.

« **NATION.** [...] Réunion d'hommes habitant un même territoire, et ayant une origine commune ou des intérêts depuis longtemps communs, des mœurs semblables et le plus souvent une langue identique. ²²»

Cette définition, publiée en 1874 illustre parfaitement les éléments qui définissent une identité propre. Les premières traces de l'identité bulgare trouvées à ce jour datent de la fin du XVIII^e siècle. Les écrits du moine Païsii du monastère de Hilandar, au nord de la péninsule grecque sont considérés aujourd'hui comme étant initiateur de la « renaissance bulgare ». Ce dernier reçut à l'« Académie grecque » des enseignements nourris par les nouvelles pensées philosophiques venues d'Europe de l'ouest. Cet environnement éclairé lui fit prendre conscience l'existence d'une identité bulgare et de son rattachement à cette dernière. Il partit alors à la découverte de documents attestant de cette identité, travaillant sur des archives issues de différents monastères, serbes pour une grande partie d'entre eux. De ses recherches il écrivit *L'histoire slavo-bulgare (Istorija Slavenobolgarskaja)* publiée en 1762. Cette œuvre devint la première histoire bulgare écrite en langue bulgare. Dans cet ouvrage, Païsii mis en avant la langue bulgare et vanta son utilisation dans la liturgie et l'éducation²³. D'après l'historienne Barbara Jelavich, cette œuvre illustra le passé glorieux du peuple bulgare²⁴. Dans sa mise en avant de l'histoire slavo-bulgare, l'auteur s'attaqua à la domination grecque sur l'Eglise et moins à l'autorité politique ottomane. Son travail de valorisation de la langue bulgare fut poursuivi par d'autres membres de l'Eglise²⁵. Comme pour d'autres peuples, la mémoire des traditions ainsi que du passé historique furent préservés par l'Eglise ou les folklores. Alors que la majorité des offices se faisaient en grec, à partir de la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e, les offices furent de plus en plus pratiqués en slavon. Depuis Païsii, les ouvrages se multiplièrent en langue bulgare. Transmis par le papier ou par la parole, les écrits du moine comme ceux d'autres auteurs se diffusèrent en Valachie, dans les principautés Danubiennes mais aussi à Constantinople. Les ouvrages se multipliant, les intérêts se diversifièrent. L'histoire, la grammaire, mais aussi les mathématiques devinrent accessibles en langue bulgare. Des travaux étrangers notamment russes, furent aussi traduits. Cette renaissance culturelle devint la base des enseignements reçus par les premières générations de nationalistes bulgares. Se découvrant ou du moins

²²LAROUSSE (Pierre) *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, op. cit., T. 11 MEMO-O, 1874, p. 854.

²³ CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XX^e siècle*, op. cit., p. 312.

²⁴ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, Cambridge University Press, 1983, vol. 1, p. 337.

²⁵Pour aller plus loin : CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XX^e siècle*, op. cit., p. 312 et JELAVICH, *History of the Balkans*, op. cit., p. 337.

redécouvrant une histoire et une langue commune soumises jusqu'à lors à la prédominance grecque, les Bulgares développèrent peu à peu un réel sentiment national²⁶.

Le développement de l'enseignement laïc

Le 13 avril 1876, le journal le *Temps* publia dans sa rubrique « Lettres de Turquie » les écrits de leur correspondant à Constantinople. C'est en ce jour, et de sa plume que le journal publie pour la première fois des informations concernant la situation vacillante de la Bulgarie – si l'on retire de ce compte les dépêches télégraphiques. Le journaliste réserva les derniers paragraphes de sa correspondance pour faire état de la situation en Bulgarie et dans ce qui servit de première introduction de la population bulgare au lectorat du journal, il fit une description de la population en mettant en avant la place de l'instruction.

« Nous avons souvent trouvé dans un grand nombre de leurs plus humbles villages des écoles primaires sérieusement organisées d'après les meilleures méthodes d'enseignement adoptées en Europe et surtout en Allemagne. On y enseigne plusieurs langues et notamment le français et l'allemand. Dans les villes on a créé des gymnases excellents. Ces résultats ont été obtenus par l'effort d'un patriotisme. Les riches donnent sans compter pour la création et l'entretien des écoles ; ils payent la pension des jeunes gens les plus intelligents qu'on envoie à Constantinople et à l'étranger pour compléter leurs études²⁷. »

Par ces quelques lignes, le correspondant mis en avant une réalité issue d'un long processus d'affirmation de la culture bulgare et de fait, d'émancipation face à la culture hellénique.

Initialement, l'éducation comme partout dans les Balkans était institué par les églises et autres monastères. Les classes primaires étudiaient la lecture et l'écriture en slavon, la langue liturgique. Pour ce que nous appelons aujourd'hui le secondaire, il existait des établissements helléno-bulgare, où afin de permettre le commerce en Mer Noire, était enseigné le grec. Les élèves recevaient une instruction politique progressiste, marquée par le libéralisme et le nationalisme. En réponse à la prédominance grecque en matière d'éducation, de riches commerçants bulgares entamèrent la construction d'écoles laïques. Par ces écoles, ils souhaitaient développer les enseignements en bulgares tout en généralisant le ressenti national et permettre l'unification de la population. En effet, contrairement à d'autres peuple, les bulgares n'avaient aucune institution marquant leur unité. Le dernier élément constituant un semblant d'unité entre les bulgares étant l'archevêché d'Ohrid. Les

²⁶JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans, op. cit.*, p. 335-337.

²⁷ « Lettres de Turquie », *Le Temps*, 13/04/1876, p.2.

constructions d'établissements scolaires étaient portées par la première génération de nationaliste bulgare. Ces derniers préconisaient le recours à la diplomatie en suivant le modèle des principautés apparues après 1856. Principalement formé de marchands et de notables, ces nationalistes demandaient une autonomie de la Bulgarie dans l'Empire et non une révolution armée, qui serait à leurs yeux, destructrice²⁸.

Les écoles étaient laïques car leurs initiateurs trouvaient le clergé trop hellénisé ou trop ignorant. Le premier établissement primaire bulgare fut fondé en 1815 et le secondaire en 1834-35. Créé à Gabrovo, cette institution devint le modèle de référence pour les futurs établissements bulgares de Kazanlak ou Sofia. Ces établissements se multiplièrent et éduquèrent nombre de futurs dirigeants des luttes indépendantistes²⁹. Il n'existait cependant pas d'université bulgare, afin d'obtenir des enseignements supérieurs, les étudiants se tournaient vers la France, l'Autriche ou encore la Russie.

La lutte pour l'autocéphalie

Jusqu'en 1767, l'archevêché d'Ohrid avait une certaine autonomie religieuse face au Patriarche de Constantinople. Or ce dernier fut supprimé en 1767. Dès lors, les clercs passèrent sous l'autonomie directe du siège de Saint Clément et durent renoncer à la langue slavonne pour les offices³⁰. Cette langue, considérée comme étant l'ancêtre de la langue bulgare étaient utilisé dans la liturgie avant l'annexion ottomane, la perte de ce droit entérina violemment la soumission à la puissance grecque de ce qui faisait peut-être la seule spécificité bulgare durant le XVIII^e siècle. C'est alors que des affrontements eurent lieu pour le contrôle et l'obtention des différents sièges épiscopaux récemment libéré. Ces affrontements, allant de l'abus de pouvoir, aux jeux des influences en passant parfois par des violences physiques, animèrent l'ancien archevêché. Au même moment, l'importante population bulgare de Constantinople pris part à l'opposition. De nombreuses pétitions, accompagnées de *bakchich* appuyèrent la défense la liturgie slavonne³¹.

Les Grecs, les Serbes ou encore les Roumains, après avoir obtenu leur indépendance ou du moins leur autonomie, se détachèrent de l'organisation ottomane de l'Eglise orthodoxe. Dans

²⁸ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, op. cit, p. 342.

²⁹ CASTELLAN (Barbara), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, op. cit, p. 312-13.

³⁰ Alors que le Patriarche de Constantinople était l'autorité suprême de l'Eglise orthodoxe, dans les faits, les clercs bulgares étaient contrôlés par un clergé grec. Ces derniers imposant des pratiques opposées aux pratiques bulgares héritées des anciens empires du Moyen-Age.

³¹ CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, op. cit, p. 313.

le cas bulgare, les choses s'organisèrent de manière inversée, les volontés d'autocéphalie du clergé bulgare orthodoxe apparurent avant l'obtention d'une quelconque autonomie. Les volontés de détachement de l'autorité ecclésiastique grecque furent appuyées par les différentes réformes entamées par la Sublime Porte. Soutenu par les rescrits de 1839 et 1856 instaurant dans la loi ottomane l'égalité entre les différents sujets du sultan, sans distinction religieuse, les oppositions du clergé bulgare devinrent de plus en plus importantes³². Ces actions aboutirent en 1849 à la création du *millet* bulgare par le sultan³³.

Cette volonté d'autonomie ecclésiastique, en plus de perturber l'influence grecque sur le territoire, affaiblit la puissance de la Russie, grande protectrice de la foi orthodoxe et soutien indissociable du Patriarche. La création du *millet* Bulgare en 1849 par le Sultan marqua la première reconnaissance officielle d'une unité bulgare.

Après la Guerre de Crimée, un nouveau patriarche fut intronisé à Constantinople, plus disposé à faire des concessions et à répondre aux demandes des Bulgares. Au même moment en Bulgarie, des missionnaires américains protestant ou encore des Uniates – principalement sous influence française et polonaise – s'installèrent en nombre et inquiétèrent les grands ecclésiastiques russes orthodoxes. Filaret, le métropolitain de Moscou et homme fort de l'Église Russe pris parti pour l'autonomie hiérarchique de l'Église bulgare ainsi que l'utilisation du slavon pour les offices. Cette autocéphalie, aussi déstabilisante pour l'influence russe sur le territoire permettait tout au moins de renforcer l'orthodoxie face aux autres missions chrétiennes³⁴.

Parallèlement à cela, l'évêque Ilarion, voulant aller plus loin dans les actes de franche opposition, passa sous silence le nom du patriarche œcuménique lors de l'office de Pâques le 3 Avril 1860. Par cet acte, l'évêque enclenchât une révolte face à l'autorité du patriarche. Excommunié, Ilarion fut exilé en Asie Mineure, mais la sanction fut vaine, la population se révolta et demanda la désignation d'un pape bulgare³⁵.

Par l'attribution d'une hiérarchie autonome en 1849 engendra une nouvelle discordance : sur quelle juridiction allait être applicable cette séparation. Le gouvernement grec entra alors

³² JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, op. cit., p. 343; CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, op. cit, p. 313.

³³ Les *millets* représentaient les communautés religieuses et plus spécifiquement les communautés non-musulmanes. Il existait à l'origine trois *millet* : le *millet* grec orthodoxe, le *millet* juif ainsi que le *millet* arménien orthodoxe. Pour aller plus loin : ÁGOSTON (Gábor), MASTERS (Bruce Alan,) dir. *Encyclopedia of the Ottoman Empire*, Facts On File, 2009, p. 383.

³⁴ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, op. cit, p. 343-344.

³⁵ CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, op. cit, p. 313-314.

dans la controverse, avec pour inquiétude principale, la perte de son influence religieuse dans la région. Un risque plus grand pesait au-dessus des Grecs, les territoires religieux pouvaient servir de base aux délimitations d'un Etat bulgare libre et à terme, menacerait l'intégrité du jeune Etat hellénique.

Les choses prirent une tournure d'autant plus définitive lorsque le Sultan instaura par un *firman* l'Exarchat bulgare en 1870 avec une juridiction incluant les territoires du nord, notamment Plovdiv et Varna. Cette Eglise bulgare autocéphale serait dès lors dirigé par un exarque résidant à Constantinople. Ce dernier obtint alors l'autorité spirituelle sur toutes les populations bulgares, qu'elles furent internes ou externes à l'Empire³⁶. De plus, par l'article X de la création de cet exarchat, le Sultan Abdül-Aziz définit l'augmentation des territoires de l'exarchat. Si deux-tiers de la population d'un district se disait favorable au rattachement à l'exarchat, alors ce rattachement serait autorisé. L'apparition de l'Exarchat et particulièrement son article X amplifièrent les conflits dans l'organisation de la Chrétienté d'Orient et entraîna durant les années suivantes des pertes de territoire pour le Patriarcat grec. Cette décision, prise par Sublime Porte contre les avis et du Patriarche de Constantinople et du gouvernement grec engendra de nombreuses complications.

Cette autocéphalie ainsi que ces conséquences furent brièvement décrites par le correspondant du Temps du 13 avril :

« Par un effort continu et habiles, les Bulgares ont obtenu leur autonomie religieuse. Ils ont aujourd'hui un exarque, des évêques et des prêtres de leur nation. C'est un grand point pour toute la communauté chrétienne de ce pays où l'organisation politique et sociale donne au prêtre chrétien un pouvoir civil presque égal à son pouvoir religieux³⁷. »

Le « pouvoir civil » du prêtre étant possible par la création du millet* en 1849 car en plus de cette reconnaissance par le sultan d'une unité bulgare, la constitution d'un millet bulgare permis à la communauté de se différencier dans son organisation civile du millet orthodoxe, qui initialement regroupait toutes les populations orthodoxes de l'Empire.

En Mars 1872 Antim I^{er} devint le premier exarque bulgare et entreprit la séparation entre son Eglise et le Patriarcat de Constantinople. En réponse, le Patriarche déclara le schisme. L'existence de cette Eglise bulgare, mise en place par les leaders bulgares et les

³⁶ *Ibid.*, p. 313-314.

³⁷ « Lettres de Turquie », *op.cit.*, p.1.

autorités ottomanes écarta les Russes et le diplomate Ignatiev des négociations. Malgré un résultat correspondant à leurs attentes, la diplomatie russe déplora la méthode utilisée, l'empêchant d'obtenir les privilèges et les honneurs d'une telle avancée dans la protection de la foi orthodoxe dans le monde ottoman. Enfin, ce schisme dans l'orthodoxie illustra parfaitement les discordes qui la composait en cette période³⁸.

Des insurrections pour l'indépendance

La formation des groupes insurgés

Les réformes menées, le développement de l'instruction laïque et le regain économique pourraient être perçus comme moteur d'une nouvelle confiance en la Sublime Porte par les Bulgares. Toutefois, durant les années 1860-1870 apparut une nouvelle génération de nationalistes³⁹. Ce mouvement était dirigé principalement par une jeunesse issue de familles aisées, instruite et portée par une idée commune : l'indépendance était nécessaire et se gagnerait par la lutte armée. Les leaders de ce mouvement reçurent des enseignements dans les établissements bulgares, avant de partir en Russie pour leurs études supérieures. Ils bénéficièrent de la création en 1858 à Moscou de la Slavic Benevolent Society. Cette association directement inspirée par les idéaux panslaves avait pour but d'apporter un soutien aux populations slave orthodoxe. En suivant cette politique, la Société permit l'envoi d'étudiants bulgares en Russie. Une fois sur place, les étudiants côtoyèrent les milieux radicaux de la jeunesse russe et furent influencés par des auteurs révolutionnaires tels que D. I. Pisarev (1840-1868), A. Herzen (1812-1870) ou encore N. G. Tchernichevsky (1828-1889). Prévu initialement comme un moyen de promouvoir le modèle tsariste et l'orthodoxie, ces voyages qui eurent lieu durant les années 1860, n'eurent pour effet principal que l'éducation des étudiants bulgares aux pratiques et idées révolutionnaires⁴⁰. Cette nouvelle branche révolutionnaire bulgare était influencée plus par le socialisme et la démocratie que leurs aînés, voyaient toujours en leurs révoltes une ferveur romantique. Ils souhaitaient obtenir l'indépendance par leurs propres moyens et de fait, ne cherchaient pas de soutien chez les plus puissants. La révolte était divisée en plusieurs comités centralisés

³⁸ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, op. cit., p. 343-344.

³⁹ *Ibid.*, p. 342-343.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 337-338.

autour de villes telles que Bucarest, Belgrade ou Odessa. Les leaders, quant à eux, assuraient le lien avec les différents groupes ou mouvements aux idéaux similaires et ce dans toute l'Europe. C'est sous l'impulsion de certains grands noms que s'organisèrent de nombreuses révoltes à partir des années 1860.

Les révoltes bulgares et leurs soutiens externes.

Pendant que les nationalistes modérés travaillaient pour l'acquisition d'une autonomie voire indépendance par la lutte pour l'autocéphalie, les plus révoltés des nationalistes organisaient l'insurrection. Basés en Serbie ou dans les différentes principautés proches, les groupes insurrectionnels n'étaient pas menés par un leader unique et étaient divisés même dans leurs conceptions de l'insurrection. Le premier patriote à dresser clairement des objectifs indépendantistes fut Georgi Rakovski (1821-1867). Le jeune révolutionnaire étudia à Paris et à Athènes et créa pendant son exil à Belgrade le journal le *Cygne du Danube – Duanvski Leben*. Il défendait l'idée qu'une insurrection bulgare devait avoir lieu et qu'elle serait gagnée avec le soutien d'une puissance extérieure. L'indépendance obtenue, la nouvelle Bulgarie de Rakovski pourraient alors créer une fédération avec les Principautés mais sans la Grèce⁴¹.

Dans les premiers temps des révoltes, les patriotes bulgares participèrent aux insurrections de 1804 en Serbie et de 1821 en Grèce avec l'idée que ces révoltes se généraliseraient à tous les chrétiens des Balkans. S'organisèrent ensuite des sortes de milices, basées en Valachie et qui avaient pour objectif de déclencher une grande révolte chez les paysans. Ces groupes armés, appelés chetas, furent organisés dès 1841 autour de personnes telles que V. Hadzhivulkov. Finalement les chetas ne rassemblèrent que peu de paysans. En 1868, un autre cheta fut organisé puis défait par les troupes ottomanes. Malgré les tentatives de contrôle de ces groupes clandestins par les autorités roumaines, ces dernières persistèrent. Plus tard, G. Rakovski créa avec le gouvernement serbe la « Légion bulgare » en 1862 et cette dernière affronta les ottomans lors des combats à Belgrade. Le gouvernement serbe décida de la dissoudre l'année suivante. Vasil Levski (1837-1873), ancien membre de la Légion de 1862 se réfugia en Roumanie et prit part à des opérations contre l'Empire ottoman. Durant deux années – 1868-1869 – il organisa des comités insurrectionnels révolutionnaires clandestins et fut rejoint par L. Karavelov (1837-1897).

⁴¹ *Ibid.* p. 345; CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, op. cit, p. 314-315.

Karavelov et Levski créèrent ensemble en 1870 le « Comité central révolutionnaire » avec pour objectif la création d'une république démocratique de Bulgarie. Levski et un autre insurgé, D. Obshti se retrouvèrent en 1872 et préparèrent une nouvelle révolte. Arrêté par les Ottomans, ce dernier confessa le projet en cours et donna les noms des principaux instigateurs. Sans grand mal, Levski fut arrêté puis pendu avec Obshti à Sofia en 1873. Levski devint alors un grand martyr de la révolte. Sa mort et le repli de Karavelov vers la littérature marquèrent l'éclipse du Comité central durant les années qui suivirent. Karavelov, comme d'autres, admirèrent alors que la révolte ne pourrait fonctionner qu'avec le soutien d'une puissance extérieure. Levski et Botev (1849-1876), deux héritiers de la vision romantique de la révolution et importants leaders des insurrections bulgares avaient des conceptions différentes de la révolution. Le premier pensait que cette dernière passerait par une révolte massive de la paysannerie bulgare sans avoir particulièrement besoin de l'aide de puissances extérieures. Botev quant à lui, poète principal de la période moderne bulgare était un socialiste porté par les espoirs de révolution générale⁴².

De nombreux bulgares vivant à Bucarest ou sur les rives du Danube se tenaient prêts à franchir ce dernier afin d'appuyer les révoltes. Des soutiens à la cause bulgare virent des Principautés voisines notamment des mouvements libéraux roumains⁴³. La Serbie devint une terre d'asile pour les révolutionnaires bulgares fuyant les territoires ottomans, comme pour G. Rakovski (1821-1867). Illustre indépendantiste bulgare, exilé aux frontières du territoire qu'il voulait défendre, il se retrouva dans les conditions de vie de nombreux bulgares et commença sa réflexion sur une fédération balkanique⁴⁴. Il fut notamment soutenu par le gouvernement roumain⁴⁵. Pour finir, la Russie était soutien important des volontés autonomistes des bulgares, cependant elle affirma fermement son refus de mouvement révolutionnaires impulsé par des idéaux radicaux qui seraient pour elle incontrôlable⁴⁶.

Des échecs répétitifs

Malgré les nombreuses tentatives de révoltes, les indépendantistes n'essuyèrent que des échecs. Le contexte ne fut pas particulièrement favorable à l'éveil d'une révolte dans

⁴² JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, *op. cit.*, p. 345-346.

⁴³ *Ibid.*, p. 345.

⁴⁴ CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, *op. cit.*, p. 314-315; JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, *op. cit.*, p. 344-345.

⁴⁵ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, *op. cit.*, p. 334.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 346.

une large partie de la population. Le développement du commerce dès les années 1830 fut un obstacle au renforcement du sentiment national car l'élan économique s'appuyait sur le territoire ottoman pour la distribution des produits. Enfin les réformes et la restauration de l'ordre dans la province apportèrent une certaine stabilité sur le territoire. L'imaginaire romantique et la volonté sans faille de ces hommes se heurtaient cependant à la réalité. Le modèle du soulèvement des faibles, se battant pour la liberté et affrontant le puissant oppresseur tyrannique ne pouvait s'appliquer à la population bulgare. L'insuffisante force armée bulgare ne pouvait permettre le commencement d'une révolution. Certes le mécontentement était important dans la population, mais pas au point d'engendrer chez eux une ferveur si forte qu'ils pourraient donner leurs vies. La promiscuité entre Constantinople et les révoltés bulgares ainsi que la nouvelle armée de métier ottomane étaient d'autres éléments mettant à mal les intentions insurrectionnelles des nationalistes. Les révoltes des principautés voisines bénéficiaient d'une anarchie sur leur territoire, propice au soulèvement de la population. Les rébellions paysannes qui animèrent le peuple bulgare n'étaient en rien comparable aux soulèvements grecs ou serbes et les volontés d'éveil révolutionnaire par les insurgés de 1860-1870 ne propagèrent pas les idéaux indépendantistes⁴⁷.

Les échecs à répétition ainsi que la perte des grands leaders au tournant des années 1860-1870 ne découragèrent pourtant pas les insurgés décidés à mener la lutte de leur propre chef. Une autre tentative eu lieu en 1875 durant ce qu'on appela la révolte de Stara Zagora du nom de la ville rebellée. Mal préparée, mal menée, et très peu soutenue par la population, cette révolte fut une nouvelle défaite pour les insurgés. Pour autant, les rebelles n'abandonnèrent pas leur objectif et préparèrent un nouveau soulèvement⁴⁸.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 342-343.

⁴⁸ CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, *op. cit.*, p. 314-315; JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, *op. cit.*, p. 345-346.

Chapitre 2 – L’insurrection européenne

Alors que les Balkans s’enflammaient depuis l’été 1875, les insurrections se multiplièrent, insufflées dans des territoires tels que l’Herzégovine, la Serbie ou encore la Bulgarie. Il est essentiel de retracer les événements contemporains à l’insurrection bulgare afin de comprendre les dynamiques qui opéraient dans l’Europe ottomane. De plus, cette instabilité qui s’installa et se développa en à peine un an est aussi lié à une instabilité interne dans la gouvernance ottomane. C’est dans cette optique qu’est nécessaire l’étude de l’insurrection en Herzégovine ainsi que des guerres déclarées par le Monténégro et la Serbie afin de comprendre au mieux l’insurrection bulgare d’avril 1876.

Un embrasement progressif et ininterrompu des territoires balkaniques

L’insurrection en Herzégovine

« Vive François-Joseph, Roi de Croatie ! »⁴⁹

D’après le correspondant du *Temps* établi à ce moment-là à Vienne, c’est sous le drapeau autrichien et au son de ce slogan que la révolte à la frontière dalmate débuta durant le mois de Juin 1875. Cette mise en scène du soulèvement, telle qu’il est relaté, renvoi explicitement à la mémoire du regroupement de ces régions frontalières dans l’ancien royaume de Croatie. La répartition des territoires croates en 1699 entre les terres des empires ottoman et autrichien pourrait d’après l’article, être à l’origine des volontés séditionnaires. Tout ceci pouvant être relié au nouveau parti apparut en Croatie à la même époque :

« La Croatie elle-même est agitée. Dans la présente constitution de l’empire autrichien, elle est incorporée à la partie hongroise [...]. Depuis plusieurs années, il s’est formé en Croatie un parti qui voudrait faire du royaume une annexe de la Cisleithanie⁵⁰. »

Cependant ce rapprochement politique n’est qu’une suspicion de l’auteur, les réelles volontés des insurgés n’étant pas encore précisément connu au moment de la rédaction de l’article.

⁴⁹« Lettres de Vienne », *L’Illustration*, 28/07/1875, p. 2

⁵⁰ *Ibid.*, p. 2.

« Les querelles entre les paysans chrétiens, les seigneurs et les soldats musulmans ne sont pas rares dans ces parages, mais il est incontestable que le mouvement a pris cette fois une extension inaccoutumée sans que les causes en soient encore clairement discernées. Les uns prétendent que les paysans se sont soulevés, comme ils ont déjà fait plusieurs fois pour une question d'impôts ; d'autres, qu'ils ont été poussés à bout par le fanatisme musulman, qui se serait signalé par de nombreux assassinats de chrétiens.⁵¹ »

Or, quelques semaines plus tard, la révolte étant toujours d'actualité. Les questions persistaient encore concernant les réelles motivations d'un tel soulèvement, à tel point que le 17 Aout 1875, Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro* écrit à la fin du « Courrier politique » concernant l'insurrection en Herzégovine : « On voit que la question est fort confuse ; [...] il est difficile de connaître ce qui se passe dans un pays presque inabordable, où manquent les journaux aussi bien que les télégraphes et, qui de plus, est très rarement visité par les voyageurs ⁵² ». Malgré le maintien de la révolte et ce plusieurs mois après son déclenchement, les informations venant de Bosnie ou d'Herzégovine n'étaient encore que limitées, comme le confesse le correspondant du *Temps* à Constantinople dans sa correspondance d'Avril 1876 : « Nous sommes ici assez mal informés de ce qui se passe en Herzégovine et en Bosnie⁵³ » Ce qui est décrit par les différents journaux cités n'est que le résultat de l'instabilité plus que récurrente dans les territoires de Bosnie et d'Herzégovine. Comme le décrit Georges Castellat dans son *Histoire des Balkans*, ces territoires frontaliers avec l'empire autrichien furent le théâtre de nombreuses révoltes ou guerres internes depuis le début du XIX^e siècle. Ces dernières pouvaient être engendrées par des inspirations religieuses⁵⁴ ou bien des considérations sociales. Par exemple en 1874, la mauvaise récolte ajoutée aux lourds prélèvements imposés par les *beys** entraîna un nouveau soulèvement de la population – sans distinction religieuse – contre les seigneurs⁵⁵. Cette révolte de 1874 précède de quelques mois le déclenchement de l'insurrection qui nous intéresse. Une telle proximité temporelle confirme la présence d'un déséquilibre profond dans ces territoires.

Etant les seules organisations sur place capables d'établir des rapports de la situation, les diplomates devinrent rapidement la source principale d'information concernant la révolte comme nous pouvons le voir dans le *Temps* du 13 Avril 1876 : « Nous

⁵¹ *Ibid.*, p. 2.

⁵² MAGNARD (Francis), « Courrier politique », *Le Figaro*, 17/08/1875, p.1

⁵³ « Lettres de Turquie », *op. cit.* 13/04/1876, p.2

⁵⁴ En 1821, les beys bosniaques musulmans prirent les armes contre les *giaour* grecs ou albanais. CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans*, Fayard, 1991, p.316

⁵⁵ CASTELLAN, *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, *op. cit.*, p. 317.

possédons toute fois quelques renseignements par les ambassades⁵⁶ ». Quelques jours plus tard, le *Temps* publia un article dans lequel le journaliste fit une rétrospective des événements en se basant sur le « Blue-book » anglais transmit au Parlement. Ce recueil contenait « 93 pièces diplomatiques relatives à l'insurrection ⁵⁷. La transcription de ce document comportant des rapports ottomans et des feuilles anglaises nous permet de prendre conscience de la rapidité avec laquelle les informations sont parvenues aux ambassades et d'opposer cette rapidité avec le peu d'information que détenait la presse à ce même moment. Notons par exemple que dès le 2 Juillet 1875, « M. Holmes, consul d'Angleterre à Bosna-Serai, donna au compte de Derby (Ministre anglais des affaires étrangères) la première nouvelle d'un mouvement insurrectionnel en Herzégovine. [...] Bientôt (les) quatre villages se révoltèrent et d'autres suivirent le mouvement ⁵⁸ ». C'est aussi par ces écrits que s'illustre l'inquiétude grandissante autour des événements et l'incapacité des autorités à stopper et même endiguer l'insurrection. Ceci est clairement visible à la suite des extraits du « Blue-book » avec la transcription d'une dépêche datée du 10 août 1875 du diplomate Mussurus Paşa disant « L'insurrection de l'Herzégovine prend de jour ne jour des proportions plus graves ⁵⁹ ». La situation, neuf mois plus tard ne semble pas s'améliorer dans les territoires limitrophes. Le correspondant du *Temps* écrit le 7 avril 1876 à propos la Bosnie et l'Herzégovine : « Ce qu'on peut affirmer, c'est que la situation se complique et s'aggrave au point de vue des relations entre musulmans et chrétiens ⁶⁰ ».

Les tentatives ottomanes pour arrêter l'insurrection échouant, les autres puissances européennes, avec comme chef de file l'empire de François-Joseph prirent part aux négociations et actions en faveur de la fin des hostilités comme le notifie F. Magnard : « On ajoute que l'Autriche aurait autorisé le passage des troupes turques à travers son territoire et, [...] que, malgré ses déclarations pacifiques, l'Autriche interviendrait dans ces complications⁶¹ » l'implication de l'Autriche-Hongrie atteignant son apogée au moment des discussions autour de la Note Andrassy, note écrite par le comte Gyula Andrassy, alors ministre des affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie⁶².

⁵⁶ « Lettres de Turquie », *op. cit.*, 13/04/1876, p.2.

⁵⁷ « La question de l'Herzégovine et le libre bleu anglais », *Le Temps*, 23/04/1876, p.1.

⁵⁸ *Ibid.*, p.2.

⁵⁹ *Ibid.*, p.2.

⁶⁰ « Lettres de Turquie », *op. cit.*, 13/04/1876, p. 2

⁶¹ MAGNARD (Francis), « Courrier Politique », *op. cit.*, 17/08/1875 p.1.

⁶² Nous abordons la question de cette note dans le chapitre quatre du mémoire.

Les principautés serbe et monténégrine

« Les dépêches annoncent aujourd'hui [...] que les princes de Serbie et de Monténégro ont donné à la Turquie l'assurance formelle de leur neutralité⁶³ »

Alors que l'insurrection se développe dans les territoires voisins, les principautés autonomes gouvernées par les princes Milan en Serbie et Nicolas pour le Monténégro, affirment leur neutralité.

La Serbie obtint son autonomie après les deux soulèvements que connu le territoire⁶⁴. Malgré une autonomie reconnue par Constantinople en 1816, l'organisation interne de la jeune principauté suivit l'organisation ottomane ainsi qu'un pouvoir autoritaire incarné entre autres par le premier prince serbe Miloš Obrenović. Cet ensemble connu de multiples perturbations dû aux jeux de pouvoir entre les familles Obrenović et Karađorđević. C'est cette instabilité interne qui mène à l'avènement en 1868 de Milan Obrenović⁶⁵.

Le cas monténégrin est un peu différent. Pendant des siècles la population monténégrine fut divisée en différents clans répartis dans les villages du territoire, la gouvernance étant aux mains de l'évêque – choisi héréditairement dans la famille Petrović – du gouverneur civil – issu lui de la famille Radonjić et des chefs de tribus. Ce système fut abrogé lorsque Petar Petrović soutenu par les chefs de tribu, mis fin à la fonction de gouverneur et écarta la famille Radonjić par l'exil ou l'assassinat de ces derniers. A partir de ce moment, les membres de la famille Petrović s'employèrent à obtenir plus une autonomie effective, là où la Porte considérait le Monténégro comme partie intégrante de l'empire⁶⁶. La principauté en tant qu'Etat fut proclamé en 1852.

Malgré l'avènement de ces principautés, les relations entre ces dernières et la Porte restèrent très tendues. La Serbie évita de peu le conflit armé en 1862 grâce à l'intervention des Puissances européennes dans le processus de négociations. L'événement étant relaté de la sorte dans *Le Temps* du 4 juillet 1876 :

⁶³ MAGNARD (Francis), « Courrier Politique », *op. cit.*, 17/08/1875 p.1.

⁶⁴ Ces événements furent appelés Premier et Second soulèvements serbes et eurent respectivement lieu en 1804-1811 et 1815-1817.

⁶⁵ CASTELLAN (Georges), *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, *op. cit.*, p.296-302.; JELAVICH (Barbara) *History of the Balkans*, *op. cit.*, p. 238-247.

⁶⁶ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, *op. cit.*, p.249.

« En 1862, Belgrade fut bombardée par les Turcs, du haut de la citadelle qui existe encore [...]. Mais, l'année suivante, une conférence des puissances, tenue à Constantinople, les décida à évacuer une partie des postes qu'ils occupaient ⁶⁷»

Quant au Monténégro, les Ottomans ont maintenu leur discours concernant la place de la principauté dans l'empire⁶⁸.

L'instabilité de l'Empire, l'enlèvement de l'insurrection en Herzégovine, la révolte bulgare, les changements de sultan répétés ou encore l'appui panslave de la Russie, poussèrent finalement les deux Princes à se préparer à la guerre.

« Seule la Serbie résisterait à ce courant général d'apaisement, et les journaux austro-hongrois et autrichiens s'accordent à constater une grande agitation en faveur de ce dernier pays dans les populations slaves de l'empire austro-hongrois. Quoi qu'il en soit de ces sympathies, les préparatifs militaires vont leur train dans la Principauté ; tous les hommes de l'armée active et de la réserve sont sur le pied de guerre ; l'armée serbe aurait même atteint un chiffre considérable et seraient massée sur la frontière turc. » ⁶⁹

Des tentatives de retour de la paix s'organisent à Berlin en Mai 1876. Cette conférence réunie les trois empires allemand, autrichien et russe. Ces derniers rédigent le Mémorandum de Berlin afin d'obtenir un armistice en Herzégovine et de permettre des réformes pour les populations slaves de l'Empire ottoman et alors que tout le monde parle de paix, que la Turquie parle de constitution, seule la principauté de Serbie se prépare à la guerre. Alors que les choses semblent se concrétiser et que les rapports poussent les diplomates à se préparer à une guerre entre la Serbie et les Turcs, le *Temps* publie dans son journal du premier juillet la dépêche suivante :

Vienne, 29 juin.

Le général Ignatieff, [...] a demandé au grand vizir quelle attitude la Porte comptait prendre à l'égard de la Serbie. Le grand vizir a répondu qu'on n'avait jamais eu, à Constantinople, et qu'on n'a pas encore maintenant l'intention d'attaquer la Serbie.

La Turquie communiquera aux puissances une déclaration par laquelle elle réclamera le droit de se défendre si elle est attaquée, mais niera toute intention de changer la situation de la Serbie, telle qu'elle est garantie par les traités⁷⁰.

⁶⁷ « Affaires d'Orient », *Le Temps*, 04/07/1876, p. 2.

⁶⁸ CASTELLAN, *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, op. cit, p. 302; JELAVICH (Barbara) *History of the Balkans*, op. cit, p.253.

⁶⁹ « Histoire de la semaine, Etranger. », *L'Illustration*, 01.07.1876, p. 2.

⁷⁰ « Affaires d'Orient », *Le Temps*, 01/07/1876, p. 1.

Dans *L'Illustration* du 1^{er} juillet, les journalistes établirent des théories concernant les raisons de cette préparation belliqueuse. De cette réflexion sort trois théories. La première voudrait que le Prince Milan préfère faire la guerre contre les Turcs afin d'éviter une possible révolution interne. La seconde appuie que cette guerre serait une tentative de chantage afin d'obtenir des territoires supplémentaires. Enfin la dernière idée soutient que cette guerre ne serait pas réellement voulue par le Prince, que les Puissances étrangères y apposeraient un veto ce qui permettrait au Prince d'avoir un alibi auprès de sa population. Quoiqu'il en soit, les choses ne tardèrent pas puisque dans son journal du lundi 3 juillet, *Le Temps* annonce :

« Hier matin, samedi, le représentant de la Serbie a été rappelé de Constantinople ; hier soir, le manifeste du prince Milan a été affiché à Belgrade. La guerre est donc officiellement déclarée⁷¹ ».

La déclaration de guerre fut partiellement publiée dans *le Temps* du 4 juillet. Pour l'occasion le journal *l'Illustration* publie en première page, différents portraits donc ceux du couple princier serbe et des ministres de l'intérieur et de la guerre (figure 1)⁷². Vous trouverez en Annexe 1 la déclaration telle qu'elle fut transcrite dans le journal *le Temps*⁷³.

⁷¹ « Paris, 2 juillet », *Le Temps*, 03/07/1876, p.1.

⁷² Le prince Milan et la princesse Natalia se font face au centre des tableaux. Le ministre de l'intérieur M. Miloïkovitch se trouve en bas à gauche et le ministre de la Guerre, le colonel Nikolitch est représenté en haut, au centre.

⁷³ « Affaires d'Orient », *Le Temps*, 04/07/1876, p.1.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

RÉDACTION, ADMINISTRATION, BUREAUX D'ABONNEMENTS
22, rue de Verneuil, Paris

34^e ANNÉE. — VOL. LXVIII. — N° 1741.
SAMEDI 8 JUILLET 1876

SUCCURSALE POUR LA VENTE AU DÉTAIL
60, rue de Richelieu, Paris

Pris du numéro : 22 centimes
La collection mensuelle, 3 fr.; le vol. annuel, broché, 18 fr.; relié et doré sur tranches, 28 fr. | Paris et départements : 3 mois, 5 fr.; — 6 mois, 10 fr.; — un an, 20 fr.; Étranger, le port en sus.
Les demandes d'abonnements doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. Assolant, directeur-gérant.

VOYAGE A TRAVERS L'INSURRECTION ORIENTALE



GÉNÉRAL ZACI, PREMIER AIDE DE CAMP DU PRINCE MILAN.



COLONEL NIKOLITCH, MINISTRE DE LA GUERRE.



COLONEL MILANKOVITCH, 1^{er} ADMINISTRATEUR DE LA GUERRE.



LE PRINCE MILAN DE SERBIE.



LA PRINCESS NATHALIE PETROVNA DE SERBIE.



M. MILOROVITCH, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.



GÉNÉRAL TCHERNAÏEFF, COMMANDANT EN CHEF L'ARMÉE SERBE.



M. GOUDITCH, MINISTRE DE LA JUSTICE.

Figur1 : Première page de l'Illustration du 6 juillet 1876.

Comme le rappelle très bien *Le Temps*, « le manifeste des Serbes est conçue suivant les règles classiques de ce genre de littérature ⁷⁴» où sont mise en avant toutes sortes de belles phrases prônant la nécessité de cette guerre qui ne peut être que défensive. C'est en ce sens que le Prince Milan déclare dans son manifeste « Nous avons déclaré à la Porte que nous entrerons dans les provinces insurgées au nom de la paix et de l'humanité⁷⁵ En réalité, les journalistes et les diplomates attendaient de cette déclaration qu'il exprime « le but réel de la guerre entamée par la Serbie, et sur les intentions probables du Monténégro ⁷⁶».

Nous trouvons toujours dans le même numéro du *Temps*, les informations suivantes venant de Cettinje, ville abritant la résidence principale du Prince du Monténégro. Ces informations furent publiées dans la *Correspondance politique* :

Malgré les doutes que rencontre encore chez beaucoup de monde l'existence d'un traité d'alliance entre la Serbie et le Montenegro, on peut affirmer aujourd'hui avec certitude qu'un pareil traité existe et a été signé il y a environ quinze jours. Il ne serait donc guère être question de la neutralité du Montenegro, dans l'éventualité d'une guerre entre la Serbie et la Turquie. Il est plus probable que les deux principautés ouvriront les hostilités simultanément⁷⁷.

La déclaration de guerre semble répondre aux questions des journalistes concernant la position adoptée par le Monténégro. En effet, à la fin de cette déclaration ou du moins dans la version que nous transmet *L'Illustration*, le prince Milan termine par un appel à l'unité des peuples balkaniques contre les Ottomans, et alors qu'il décrit les peuples bulgares et grecs comme étant en attente d'un soulèvement des Principautés, le Prince déclare ceci concernant son homologue monténégrin :

Frères ! [...] Aves nous marchent nos vaillants frères les Monténégrins, conduits par mon héroïque frère Nikita⁷⁸.

Dans les faits, les choses ne tardèrent pas, si la Serbie rendue publique sa déclaration de guerre le samedi 1^{er} juillet, le Prince Nicolas appelé « Nikita » dans les sources de presse française « suivi l'exemple de la Serbie⁷⁹ ». *Le Temps* annonça dans son numéro du 4 juillet :

⁷⁴ *Ibid.*, p. 1.

⁷⁵ « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 08/07/1876, p.2.

⁷⁶ « Paris, 2 juillet », *op. cit.* 03/07/1876, p. 1.

⁷⁷ « Affaires d'Orient », *Le Temps*, 03/07/1876, p.1.

⁷⁸ « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.* 08/07/1876, p.2.

⁷⁹ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 04/07/1876, p.1.

« hier dimanche, le prince Nikita a donné à Cetinje lecture publique de sa déclaration de guerre, et il est parti, dans la direction de l'Herzégovine, à la tête de ses soldats ⁸⁰ ». Tout était limpide à présent, la Serbie et le Monténégro déclarèrent la guerre à la Porte avec un jour d'intervalle, puis les armées envahir les territoires ottomans. Il semble alors clair, malgré l'absence d'annonce officielle que « les mouvements des deux armées (ont été) combinés à l'avance, et que le plan politique et le plan de campagne ont été réglés dans le traité que les deux princes ont conclu entre eux ⁸¹ ».

Alors que les princes entamèrent leur guerre « au nom de la paix et de l'humanité » comme le déclarait Milan de Serbie dans son manifeste, les choses ne se déroulèrent pas comme ils le souhaitaient. Les réels objectifs de cette guerre étaient principalement en lien avec les territoires de Bosnie et d'Herzégovine. Les troupes princières voulurent soutenir l'insurrection lancée un an plus tôt et après la victoire face aux Turcs, se partager les territoires : la Bosnie pour le Monténégro et l'Herzégovine pour la Serbie. Toutefois, assez rapidement les différences matériels et stratégiques se firent ressentir. Alors que les opérations monténégrines furent un succès, les tentatives serbes ont été une catastrophe militaire. Les Turcs apparurent bien plus entraînés, armés et commandés face aux paysans soldats serbes et les tactiques militaires inefficaces. Comme le précise Charles et Barbara Jelavich dans leur ouvrage *The establishment of the Balkan national states*, en plus de cette différence militaire, les Serbes et les Monténégrins furent fragilisés par d'autres facteurs. Contrairement aux espérances du prince serbe, il n'y eut pas de révolte massive dans les Balkans à l'annonce de la guerre. Les Bulgares ne relancèrent pas une révolte, et le soutien grec et roumain ne vint jamais. Enfin l'allié Russe qui au départ poussa les deux principautés à la guerre, n'offrit qu'une aide verbale à l'issue d'une entrevue avec l'Empereur François Joseph ⁸². Face à l'hécatombe subit par les Serbes, un armistice fut envisagé à la fin du mois d'août mettant en avant le rôle central des Puissances dans la préparation d'un armistice. Mais cette tentative fut avortée et les combats continuèrent jusqu'à l'armistice du 2 novembre 1876 ce qui est annoncé dans toute la presse française via la dépêche suivante :

⁸⁰ *Ibid.*, p.1.

⁸¹ *Ibid.*, p.1.

⁸² MANTRAN (Robert), *Histoire de l'Empire ottoman*, Fayard, 2003, 810 p.516; JEVAICH (Charles & Barbara), *The Establishment of the Balkan National States, 1804-1920*, University of Washington Press, 1986, 374 p. 145.

Constantinople, 2 novembre.
L'armistice a été signé hier soir⁸³.

L'insurrection bulgare d'avril 1876

Préparation de l'insurrection

Alors que la Bulgarie a connu différents mouvements insurrectionnels, et malgré l'échec à Stara Zagora quelques mois avant, les nouvelles venues d'Orient inquiètent de plus en plus les correspondants étrangers. C'est suivant ce modèle que nous pouvons lire dans *Le Temps* du 13 Avril 1876 : « Des inquiétudes très sérieuses surgissent à l'endroit de l'attitude des Bulgares, qui jusqu'à ce jour s'étaient tenus en repos.⁸⁴ ». Cette phrase introduit pour la première fois les Bulgares comme sujet d'intérêts pour *Le Temps*. Par cette lettre, antérieure au déclenchement de l'insurrection, le correspondant basé à Constantinople nous informe partiellement de l'organisation de ce qui sera appelé plus tard, l'Insurrection d'Avril. Elle explique par exemple comment les Bulgares ont été armés durant les semaines précédentes :

Depuis quinze jours environ, des armes ont été achetées à Constantinople par les comités d'actions. On les a emballées dans des caisses et comme la douane de terre n'existe plus, on a pu les expédier par chemin de fer comme caisses de marchandises sur divers points de la Bulgarie⁸⁵.

Comme durant des précédentes révoltes, les armes et autres fournitures furent aussi importées de Roumanie⁸⁶. L'existence d'une organisation ne faisait pas l'unanimité pour les journalistes contemporains des événements. Le correspondant du *Temps* à Constantinople écrivait « On a fait contre les Bulgares un abus navrant d'une accusation [...] celle d'appartenir à un comité révolutionnaire.⁸⁷ » alors que dès l'annonce des premières « inquiétudes », ce même journal parlait en ces termes :

⁸³« Affaires d'Orient », *Le Temps*, 03/11/1876, p.1.

⁸⁴ « Lettres de Turquie », *Le Temps*, 13/04/1876, p. 2.

⁸⁵ *Ibid*, p.2.

⁸⁶ JEVAVICH (Charles & Barbara), *The Establishment of the Balkan National States, 1804-1920*, op. cit, p. 139.

⁸⁷ « Lettres de Turquie », *Le Temps*, 19/06/1876, p.2.

(le peuple bulgare) a, comme les autres groupes slaves de l'empire, son idéal d'affranchissement. Mais les comités qui le dirigent [...]»⁸⁸.

De plus, l'achat d'armes en quantité durant deux semaines marque l'existence d'une réelle organisation. L'organisation fut menée par Georges Benkovski, membre du Comité Central Révolutionnaire Bulgare. Il fut décidé que la révolte aurait pour centre Plovdiv et serait déclenchée le 13 mai (soit le 1^{er} mai du calendrier julien)⁸⁹.

Malgré les achats d'armes dont il nous fait part, le correspondant ne semble pas s'inquiéter outre mesure de la situation bulgare. Il écrit : « Nous sommes néanmoins fort loin de croire à un soulèvement général des Bulgares⁹⁰ ». Les précautions prises par ce correspondant se retrouve près d'un mois après, dans une dépêche télégraphique publiée dans *Le Temps* du 7 mai ou encore dans le « Bulletin du jour » publié toujours dans *Le Temps*. Ces publications annonçant respectivement :

Constantinople, 5 mai, soir.

Des troubles ont éclaté à Tatar Bazard-jik (Bulgarie), à la suite d'une rixe entre des paysans bulgares et musulmans. Ces troubles paraissent sans gravités. Des troupes ont été envoyées aujourd'hui⁹¹.

Une insurrection aurait éclaté dans les monts Rhodopes et l'on craindrait que toute la Bulgarie se soulevât. [...] Cependant elle est restée jusqu'ici assez calme, et il est fort possible que la dépêche d'Athènes (dépêche annonçait la révolte en s'inquiétant de sa propagation) exagère beaucoup⁹².

L'inquiétude toute relative concernant ses événements, alors que l'achat d'armes en quantité pourraient nous sembler aujourd'hui annonciateur d'événements graves, peut être expliquer par différents éléments. Tout d'abord l'omniprésence de l'insurrection en Herzégovine depuis plus d'un an dans la presse française offrait une comparaison très déséquilibrée. En effet, la présence quasi quotidienne d'informations concernant les mouvements militaires ou encore les discussions entre les Puissances que l'Herzégovine engendrait, devait rendre les informations venues de Bulgarie si ce n'est dérisoire mais du moins plus petite. De plus, nous pouvons supposer que les précédents échecs des révoltes armées bulgares ainsi que

⁸⁸ « Lettre de Turquie », *op. cit.*, 13/04/1876, p.2.

⁸⁹ JEVAVICH, *The Establishment of the Balkan National States, 1804-1920*, *op. cit.*, p.139.

⁹⁰ *Ibid.*, p.2.

⁹¹ « Dépêches télégraphiques », *Le Temps*, 07/05/1876, p.1.

⁹² « Bulletin du jour », *Le Temps*, 10/05/1876, p.1.

l'image des Bulgares. Ce peuple était présenté comme étant « travailleur et sage⁹³ » occultèrent des esprits toute possibilité de rébellion aux conséquences tragiques.

En plus de l'organisation autour d'achat d'armes et de « rixe » en Bulgarie, une autre forme de protestation se mit en place durant la même période. En effet, une pétition a été écrite par des notables bulgares à l'intention du sultan en faveur de l'autonomie de la Bulgarie. Ces notables étaient très probablement des nationalistes rattachés aux idéaux de la génération précédente aux insurgés armés des années 1870. Dans les « Nouvelles du jour », *Le Temps* présente dans son numéro du 09 mai 1876 les volontés d'une partie des indépendantistes bulgares :

Principales demandes formulées dans cette pétition :

- 1° La Bulgarie formera un royaume indépendant ;
- 2° Le sultan sera roi des Bulgares ;
- 3° La Bulgarie aura une Constitution avec représentation nationale et un gouvernement composé de chrétiens et de mahométans responsable devant la représentation nationale et la couronne ;
- 4° La représentation nationale siégera à Rouchouk ;
- 5° Le gouvernement central de Constantinople conserve la direction de la guerre et des affaires étrangères⁹⁴.

Cette volonté d'une indépendance politique de la Bulgarie tout en étant toujours dans le sillage de l'empire ottoman est une mise en pratique de l'idéal d'autonomie par les négociations et sans violence prôné par ce groupe. Néanmoins, comme le note le journaliste plus loin « il est probable, [...] que cette pétition n'obtiendra aucun succès⁹⁵ ».

L'insurrection et son échec

Malgré le programme établi, l'insurrection éclata le 2 mai (soit le 20 avril du calendrier julien car les autorités ottomanes eurent vent des plans des révolutionnaires. En une petite dizaine de jours, l'information arriva dans la presse française. Le correspondant du *Temps* annonçait dans différentes correspondances publiées les 11 et 15 mai :

« Mais voici une complication des plus graves qui surgit. Je ne croyais pas, [...] que les appréciations seraient si confirmées par les faits. Tout le pays situé entre

⁹³ « Lettres de Turquie », *op. cit.*, p.2.

⁹⁴ « Nouvelles du jour », *Le Temps*, 09/05/1876, p.2-3.

⁹⁵ *Ibid.*, p.3.

Tatar-Bazardjik et Sarembey est en effervescence. On a tué un *mudir* (façons de sous-préfet) et quelques *zaptiès* (gendarmes)⁹⁶ »

Ou encore

Les nouvelles de Bulgarie sont mauvaise pour les Turcs. Leur journal officiel annonce que, samedi dernier (soit le 13 mai), les insurgés, au nombre de 4 à 5,000 ont été battus par l'armée impériale, dans les environs d'Otly-Kouï où le mouvement a pris naissance⁹⁷.

Rapidement les Turcs envoyèrent des troupes sur le terrain afin de mater la rébellion et d'éviter sa propagation. *Le Temps* annonçait déjà le 06 juin l'avancée très importante de la répression turque :

Le mouvement insurrectionnel bulgare paraît dompté dans le district de Tatar-Bazardjik. Ce qui reste des insurgés s'est réfugié dans le Balkan⁹⁸.

En quelques semaines, les troupes turques, principalement composées d'irréguliers appelés *Başıbozuk* ainsi que de Circassiens, arrivés depuis peu sur ces territoires⁹⁹ mirent fin à la révolte bulgare. Alors que le mouvement insurrectionnel ne dura que quelques semaines, la réponse turque eu un fort retentissement dans la presse internationale. En cause, la violence, la dureté et la « barbarie » des irréguliers (chap. 9). Cet échec rapide de l'insurrection est dû à différents facteurs qu'il soit interne ou externe à l'organisation même de la révolte.

Tout d'abord, il était prévu et nécessaire pour le bon fonctionnement des événements, un soulèvement de la population bulgare. Pour cela, un relais d'information fut organisé par ce dernier pour pousser la population au soulèvement. Comme l'explique pour *le Figaro* Ivan de Woestyne par cette description : « des agents venant de Bucharest les uns, des Balkans les autres, s'étaient montrés dans les villages bulgares et avaient poussé au soulèvement en donnant sur la situation politique de la Turquie, vis-à-vis de l'Europe, les nouvelles les plus mauvaises, cherchant à démontrer ainsi que l'intervention armée de la population chrétienne donnerait le coup de grâce à l'empire ottoman.¹⁰⁰ ». Or, dans le fait, l'insurrection se limita aux espaces montagneux. Cette révolte armée, souhaitée et organisée

⁹⁶ « Lettres de Turquie », *Le Temps*, 11/05/1876, p.2.

⁹⁷ « Lettre de Turquie », *Le Temps*, 15/05/1876, p.2

⁹⁸ « Lettre de Turquie », *Le Temps*, 06/06/1876, p.2.

⁹⁹ JEVAVICH (Charles & Barbara) *The Establishment of the Balkan National States*, op. cit, p.348.

¹⁰⁰ WOESTYNE DE, (Ivan), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 29/07/1876, p.1.

par des personnes instruites et issues des villes et villages ne séduisa pas la paysannerie bulgare composant une large partie de la population chrétienne. La révolte générale de Bulgarie n'eut pas lieu à ce moment là¹⁰¹.

En plus du soutien nécessaire de la population pour le bon déroulement de la révolte et son aboutissement, les insurgés espéraient, dans le contexte de l'année 1876, un soutien des autres mouvements insurrectionnels des Balkans. La situation en Herzégovine et en Bosnie devaient être un atout pour convaincre les Bulgares du bien fondé du soulèvement mais aussi permettre un soutien humain et tactique pour le Comité Bulgare.

Il faut ajouté à cela, les informations venant de Serbie et de Grèce concernant des préparatifs militaires. Les dépêches et autres correspondances françaises illustrent bien la marche à la guerre présente en Serbie et en Grèce. *Le Temps* du 06 juin publiait une dépêche d'Athènes :

Athènes, 4 juin.

De nombreux préparatifs militaires sont faits ici ; il est question d'envoyer à l'étranger des commissaires chargés de contracter un emprunt éventuel de guerre au nom de la Grèce¹⁰².

Un dernier soutien aurait pu aider les Bulgares. La situation en Bulgarie et notamment les exactions commises envers les civils étaient connue de l'Europe depuis le début de l'insurrection en Herzégovine et en Bosnie. Cependant la logique à laquelle étaient soumises les interventions humanitaires empêchaient toutes réactions militaires européennes. Ces interventions, menées « lorsqu'il se produi(sait) une violation grave des droits de l'homme¹⁰³ » ne pouvaient être mené après l'accord des grandes puissances et à la condition qu'elle ne mettrait pas la paix européenne en danger¹⁰⁴. La situation de l'insurrection bulgare et plus généralement des Balkans était trop sensible politiquement du fait des intérêts des différentes puissances, notamment russe et autrichienne sur les territoires, pour envisager une intervention humanitaire.

¹⁰¹ JEVAVICH (Charles & Barbara), *The Establishment of the Balkan National States, 1804-1920*, op. cit. p.139; JELAVICH (Barbara) *History of the Balkans*, op. cit. p.347.

¹⁰² « Affaires de Turquie », *Le Temps*, 06/06/1876, p.2

¹⁰³ RODOGNO (Davide), « Réflexions liminaires à propos des interventions humanitaires des Puissances européennes au XIXe siècle », *Relations internationales*, vol. 131, n° 3 (2007), p.10.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.15-16.

L'année des trois sultans

L'Empire d'Abdülaziz, sultan depuis 1861, se trouve en 1876, empêtré dans des difficultés financières plus qu'importantes, auxquelles s'ajoute les insurrections dans les Balkans et une crise interne. C'est dans ce sens que le rédacteur du *Figaro*, Francis Magnard publie le 28 mai 1876 :

La situation intérieure de la Turquie est elle-même un nouvel élément de trouble. On écrit de Péra à la *Gazette d'Augsbourg* que les embarras financiers et administratifs se compliquent d'une question dynastique¹⁰⁵.

Alors que les Balkans s'enflamment, la situation à Constantinople est tout aussi mouvementée. La population manifeste contre les ministres en place, les accusants de ne réussir à arrêter les massacres des musulmans dans les Balkans. Il faut aussi ajouter à cela le fait que l'empire connaît d'importants problèmes financiers. La banqueroute est déclarée et les grandes dépenses du sultan, notamment la construction de son palais de Dolmabahçe, le rendent impopulaire.

Tandis que le sultan essaie d'abord de résister à ces mouvements populaires, il finit par céder le 12 mai et choisit Rüşdü Paşa pour Grand Vizir – l'équivalent du premier ministre. C'est à ce moment là que Midhat Paşa intègre le gouvernement. Rapidement, se constitue autour de la personne Hüseyin 'Avnî Paşa, ministre de la guerre un regroupement de membres du gouvernement voulant organiser le changement dynastique. C'est alors que l'article du *Figaro* du 28 mai prend tout son sens. Ce dernier exprime alors les différentes possibilités de résolution de la situation plus que complexe de la Porte. F. Magnard explique alors que les ministres ottomans sont divisés entre trois courants cherchant à mettre fin à cette instabilité générale que connaît l'Empire :

Le premier (parti), [...] réclame le maintien du *statu quo* avec tout ce qui s'y rattache ; un autre parti demande le maintien de l'ordre de succession traditionnel, c'est-à-dire le seniorat du prince Murad-Effendi et sa candidature au trône en sa qualité du plus vieux membre de la famille impériale ; enfin, un troisième parti demande l'abdication du Sultan et l'élévation au trône de son fils Youssouf-Izzeddin-Effendi¹⁰⁶.

¹⁰⁵ MAGNARD (Francis), « Paris au jour le jour », *Le Figaro*, 28/05/1876, p.2.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.2.

Il semble clair ici qu'une majorité des ministres étaient alors convaincu que le règne du sultan Abdülaziz devait prendre fin que ce soit au profit de son neveu le prince Murad ou bien de son fils, le prince Youssouf.

Les choses se firent rapidement. Le 29 mai 1876, le ministre Hüseyin 'Avni Paşa encercla le palais du Sultan avec son armé bloquant tout accès. Le même jour, le prince Murad, neveu d'Abdülaziz et fils ainé du sultan Abdül-Mecid I^{er} reçut le serment de fidélité de plus ministres, le tout ayant été fait en forçant un peu la main du nouveau sultan. Abdülaziz abdica et fut assigné à résidence dans le palais de Fer'iye à Ortaköy¹⁰⁷.

A peine le changement dynastique effectué, la presse française fit couler l'encre pour décrire en détails les méfaits d'Abdülaziz. Notons les longs articles du *Temps* et du *Figaro* datés du 31 mai. Ces derniers mettant en avant le côté non violent de cette déposition ainsi que la ruine dans laquelle l'Empire était entré à cause du sultan déposé.

Il pouvait alors être lu dans *le Figaro* :

Dans notre siècle révolutionnaire on a vu pas mal de souverains balayés par la volonté populaire, [...] mais je ne pense pas que chez aucun peuple et à aucune époque on ait vu un monarque exilé dans des circonstances moins douloureuses. L'écroulement de ce Sultan de la Turquie est salué partout comme un soulagement¹⁰⁸.

Partout le changement de sultan apparait comme étant bénéfique et annonciateur de changements positifs dans l'Empire. *Le Temps* décrit alors ce changement de la manière suivante :

Cet événement est une chance de salut pour l'empire ottoman. Sous la domination d'Abd-ul-Aziz, la Turquie s'écroulait, morceau par morceau. Presque toutes les ressources disponibles étaient absorbées par les fantaisies du sultan. Le traitement des fonctionnaires, le solde de l'armée, les comptes des fournisseurs militaires restaient en souffrance, et l'on ne comprend guère comment les corps de campagne pouvaient subsister et se battre, dans l'état de dénûment où ils étaient laissés. Quelles que soient les aptitudes et la conduite du nouveau sultan et de ses ministres, la Turquie ne peut perdre au change, et quand le gouvernement qui s'élève ne fait que supprimer les dépenses folles et qu'introduire un peu d'ordre dans l'administration et un peu de suite dans la politique, son avènement serait déjà un grand avantage pour l'empire¹⁰⁹.

¹⁰⁷ MANTRAN, *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit, p.515.

¹⁰⁸ WOLFF (Albert), « Le sultan Abdul-aziz », *Le Figaro*, 31/05/1876, p.1.

¹⁰⁹ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 31/05/1876, p.1.

Le nouveau sultan incarne unanimement l'espoir pour la résolution des différents conflits internes ainsi qu'une meilleure gestion des finances et des réformes tant espérées par les libéraux ottomans et les puissances européennes. La population, musulmane comme chrétienne afflue même aux portes du palais de Dolmabahçe en espérant d'entrevoir le nouveau sultan¹¹⁰. On pouvait lire dans *le Figaro* du 7 juin :

Jeunesse du prince, source des grandes espérances, dirons-nous en modifiant un peu la phrase célèbre de La Bruyère.
Il n'arrive de Turquie que de nouvelles peignant en beau le nouveau règne et le nouveau maître.
Les ministres cherchant les bases d'une constitution est la liste civile est réduite (budget aliéné au souverain)¹¹¹.

D'après Robert Mantran, alors qu'il était jeune et ouvert aux idées libérales, l'avènement de Murad V à la tête de l'empire ottoman pouvait sembler des plus satisfaisantes aux vues des problèmes auxquels l'empire faisait face à ce moment-là. Cependant l'historien revint sur un fait qui sera d'une importance capitale pour la suite des événements : le nouveau sultan, avant même son accession à la tête de l'état, était connu pour avoir de fortes crises de nervosité. Les charges qu'engendraient son nouveau statut ne tardèrent pas à accroître ses crises. Quelques jours après la révolution qui le mit sur le trône, une nouvelle arriva, et n'aida pas le jeune sultan à gérer sa nervosité accrue. L'ancien sultan Abdülaziz est mort.

D'après la dépêche envoyée de Constantinople le 4 juin, l'ex-sultan se serait donné la mort dans son palais :

L'ex-sultan Abdul-Aziz est mort.
Il s'est poignardé ce matin.
La mort a été presque instantanée¹¹².

La dépêche continue en citant la dépêche officielle émanant de la Porte :

Abdul-Aziz-Khan, qui donnait depuis quelque temps des signes évidents de dérangement d'esprit, s'étant enfermé ce matin dans ses appartements du palais

¹¹⁰ FRANÇOIS GEORGEON, *Abdulhamid II*, Fayard, 2003, p.48.

¹¹¹ « Courrier politique », *Le Figaro*, 07/06/1876, p.1.

¹¹² « Mort du sultan Abdul-aziz », *Le Figaro*, 06/06/1876, p.1.

de Tchéragan, s'est donné la mort en s'ouvrant les veines du bras avec des ciseaux qu'il avait cachés sur lui¹¹³.

Le suicide de l'ex-sultan est rapidement remis en cause par des rumeurs d'assassinats accusant Hüseyin 'Avni Paşa et Midhat Paşa de vouloir éviter toute restauration. En plus de la mort de son neveu, le nouveau sultan dû faire face à un attentat. Le 15 juin, lors d'une réunion ministérielle l'aide de camp de Yusuf Izzeddin, fils d'Abdülaziz, tira sur différents ministres. Hüseyin 'Avni Paşa et Raşid Paşa, ministre des affaires étrangères furent tués et d'autres ministres furent blessés¹¹⁴.

Les semaines passant, l'état de santé du nouveau sultan s'aggravait de plus en plus. Murad V était touché une importante fatigue nerveuse, de fréquentes insomnies auxquelles s'ajoutèrent des hallucinations. On déclarait dans *Le Temps* du 2 septembre :

« La raison du malheureux Mourad n'a pas résisté aux secousses de ces derniers temps. La révolution qui a fait de lui un sultan, la mort violente de son oncle Abd-ul-Aziz, l'assassinat de ses ministres, l'avaient laissé, dit-on, sous une impression de terreur profonde, qui lui ôtait toutes ses facultés.¹¹⁵ »

Il ne pouvait alors répondre obligations générées par son nouveau statut. Il ne pu participer pleinement à sa cérémonie d'investiture à Eyüb – cérémonie correspondant au sacre des monarchies européennes – et ne pouvait recevoir les lettres de créances des ambassades. Son incapacité à soutenir l'empire en crise poussa rapidement les ministres à de nouveau mettre en route un processus de changement de sultan. Ce fut chose faite le 31 août 1876. Le court règne de Murad V prit fin au profit de son demi-frère Abdülhamid, *Le Temps* entama son numéro du 2 septembre par : « Hier, Mourad V a cessé de régner, et il a été remplacé par son frère, Abd-ul-Hamid¹¹⁶ ».

Rapidement approché par des ministres tels Midhat Paşa, le nouvel héritier présomptif alors âgé de trente-quatre ans prépara son avènement. Il accepta de succéder à son frère alors que celui-ci est en vie à la condition que son incapacité mentale soit avérée. Tandis que les ministres en faveur du changement de sultan manœuvraient afin de convaincre le Grand vizir, Abdülhamid s'assura le soutien de l'administration civile, de l'armée ainsi des organisations religieuses. Il prit même contact avec l'ambassadeur anglais Sir Henry Eliott

¹¹³ *Ibid.*, p.1.

¹¹⁴ GEORGEON (François), *Abdülhamid II, op. cit.*, p.48.

¹¹⁵ « Paris, 1^{er} septembre. Bulletin du jour », *Le Temps*, 02/09/1876, p.1.

¹¹⁶ *Ibid.*, p.1.

afin de rassurer la couronne anglaise concernant ses intentions. Homme cultivé, intelligent et proche des libéraux, il apparaît et se prétend au moment des préparatifs de son avènement, comme étant un candidat idéal pour instaurer une constitution.

Par la lecture de ces deux premiers chapitres, l'emboîtement des dynamiques internes et externes, récentes ou plus anciennes qui animaient l'insurrection d'avril 1876 semble plus clair. Une conjoncture interne, préexistante depuis le début du XIX^e siècle vint se joindre aux événements récents prenant place dans les territoires voisins. Si l'insurrection d'avril fut un échec rapidement maté par les Ottomans, l'écho que cette dernière eu en Europe n'était pas prévu. La lourde répression exercée principalement par des troupes irrégulières émue toute l'Europe de par le sort dramatique des populations bulgares mais aussi par la cruauté imputée aux troupes irrégulières. C'est alors que les *başıbozuk*, tête de file de la répression devinrent le symbole de la barbarie ottomane.

Chapitre 3 – Le « bachi-bouzouk », figure de la contre-révolte

Le bachi-bouzouk est une figure incontournable dans l’imaginaire qui entoure l’orient au XIX^e siècle. Leur notoriété se fit notamment durant la guerre de Crimée de par la démesure de leurs actions¹¹⁷. Or les documents étudiés montrent très clairement le manque de compréhension chez les auteurs. De nombreux mots apparaissent dans les sources pour parler de la répression : « bachi-bouzouk », « circassien », « autorité » ou encore « turc », il est alors difficile de démêler et de comprendre quelles actions sont menées par qui ou contre qui. Difficile de savoir avec quelle(s) motivation(s). Ce chapitre éclaire ces zones d’ombre.

Başıbozuk ? Circassien ? Turc ?

Les « Bachi-bouzouk » : troupes irrégulières de l’empire

Bachi signifie tête, *Bouzouck* veut dire gâté, *Bachi-bouzouck*, tête gâtée, mauvaise tête, etc¹¹⁸.

Voici littéralement ce que veut dire le mot turc *başıbozuk**. Ivan de Woestyne, correspondant pour *Le Figaro* introduit son développement sur les troupes irrégulières ottomanes par cette explication étymologique. Il aborde ensuite le système de recrutement de ces troupes. Après avoir expliqué à son lectorat à quel point les hommes des villages étaient fainéants et ce, été comme hiver, il écrit ensuite, que les choses évoluent au moment de l’appel aux armes :

Vienne un appel aux armes, les choses changent de face.
Immédiatement un vieux drapeau sort de la mosquée ; [...] Il faut d’ailleurs ces attrayantes promesses (de vol et de destruction) pour tirer de leur lourde paresse ces fainéants fanatisés¹¹⁹.

D’après les dires de Woestyne, les *Başıbozuk* seraient finalement le résultat de l’armement des villageois turcs : « les vieilles armes sont fourbies, les pierres des antiques fusils renouvelées, les larges lames des couteaux aiguisées¹²⁰ ». Ces hommes seraient,

¹¹⁷ GEORGEON (François) et al., « Dictionnaire de l’empire Ottoman - XVe-XXe siècle », op. cit, p.153.

¹¹⁸ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 29/07/1876, p.1.

¹¹⁹ *Ibid.*, p.1.

¹²⁰ *Ibid.*, p.1.

toujours d'après les dires de l'envoyé, placé sous les ordres du sous-préfet : le « caïmacan ». Ces hommes, de tout âge, seraient portés par leur vanité et auraient pour objectif premier « de tuer des *giaours* et celui qui aura versé le plus de sang pourra aspirer à la première place dans le village¹²¹ ».

Ivan de Woestyne décrit ici une scène de recrutement de soldats, officialisé par la présence d'un membre de l'administration ottomane. Cet appel aux armes généralisés aux villes et villages ne pourrait être possible qu'en l'absence d'organisation militaire centralisée et ordonné. Or en 1876, l'armée ottomane est en place. En effet, réformée par le sultan Abdülaziz en 1843, l'armée ottomane est organisée sur un modèle européen, principalement prussien. Élément phare de la période des Tanzimat, la nouvelle structure militaire ottomane s'appuie notamment sur une reconfiguration des modes de recrutements en mettant en place un double puis triple service : le service actif ou *nizâmiye* correspondant aux quatre ans de service des conscrits, puis les soldats sont maintenus durant six ans et enfin « la garde » ou *mustahfiz* d'où ils sortiront qu'après huit ans. Les conscrits sont tirés au sort parmi les sujets musulmans de l'Empire. Durant les années 1870, l'armée ottomane comptait 210 000 soldats pour le service actif, 190 000 hommes de réserve et 300 000 membres de la garde ce qui constituait une force militaire relativement importante¹²².

L'historiographie actuelle s'accorde pour définir les *başıbozuk* comme étant certes des troupes irrégulières, apparues après la disparition des janissaires afin d'appuyer l'armée ottomane alors en crise. Cependant, ces hommes armés sont incontrôlables pour l'administration militaire, leurs exactions sont médiatisées au moment de la guerre de Crimée ou encore durant l'insurrection bulgare étudiée ici. Ces hommes sont en réalité issus de différents peuples de l'Empire, principalement des Tatars de Dobroudja – côte Est entre la Roumanie et la Bulgarie – de Turkmènes d'Anatolie Orientale ainsi que de Circassiens. Les sources font parfois une distinction entre les Circassiens et les *başıbozuk*. Néanmoins le collaborateur du *Figaro* explicite dans une de ses premières correspondances de voyages l'appartenance des Circassiens au grand groupe des *başıbozuk* :

vient se joindre toute une troupe de bachi-bouzoucks.

¹²¹ *Ibid.*, p.1.

¹²² MANTRAN (Robert), *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit, p.482.

Ce sont des Circassiens armés¹²³.

Ces derniers sont présents dans les sources contrairement aux autres peuples composant les troupes irrégulières. Cela est dû à l'histoire récente particulière de ce peuple issu du Caucase.

Les Circassiens : barbares ou victimes ?

L'histoire des Circassiens est en partie expliquée par le premier ministre anglais, Benjamin Disraeli un discours fut prononcé devant la Chambre des Communes le 17 juillet 1876. Il est retranscrit dans *Le Temps* du 20 juillet. Le premier ministre aborde l'arrivée de la population circassienne dans les Balkans. Rappellant que cette population a été forcée de migrer à l'intérieure de l'Empire ottoman, il décrit d'ailleurs ces hommes comme ceux qui « lorsque nous abandonnâmes à la Russie une grande partie de ceux de leur race, s'adressèrent au sultan, comme à leur suzerain pour obtenir des terres dans d'autres portions de son empire.¹²⁴ ». En effet, les Circassiens durent fuir leurs territoires après l'invasion russe. Originaire du nord du Caucase, ils entamèrent leur migration après la guerre de Crimée.

Il est important de préciser que le terme *Circassien* a une double définition. Les Circassiens sont à proprement dit un peuple appelé *Çerkes* (Tcherkesse) en ottoman et implanté au nord-ouest du Caucase. Mais, par extension, ce mot intègre aussi tous les autres peuples du nord du Caucase tels que les Daghestanais ou les Tchétchènes¹²⁵. Ces populations, poussés à la migration, s'implantèrent principalement au nord de la Bulgarie, en Anatolie orientale ou au Proche-Orient. Barbara Jelavich estime que cent à deux-cent-cinquante milles de Circassiens s'installèrent en Bulgarie¹²⁶. L'installation des Circassiens fut complexe. Comme l'explique Alexandre Toumarkine, les Tcherkesses étaient perçus comme des personnes violentes, aux mœurs douteuses, voleur de chevaux et surtout protégés par d'hypothétiques relations avec l'armée ou le gouvernement ottoman¹²⁷. Cette difficulté de cohabitation est aussi invoquée par B. Disraeli dans son discours du 17 juillet 1876. Il explique que des Circassiens en quête

¹²³ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 25/07/1876, p.1.

¹²⁴ « Chambre des communes, Séance du 17 juillet », *Le Temps*, 20/07/1876, p.2.

¹²⁵ GEORGEON (François). et al., « *Dictionnaire de l'empire Ottoman - XVe-XXe siècle* », *op. cit.*, p.269.

¹²⁶ JELAVICH (Barbara), *History of the Balkans*, *op. cit.*, p.348.

¹²⁷ GEORGEON (François) et al. dir., « *Dictionnaire de l'empire Ottoman - XVe-XXe siècle* », *op. cit.*, p.270.

de vengeance seraient à « l'origine des atrocités en Bulgarie¹²⁸ ». Cependant, le premier ministre annonce :

On a dit que les Circassiens étaient des troupes irrégulières. Mais ils ne sont les soldats irréguliers ni du gouvernement turc ni d'aucun autre gouvernement¹²⁹.

Comme développé précédemment, cette distinction entre troupes irrégulières et Circassiens n'étaient pas nécessaire du fait de l'appartenance des Circassiens au grand groupe des *başıbozuk*. Leurs actions seraient alors directement associées aux exactions commises par les irréguliers. A ce propos, B. Disraeli affirme que jusqu'à lors « leur conduite a été satisfaisante et on ne les a pas accusés de sauvagerie ou de turbulence ». Mais que devant les actes de violences perpétrés contre eux, ces populations ne pouvaient que réagir :

Si donc leurs villages sont brûlés et leurs fermes ravagées, on ne doit pas s'étonner de ce qu'ils se lèvent et cherchent à se défendre. Dans une situation pareille, au milieu d'une guerre de guérillas, de vengeances locales, de passions personnelles, il est certain qu'à la fin de mai et plus tard, il s'est produit des scènes devant lesquelles notre sensibilité recule¹³⁰.

La théorie d'une violence circassienne répondant simplement à la violence subie est appuyé par Barbara Jelavich. Cette dernière déclare de nombreux excès étaient les actes de personnes qui furent elles-mêmes victimes de traitements atroces¹³¹. La difficile intégrations

¹²⁸ « Chambre des communes, *Séances du 17 juillet* », *op. cit.*, p.2.

¹²⁹ *Ibid.*, p.2.

¹³⁰ *Ibid.*, p.

¹³¹ JELAVICH (Barbara), « *History of the Balkans* », trad. personnelle: « many of the excesses were the acts of people who were themselves victims of atrocious treatment »

de ces peuples dans les territoires Balkaniques ainsi que leurs vies précaires expliqueraient de telles représailles.



Figure 2 : KAUFFMANN Paul, Bulgares amenés en corvée par les Tcherkesses (Circassiens), L'Illustration, 22/07/1876.

En définitif, ces Circassiens venant du Caucase et perçus comme violents par les autochtones, participèrent à la répression exercée contre les insurgés bulgares comme l'atteste la gravure de Kauffmann dans *l'Illustration* du 22 juillet (figure 2).

Il existe cependant encore un élément à éclaircir dans la terminologie utilisée dans les différentes sources utilisées. En effet, en plus des *başıbazuk* et des Circassiens, sont mentionnés d'autres auteurs de violences : les « Turcs ».

Les Turcs : entre troupes régulières et simples paysans

C'est ici que les choses se complexifient. D'après le correspondant du *Temps* basé à Londres, son homologue du *Daily News*, Januarius A. MacGahan rapporterait que les massacres auraient été perpétrés par la population turque et non pas par les *başıbozuk* ou Circassiens.

Il écrit :

Cette œuvre de destruction, de pillage et de carnage n'est pas l'exploit des Circassiens ni *bachi-bouzouks*. Ce sont, dit le *Daily News*, les habitants des

villages turcs environnants qui ont été assouvir leur jalousie dans le sang d'une population à laquelle ils ne pouvaient pas pardonner sa prospérité méritée¹³².

La même lettre de MacGahan est retranscrite dans *Le Figaro* du 25 août. D'après cette traduction, l'envoyé du *Daily News* affirme que les auteurs de ce massacre horrible n'étaient pas des Circassiens, mais des Turcs du voisinage conduits par Achmet-Aga¹³³. Il identifie d'ailleurs dans la même correspondance M. Achmed-Aga comme étant « le commandant des bachi-bouzouks¹³⁴ ». Les écrits de MacGahan font alors office de rapport pré-officiel. Ce dernier n'est rien de plus qu'un correspondant américain. Cependant, la présence lors d'une partie de son voyage en Bulgarie de M. E. Schuyler, consul général américain à Constantinople ajouta du crédit à son récit. Le correspondant écrit aussi – toujours d'après la traduction du *Figaro* – qu'il y auraient une participation des troupes régulières turques dans les massacres. Il affirme ceci de la sorte :

Je vois que les partisans de la Turquie insistent sur ce point que les atrocités ont été uniquement commises par les bachi-bouzouks et non par les troupes régulières. C'est faux. Partout où il y a eu des troupes, comme à Olluk-Keni, elles rivalisèrent de cruauté avec les bachi-bouzouks¹³⁵.

Ces dires entrent en résonance avec le témoignage d'Ivan de Woestyne. Le journaliste français rapporte dans ses correspondances, le rôle de « l'autorité ». Il utilise ce terme afin de mettre en évidence le pouvoir décisionnel et le pouvoir militaire des troupes régulières. Dans sa lettre publiée le 29 juillet, il explique que mille soldats auraient dû être envoyés mais que « la peur qu'avait ressentie l'autorité, devant la tentative de quelques villages chrétiens, fit qu'on abandonna tous les autres¹³⁶ » en envoyant dix mille başıbozüks. La lettre continue par la description d'une scène où pour venir à bout d'un combat contre des habitants qui s'éternisent depuis quatre jours, « l'autorité [...] envoya du canon ». Toujours d'après les dires de Woestyne, l'appel aux troupes irrégulières par l'armée ottomane s'est reproduit. Il raconte :

un bataillon pouvait avoir raison des insurgés, mille hommes, pas plus ; cela durait trois jours, mettons une semaine [...].

¹³² « Bulletin du jour », *Le Temps*, 25/08/1876, p.1.

¹³³ « Les massacres de Bulgarie », *Le Figaro*, 25/08/1876, p.1.

¹³⁴ *Ibid.*, p.1.

¹³⁵ *Ibid.*, p.1.

¹³⁶ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 29/07/1876 p.1.

Or, on n'envoya pas le bataillon de mille hommes, on préféra appeler les Bachi-bouzoucks qui, en quelque heures, s'abattirent comme des sauterelles ; ils étaient dix mille au moins ; l'insurrection était finie¹³⁷.

D'après les dires de ces deux hommes, témoins des faits, il y aurait des dialogues entre les autorités officielles et les groupes de soldats irréguliers. Pour autant, en se basant sur d'autres dires d'Ivan de Woestyne, il semble écartable toute réelle relation entre les soldats et troupes irrégulières, le correspondant décrivant une scène dans la gare d'Andrinople où les soldats réguliers regardent « curieusement les bachi-bouzoucks¹³⁸ ». Aux vues de la préparation militaire qu'on vécut les soldats réguliers, il semble plausible que ces derniers soient réellement intrigués voire méfiants envers ces irréguliers avec lesquels ils doivent partiellement cohabiter¹³⁹.

Leurs actions en Rumeli

Voici le cœur de l'importante couverture médiatique des « atrocités bulgares ». Les descriptions qui vont suivre sont à l'origine de l'indignation européenne. Que ce soit par les récits des journalistes français du *Temps* et du *Figaro* ou par les traductions des récits et rapports étrangers, l'idée est la même : les Bulgares, insurgés ou simples civils, sont massacrés par des hommes armés turcs et le détail de ces massacres est décrit et publié dans la presse quotidienne.

Les différents voyages, au milieu de la campagne bulgare ou dans les camps turcs à la frontière serbe sont tous marqués par l'omniprésence de la violence, qu'elle ait lieu en direct, sous les yeux des correspondants ou bien qu'ils aient face à eux, les traces d'une brutalité passée.

La violence démesurée des troupes irrégulières

Les başıbozuk sont, en 1876, déjà connus par l'opinion publique du fait de leurs actions durant la guerre de Crimée. Cependant la nouveauté vient de la source d'information. Les

¹³⁷ *Ibid.*, p.1.

¹³⁸ *Ibid.*, p.1.

¹³⁹ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 22/07/1876, p.8.

expériences et autres témoignages que livrent les correspondants envoyés sur place, sont d'une précision rare.

Les écrits rapportent à chaque nouvelle lettre publiée, de nouveaux actes de violences, de cruautés ou d'esclavagisme. Toute la population bulgare est touchée, hommes et femmes de tout âge ou encore enfants, avec une précaution : ne s'attaquer qu'aux orthodoxes. Cette prudence des Başıbozuk est rapportée par Ivan de Woestyne. Des enfants, devenus orphelins étaient vendus comme esclaves par leurs bourreaux. Cependant devant le nombre grandissant d'orphelins, les Başıbozuk tuèrent en masse les enfants. Or des enfants européens pouvaient se trouver parmi eux et pour les distinguer des enfants bulgares, on se servit alors du signe de croix :

aussitôt les enfants furent appelés un à un. On leur ordonna de faire le signe de la croix que le pauvre petit n'avait pas le temps d'achever ; si, après s'être touché la poitrine, sa main prenait la route de l'épaule droite, il était égorgé sans merci¹⁴⁰.

Dans sa correspondance précédente, le journaliste du *Figaro* décrit avec un peu plus de détails, la destinée de ces personnes réduites à l'esclavage.

Pas un homme valide n'est resté, pas une femme ; tous les uns ont été tués et toutes les autres, celle qui échappé au massacre, ont été emmenées en esclavage au-delà des Balkans [...]. Les enfants abandonnés qui erraient dans la campagne ont été emmenés et vendus au prix moyen de cinquante piastres – un peu plus de onze francs ; les petites filles, celle qui étaient jolies, ont été conduites à Constantinople pour être livrées aux marchés secrets qui existent toujours¹⁴¹.

En Serbie, après avoir traversé un espace fortement militarisé où se côtoient Başıbozuk et Albanais, le duo de *l'Illustration* assistent à des travaux pour la construction d'un rempart. Rigonduard écrit à Bela-Palanka : « de longues files de ces malheureux Bulgares requis violemment dans les villages des environs pour travailler gratuitement à élever les remparts qui tendent à prolonger la domination de leur oppresseurs¹⁴² ».

Que ce soit par la vente des personnes ou par le travail forcé, les bourreaux réussissent dans ces cas à obtenir un avantage de leurs actions. Cependant, d'après le rapport de

¹⁴⁰ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 30/07/1876, p.1.

¹⁴¹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1.

¹⁴² RIGONDAUD (Louis-Félix), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 22/07/1876, p.8.

l'ambassadeur anglais Walter Baring, les ventes publiques de femmes et d'enfants n'existe pas¹⁴³.

Mais d'après Ivan de Woestyne, l'objectif est clairement la tuerie. Il écrit en ces termes « Le village est plein de vie [...] femmes et enfants, chacun met la main à l'œuvre, il s'agit de butin et l'important est d'arriver les premiers¹⁴⁴ », « les vieillards et les enfants suivent ; les premiers apprendront aux jeunes à achever les blessés, à mettre le feu aux maisons oubliées¹⁴⁵ ». Pour le correspondant français, il s'agit d'une compétition, rien de plus, où les participants – soient les Turcs – jouent avec des vies. Il continue sa lettre en expliquant que lors des rassemblements d'hommes venus de différents villages, les derniers arrivés, s'attaquent aux premiers chrétiens qu'ils croisent afin de rattraper le retard qu'ils ont dans l'amasement de « butin ».

Les descriptions des auteurs ne s'arrêtent pas là. Selon eux, la répression, qu'elle soit l'œuvre de Başibozuk, Circassiens, de l'armée ou de la population turque, ne se réduit au simple fait de tuer. Les correspondances françaises comme les traductions des correspondances et rapports étrangers délivrent une multitude de détails concernant des manières de torturer les populations ou bien de les exécuter.

Ivan de Woestyne est l'auteur nous apportant le plus de détails sur ce qu'il a vu et entendu. Il rapporte dans sa lettre publiée le 29 juillet une conversation qu'il a eue avec un Başibozuk :

Voici, par exemple, ce que me disait dimanche dernier, 16 juillet, un Bachi-bouzouck :

Depuis que j'ai été rappelé, j'ai tué seize personnes ; dans un village, un homme résista en nous tirant un coup de fusil, nous lui coupâmes d'abord un bras ; puis, un quart-d'heure après, je lui crevai un œil ; après quoi ce fut le nez et les oreilles qui tombèrent ; enfin nous lui arrachâmes les ongles et nous l'abandonnâmes¹⁴⁶.

L'auteur donne dans sa lettre publiée le 30 juillet, une description détaillée des méthodes des Başibozuk. Après leur arrivée dans un village, ils demandent le désarmement de la population, en cas de refus, ils incendiaient immédiatement le village. Lorsque la population rendait les armes, ils étaient massacrés¹⁴⁷. Le journaliste ajoute « plusieurs villages qui n'avaient jamais eu d'armes et qui, par conséquent, n'en pouvait livrer – on le savait

¹⁴³ RODOGNO (Davide), *Against massacre, Humanitarian Intervention in The Ottoman Empire 1815 - 1914*, Oxford, 2012, p.149.

¹⁴⁴ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.1.

¹⁴⁶ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.2.

¹⁴⁷ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 30/07/1876, p.1.

parfaitement- ont été traités de cette façon¹⁴⁸ ». Dans une autre correspondance, *le Figaro* publie ceci :

Cent vingt et un villages furent donc traités de la sorte : les femmes furent violées et les enfants coupés en morceaux. Les Bachi-bouzoucks les prenaient par une jambe ou un bras, les coupaient d'un coup de leurs couteaux, et passaient à un autre ; les plus adroits les tranchaient en deux à la ceinture. Un prêtre me dit qu'il y a quelque jour, tandis qu'il traversait un gué, un de ces demi-cadavres vint heurter les jambes de son cheval.

Ailleurs, un prêtre fut crucifié, un autre rôti à la broche ; plus loin on empala des gemmes sur des bouts d'arbustes arrachés aux haies !¹⁴⁹

Il avance aussi l'idée que les Başıbozuk s'amuse. Il raconte qu'au détour d'un village ils ont croisé une cabane fumante encore. Les Bachi-bouzouks y auraient mis le feu la veille « pour s'amuser¹⁵⁰ ». Il continue en expliquant qu'à « Adjilès, ils ont ficelé dans ses lignes un homme qui pêchait et l'ont jeté à l'eau ; dans le même endroit, une jeune fille, qui avait fait une résistance désespérée, a été coupée en deux du bassin au cou. A Yeni-mahalé, un homme a été dépecé.¹⁵¹ ».

Le correspondant raconte cette anecdote :

Quelques jours auparavant, du haut du train qui les emportait, ils s'amusaient à tirer sur les rares paysans qui travaillent dans la campagne. D'autres avaient mis un crochet au bout d'une perche et au moyen de ce croc, harponnaient les cantonniers.

C'est pour jouer, répondit le Pacha, à qui on porta plainte¹⁵².

La plainte remonta jusqu'aux autorités militaires et la réponse fut celle-ci :

- cela a-t-il fait dérailler le train ? (Demanda un représentant du commandant-en-chef de l'armée).

Non.

Eh bien, alors, laissez-moi tranquille¹⁵³.

Cette dernière histoire illustre les liens ambigus entre les troupes irrégulières et l'autorité militaire

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.1.

¹⁴⁹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1.

¹⁵⁰ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 30/07/1876, p.1.

¹⁵¹ *Ibid.*, p.1.

¹⁵² *Ibid.*, p.1.

¹⁵³ *Ibid.*, p.1.

La place des représentants de l'ordre

Durant les différents périple de nos auteurs, ces derniers se sont retrouvés à de multiples reprises, face aux autorités. Le rôle de l'armée ottomane dans la répression et plus particulièrement dans l'attaque de populations civiles externes à la révolte est assez obscur dans l'historiographie qui se focalise sur les exactions commises par les Başibozuk.

Le duo Rigonaud – Kauffmann rencontra à différents moments les autorités militaires ottomanes, comme « Widin » (Vidin) près de la frontière serbe ou dans la ville de bulgare « Nisch » (Niš). Ils sont reçus par le gouverneur de Vidin, Rifaat Paşa avec qui ils discutent notamment des croquis que Kauffmann veut faire de la ville. Le gouverneur leur fournit un papier leur permettant de voyager sans être embêté par les troupes, papiers qu'ils utilisent à deux reprises. Dans un premier temps, ils ont présenté le fameux papier au mudir* de « Belgradjik » (Bélogradtchik) qui finalement leur offre un logement et des chevaux¹⁵⁴. Plus tard, le même papier leur permet de boire le thé en compagnie de Başibozuk qui les avaient encerclés quelques instants plus tôt, à leur arrivée à « Beriloosa »

À Niš par contre, le gouverneur et la population sont beaucoup plus méfiants envers les français. Ces derniers sont reconduits à la frontière serbe car ils sont accusés d'être des espions russes¹⁵⁵. Cet événement engendre leur ultime retour à Belgrade et la fin de leur voyage à travers l'insurrection orientale.

Les informations transmises par le *Figaro* se concentrent principalement sur les prisonniers et leurs conditions de détentions. Il en fait tout un descriptif dans la lettre du 11 juillet. À ce moment-là, les prisonniers affluent en nombre dans les villes « douze cents à Philippopoli¹⁵⁶ ». Ils sont alors regroupés, enchaînés les uns aux autres. Peu nourris, ils vivent au milieu de leurs excréments et ne peuvent se changer. Certains, les « prisonniers de marques » furent « partagés » entre les fonctionnaires et les Başibozuk. Ils furent « rançonnés d'abord et disparurent ensuite ». Ivan de Woestyne donne alors l'exemple de son « ancien copain Abfiz-Pacha » se serait « emparé de l'institutrice qui s'étaient laissé

¹⁵⁴RIGONDAUD (Louis-Félix), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 22/07/1876, p.7.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p.8.

¹⁵⁶ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1.

nommer reine ; il la garda huit jours puis abandonna à ses soldats la malheureuse femme dont on n'a plus trouvé un seul morceau ¹⁵⁷».

Plus tard dans sa lettre, le correspondant français décrit les conditions de jugement de ces prisonniers bulgares. D'après ces dires, les Ottomans doit créer des commissions d'enquête pour déterminer la culpabilité de ces prisonniers. Dans les faits, ces commissions usent de différentes tortures contre les bulgares, tortures que l'auteur des lettres ne se prive pas de décrire.

Un des moyens d'interroger était de fixer le patient entre deux planches, puis de le coucher sur le dos, sur le ventre, sur le côté ; il paraît qu'on ressent alors une irrésistible fatigue. Ou bien encore la tête du malheureux est plongée dans un sac de cendres, où on la tient en agitant le contenu, jusqu'à ce que l'homme, aux trois quarts asphyxié, dénonce des amis sur lesquels se répètent bientôt les mêmes expériences. Puis on les pend.

On les pend en arrêtant, par un nœud fait à la corde, le nœud coulant qui ne peut serrer le cou, ce qui prolonge l'agonie. Ils ne savent qu'inventer !¹⁵⁸

Concernant les pendaisons, le duo de *l'Illustration* assista à plusieurs d'entre elles à Vidin.

Rigondaud nous offre une petite description de l'instrument de pendaison :

L'instrument de supplice est une potence composée de deux montants d'une hauteur de 4 mètres environ reliés entre eux par une poutre transversale de même longueur. [...] le patient monte par une échelle et se place sur la poutre suivie par l'exécuteur qui lui passe la corde au cou et le jette dans le vide par une bourrade dans le dos. Nous n'en pouvons voir davantage et nous nous éloignons rapidement¹⁵⁹.

Mais ce n'est pas le seul type d'exécution auxquels ils assistèrent. Lors d'une balade avec M. Schulz, consul général d'Autriche-Hongrie à Vidin, ils tombèrent nez à nez avec une décollation ou décapitation d'un prisonnier et alors que L. Rigondaud décide de s'en écarter, P. Kauffmann en profita pour faire un croquis publié dans le journal.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p.2.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p.2.

¹⁵⁹ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 22/07/1876, p.6.

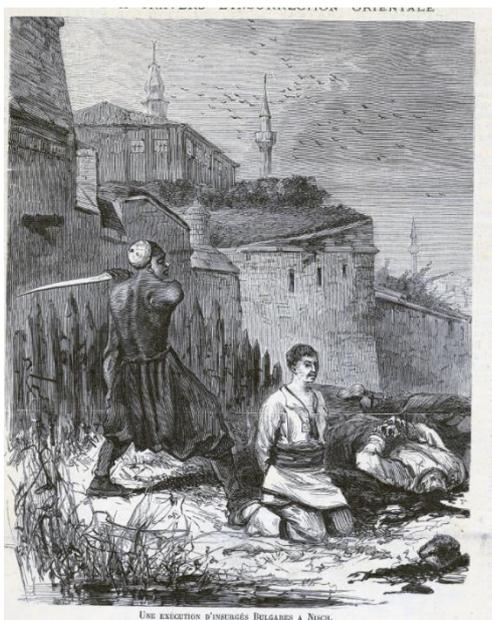


Fig. 3 : KAUFFMANN (Paul), Une exécution d'insurgé bulgares à Nisch, L'Illustration, 22/07/1876.

Dans sa lettre publiée le 30 juillet, *Le Figaro* sous la plume de son correspondant, affirme clairement que les autorités ottomanes participent aux massacres contre les Bulgares. Il écrit :

on continue à pendre aux coins des rues, méthodiquement, comme on fait un travail commandé, sans songer à l'arrête, et si vous interroger un fonctionnaire, il vous répond naïvement que cela durera tant qu'il y aura des Bulgares. Les turcs sont convaincus qu'ils ont commencé une extermination générale¹⁶⁰.

Il dit aussi que les prisonniers, qui parfois échappent à la mort malgré les tortures décrites plus tôt, sont libérés et raccompagnés dans leurs villages par les gendarmes ou « zaptiés ». Sauf que ces derniers « en tuent la moitié pendant la route¹⁶¹ ».

Enfin, un dernier détail surgit des textes parlant de la répression menée par les autorités. Il s'agit de toute la mise en scène de cette répression par ses auteurs. Cette appropriation de l'espace par la violence et la cruauté se pérennise dans la réalisation de tour de crânes, exposées à l'entrée de Niš ou encore par les têtes mutilées présentes à l'entrée de Vidin. Ces deux éléments ont été immortalisés et révélés par les croquis de Kauffmann qui

¹⁶⁰ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 30/07/1876, p.1.

¹⁶¹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1.

seront ensuite publiés dans *l'Illustration* (figures 4 et 5). Ils participent aux discours portés autour des atrocités commises en Rumeli et délivrent peut-être plus d'émotions que les textes qui les accompagnent.

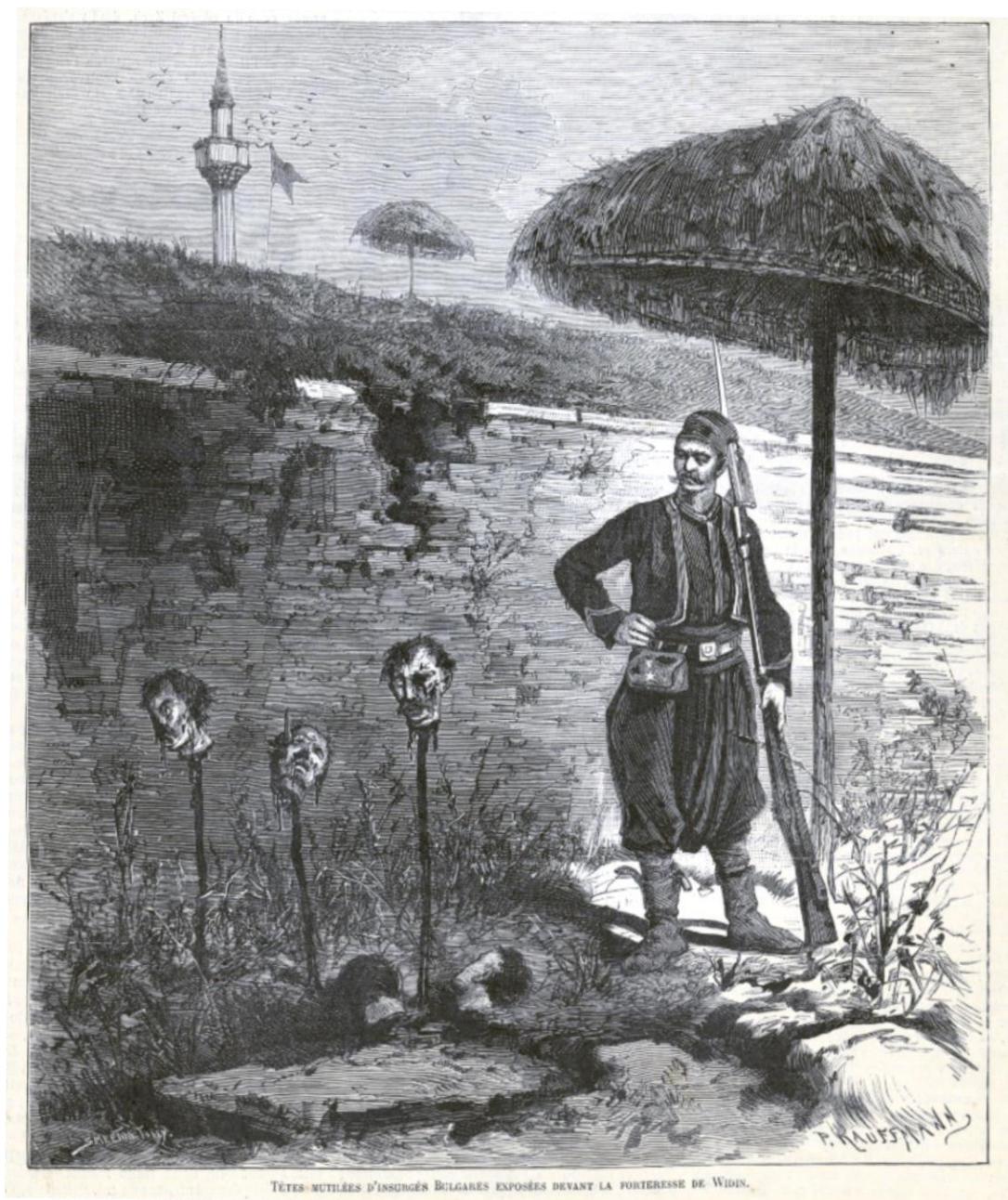


Figure 4 : KAUFFMANN Paul, *Têtes mutilées d'insurgés Bulgares exposés devant la forteresse de Widin*, *l'Illustration*, 22/07/1876.



Figure 5 : KAUFFMANN Paul, *La pyramide de cranes humain à Nisch*, *l'Illustration*, 22/07/1876.

Une nouvelle figure de l'orientalisme.

Parmi toutes les descriptions faites par les auteurs des différents oppresseurs, il y a une forme d'entre elle qui n'a pas encore été abordée : les tenues. En effet, les Başıbozuk, en plus d'incarner la violence et la cruauté durant toute une partie du XIX^e siècle, ils furent aussi de grands sujets de représentations orientalistes et pittoresques.

Cette représentation de ces bourreaux commencent dans nos archives par les descriptions détaillées faites par Ivan de Woestyne dans *le Figaro*. Le journaliste écrit :

« Ce sont des Circassiens armés de sabres, pistolets, poignards et fusil dans la peau de bête. Un bonnet d'astrakan leur couvre la tête. Ils sont uniformément vêtus d'un pantalon à pieds dans des souliers et d'une grande redingote serrant la taille et tombant jusqu'à la cheville. Tout cela est gris-muraille ; grise aussi est la figure patibulaire¹⁶² ».

Le portrait dessiné par Woestyne semble correspondre à la photo d'un Circassien (Figure 6) prise par Pascal Sébah¹⁶³.



Figure 6 : SEBAH Pascal, *Circassien*, Collections de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts.

Cette description et plus généralement la tenue des Circassiens contraste pleinement avec celles des Başıbozuk. Ces derniers étaient connus pour arborer des tenues des plus

¹⁶² WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 25/07/1876, p.1.

¹⁶³ Pascal Sébah (1823-1886) est un photographe ottoman de renom. Il expose ces photographies partout dans le monde, représentant notamment Constantinople et ses habitants.

ÖZENDES (Engin), « Biographie », Turquie, album de photographies (1853-1894), *Musée Guimet*, [En ligne], <https://www.guimet-photo-turquie.fr/presentation/biographies.php> (Page consultée le 03/08/2019).

colorées¹⁶⁴. Ils furent représentés par Kauffmann qui mit bien en avant les poses martiales qui seront systématique pour toute représentation de Başibozuk.



Figure 7 : KAUFFMANN (Paul), Types de Bachi-bouzoucks, L'Illustration, 22/07/1876.

¹⁶⁴ GEORGEON (François) et al. dir., « Dictionnaire de l'empire Ottoman - XVe-XXe siècle », op. cit, p.154.



Figure 8 : SEBAH Pascal, *Bachi-bozouk*, Collections de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts.

La figure des Başıbozuk se développe pour devenir un réel symbole de l'orientalisme. A nouveau, une photographie de Pascal Sébah représente un groupe de Başıbozuk (Figure 8). Les couleurs de leurs costumes pouvaient être admirer sur des cartes postales (Figure 9) – preuve du symbole fort qu'étaient ces hommes. Enfin, le peintre Jean-Léon Gérôme consacra plusieurs de ces toiles aux Başıbozuk. Il peint notamment son *Bachi-bouzouk nègre* en 1869 (figure 10).



Figure 9 : Bachibouzouks, Carte postale, Wikimedia Commons.



Figure 10 : GEROME (Jean-Léon), Bachi-bouzouk nègre, 1869, The Metropolitan Museum of Art.

La répression de l'insurrection bulgare d'Avril 1876 fut terrible. Que ce soit les troupes

irrégulières – Başibozuk, Circassiens ou Tcherkesses – ou bien les hommes sous l'autorité militaire ottomane, les exactions commises choquèrent par leurs cruautés et leurs importances. Les estimations varient concernant le nombre de morts dû à la répression : les Ottomans s'accordent pour 3 100 morts, les Anglais 13 000, les Américains 15 000 et enfin les Bulgares estiment qu'ils y auraient eu 30 à 100 000 morts¹⁶⁵.

Les informations concernant les faits décrits se diffusent rapidement dans les diplomaties et dans les presses européennes, engendrant une réponse diplomatique des différences Puissances. Les chefs d'Etats firent appeller au Concert européen déjà en œuvre concernant les insurrections Bosniaques et Herzégovine, pour rapidement mettre fin aux exactions en cours en Rumeli.

¹⁶⁵ JEVAVICH (Charles & Barbara), *The Establishment of the Balkan National States*, op. cit, p.139.

Chapitre 4 – Les réactions européennes aux atrocités

Après la période napoléonienne, les puissances européennes s'accordent pour mettre en place un nouveau système diplomatique suivant le modèle parlementaire. Cette nouvelle dynamique est mise en place pour la première fois lors de la Conférence de Vienne de 1815. Quelques mois plus tard, le Traité de Paris pose les bases des futures réunions entre les grandes puissances, ces dernières s'engageant à l'avenir à prendre les « mesures qui [...] seront jugées les plus salutaires pour le repos et la prospérité des peuples et pour le maintien de la paix en Europe¹⁶⁶ ».

Nombreuses de ces rencontres ont lieu telles que les congrès de la Sainte-Alliance de 1818 - 1822 ou de Paris de 1856¹⁶⁷. Malgré tout, le renversement des puissances après la guerre de Crimée engendre en Europe un retour progressif des jeux d'alliances.

Un concert européen préexistant

Les évolutions depuis la guerre de Crimée

La seconde partie du XIX^e siècle européen est marqué par un retour de la guerre en Europe. Ces guerres qui engendrent divers bouleversements des forces. La puissance prussienne se développe considérablement menant à l'unification des Etats allemands sous la bannière de l'empire. Dans sa course pour l'auguste couronne, Guillaume I^{er} affaiblit les puissances voisines à commencer par l'Autriche. Cette dernière subit d'importantes pertes de territoires au profit des Etats allemand ou italien. Des difficultés internes à l'empire multiethnique génère la mise en place du Compromis Hongrois par l'empereur François-Joseph en 1867. La France, autre puissance en difficulté, subit une importante défaite en 1870 ainsi qu'un renversement politique, par l'instauration subite de la république.

En 1872, une nouvelle alliance apparait en Europe. La Ligue des trois empereurs unie Alexandre II, Guillaume et François-Joseph autour d'intérêts communs. Avant que cette

¹⁶⁶ Article 6 du Traité de Paris cité dans : SEDOUY de (Jacques-Alain), « Le concert européen », *Inflexions*, N° 33, n° 3 (2016).

¹⁶⁷ SEDOUY de (Jacques-Alain), *op. cit.*

alliance s'illustre dans les discussions concernant les insurrections balkaniques, les empereurs ont pour objectif de freiner les élans républicains et révolutionnaires en Europe¹⁶⁸.

Entre maintien de la paix et intervention humanitaire : la hiérarchie des états

La présence répétée des forces européennes dans les conflits souvent internes à l'Empire ne peut être lu comme une simple ingérence de la part des Grandes puissances face à un état en difficulté. La place de l'Empire ottoman dans la vision européenne du XIX^e siècle repose en partie sur une hiérarchie des Etats. Cette dernière est fondée sur l'existence de nations civilisées en opposition aux sauvages, les Ottomans étant considérés comme des mi-civilisés sur ce classement où les états européens se partagent la première place.

De part cette catégorisation, la Sublime Porte est juridiquement soumise à des droits et devoirs différents des nations civilisées¹⁶⁹. Cette spécificité est notamment visible dans le Traité de Paris de 1856. En effet, l'article 7 stipule que les puissances européennes peuvent intervenir auprès des Ottomans en toutes circonstances, dès qu'elles estiment que cela est nécessaire¹⁷⁰.

Par la publication de notes telle que la Note Andrassy ou bien par les discussions diplomatiques, les Européens espèrent encourager l'établissement d'un gouvernement suivant le modèle européen. Pour cela, ils incitent la Porte à mettre en place des réformes politiques, administratives ou économiques¹⁷¹.

Les européens et la crise dans les Balkans

Rapidement après le démarrage des insurrections en Bosnie et en Herzégovine l'engrenage diplomatique se déclenche, toute instabilité dans le fragile équilibre européen étant surveillé de près. Les mouvements autonomistes et indépendantistes dans les Balkans se multiplient depuis l'année 1848. L'insurrection de 1875 à peine amorcée, l'Europe craint le possible embrasement du reste des territoires ottomans.

Arrivée Février 1876, alors que l'insurrection dure depuis plus de six mois, *le Temps* écrit :

¹⁶⁸ RODOGNO (Davide), *Against massacre, Humanitarian Intervention in The Ottoman Empire 1815 - 1914*, op. cit, p.142.

¹⁶⁹ RODOGNO (Davide), « Réflexions liminaires à propos des interventions humanitaires des Puissances européennes au XIX^e siècle », *Relations internationales*, vol. 131, n° 3 (2007), p.23.

¹⁷⁰ R. Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit, p.509.

¹⁷¹ *Ibid.*, p.17.

l'état d'anarchie qui sévit dans les provinces nord-ouest de la Turquie n'implique pas seulement les difficultés de la Sublime-Porte, il recèle aussi de graves dangers pour la paix générale et les divers Etats européens ne sauraient voir d'un œil indifférent se perpétuer et s'aggraver une situation qui, dès à présent, pèse lourdement sur le commerce et l'industrie et qui, en ébranlant chaque jour davantage la confiance du public dans la conservation de la paix tend à compromettre tous les intérêts¹⁷².

Depuis le début de l'insurrection, la Porte a mis en place différents changements notamment par l'iradé du 2 octobre et le firman du 12 décembre. Cependant ces textes n'ont pas contenté les insurgés et sont pour les Européens « une série de principes destinés à introduire des réformes dans l'organisation de l'empire ottoman¹⁷³ » mais ne répondent pas à l'urgence de la pacification des territoires. Les actions militaires ne parviennent pas non plus à mater la révolte, la répression entraîne d'ailleurs des mouvements de populations chrétiennes en direction de la Serbie, du Monténégro et de l'Autriche¹⁷⁴. L'Europe espère alors que la diplomatie européenne permettra de venir à bout de cette crise.

La note Andrassy

Dès le mois d'août, les trois empereurs allemand, autrichien et russe se sont entendus pour « demander à Constantinople, après que l'insurrection aura été comprimée, des garanties nouvelles (pour) les chrétiens¹⁷⁵ ». Cet article précise que l'Autriche-Hongrie, directement impactée par les événements, aurait le « premier rôle » dans les négociations et que cette dernière ne souhaite en aucun cas annexer la Turquie. Cependant, elle reste prête à prendre les mesures nécessaires le cas échéant. La *Correspondance autrichienne* déclare « Si l'insurrection devenait une sorte de révolution nationale, il pourrait se faire alors que le gouvernement austro-hongrois se trouvât entraîné par la force des choses à prendre certaines mesures pour protéger les intérêts de son pays.¹⁷⁶ ». Par cette déclaration, Vienne affirme sa position vis-à-vis des territoires insurgés : si la Turquie venait à perdre son autorité sur la Bosnie, l'Herzégovine ou même la Serbie, c'est l'Autriche qui affirmerait sa souveraineté sur ces territoires.

¹⁷² « La note d'Andrassy », *Le Temps*, 06/02/1876, p.2

¹⁷³ *Ibid.*, p.2.

¹⁷⁴ MANTRAN (Robert), *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit, p.513.

¹⁷⁵ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 14/08/1875, p.1.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p.1.

Dès la fin novembre 1876, les cabinets d'Autriche-Hongrie, de Russie et d'Allemagne se retrouvent à Berlin pour un « échange d'idées » concernant la situation ottomane¹⁷⁷. La note Andrassy, du nom du ministre autrichien, est le résultat de cette entrevue.

Avant d'être présentée à la Sublime Porte, la note doit être approuvée par toutes les grandes puissances qui sont la France, le Royaume-Unis, l'Italie, la Russie, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Après avoir unanimement convenu à ces dernières, elle est remise aux différents services diplomatiques comme l'indique cette dépêche publiée dans *le Temps* :

Saint-Pétersbourg, 22 janvier, 9 h., soir.

Par la suite de l'adhésion de six puissances, l'Angleterre comprise, la note Andrassy sera remise à la Porte, appuyée collectivement par les ambassadeurs¹⁷⁸.

Le contenu de la note ne doit être rendu public qu'après la réception et réponse de la part de Constantinople. La réponse, présentée sous « forme indirecte » par le sultan a été faite, le 14 février d'après *le Temps*. En effet le journal annonce qu'un iradé impérial aurait mis en place les demandes présentes dans la note Andrassy et que cette décision aurait été transmise aux différentes ambassades des grandes puissances. Il était attendu que la Porte donne sa réponse d'une autre manière, mais le journaliste du *Temps* explique qu'« au lieu de prendre des engagements formels avec les puissances, le sultan aurait donc, dans l'exercice de sa souveraineté, accordé d'abord des réformes à ses sujets, puis il aurait averti officiellement les puissances de cet acte impérial¹⁷⁹ ».

Le contenu de la Note est publié dans la presse au moment de sa réception par le gouvernement ottoman. Son objectif est clairement défini : « les puissances se sont mises d'accord pour user de toute l'influence dont elles disposent afin de localiser le conflit et d'en diminuer les dangers et les calamités, en empêchant la Serbie et le Monténégro de participer au mouvement ».

Présentes depuis le début de l'insurrection, les services diplomatiques européens « avaient en vue de fournir à la Sublime-Porte l'appui moral dont elle avait besoin et de lui donner en outre le temps de pacifier les esprits dans les provinces soulevées¹⁸⁰ ». Publiée entièrement dans le *Temps* du 6 février, un résumé des cinq points mis en avant par la Note est diffusée

¹⁷⁷ « Paris au jour le jour », *Le Figaro*, 05/02/1876, p.2.

¹⁷⁸ « Dépêches télégraphiques », *Le Temps*, 24/01/1876, p.1.

¹⁷⁹ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 15/02/1876, p.1.

¹⁸⁰ « La note Andrassy », *op. cit.*, 06/02/1876, p.2.

par *Le Figaro* le 5 février : « La liberté religieuse pleine et entière ; l'abolition du fermage des impôts ; une loi qui garantisse que le produit des contributions directe de la Bosnie et de l'Herzégovine soit employé dans l'intérêt de la province même, sous le contrôle des organes constitués dans le sens du firman du 12 décembre¹⁸¹ »

Enfin la Note revient sur l'urgence de la situation et sur le besoin impératif de trouver une solution rapidement. Mais malgré les différents dispositifs proposés et mis en place à la suite de cette note, l'insurrection continue, poussant les puissances à se réunir de nouveau.

Les nouvelles tentatives de paix

L'hiver a suspendu l'action. Le printemps la verra renaître. La conviction que le printemps venu, de nouveaux éléments fortifieront l'action, que la Bulgarie, les Crétois, etc. viendront grossir le mouvement, est général parmi les chrétiens. Quoi qu'il en soit, il est à prévoir que les gouvernements de la Serbie et du Monténégro, qui, jusqu'à ce jour déjà, ont eu bien de la peine à se tenir à l'écart du mouvement, seront impuissantes à résister au courant et dès à présent sous l'influence des événements et de l'opinion publique dans leur pays, ils semblent s'être familiarisés avec l'idée à prendre part à la lutte, à la fonte des neiges¹⁸².

Pour tenter de répondre aux inquiétudes toujours présentes face à l'échec de la note Andrassy, une nouvelle rencontre est organisée à Berlin les 13, 14 et 15 mai. Cette entrevue réunit les trois empires de l'« Alliance » : sont donc présents le Tsar et le Kaiser et leurs ministres respectifs, l'Autriche-Hongrie étant représenté par le ministre Andrassy. La question de la Bosnie et de l'Herzégovine est bien sûr au cœur de cette conférence. Mais quelques jours avant son commencement, des informations arrivent de Ruméli et annoncent le début d'une insurrection. Les craintes des Européens semblent alors se réaliser ce qui ravive les suppositions concernant les projets présentés.

Les articles tentant de deviner ces solutions se multiplient dans les presses européennes avant même l'arrivée des chancelleries. *Le Temps*, dans son journal du 9 mai, retranscrit un article issu de *La Gazette d'Augsbourg*. Cet article dévoile un prétendu projet prochainement soumis à Berlin. Ce dernier aurait pour but d'utiliser en Bosnie et en Herzégovine la même méthode de sortie de crise que celle utilisée pour la Serbie : la mise en place d'une

¹⁸¹ « Paris au jour le jour », *Le Figaro*, 05/02/1876, p.2

¹⁸² « La note Andrassy », *op. cit.*, 06/02/1876, p.2.

principauté. Mais, toujours d'après cet article des divergences existeraient entre l'Autriche et la Russie :

L'Autriche voudrait se réserver la désignation du prince chrétien, au moins pour la Bosnie, et déclarerait que ce prince ne pourrait jamais être le prince du Monténégro et de la Serbie. LA Russie, au contraire, désirerait étendre les pouvoirs du prince Milan à la Bosnie et de faire du prince du Monténégro un vassal de la Porte, au prix de l'Herzégovine, ce qui mettrait fin, dit la Russie, à la lutte éternelle entre le Monténégro et la Porte¹⁸³.

Les divers projets possibles publiés dans la presse restèrent hypothétiques car le mémorandum de Berlin ne fut jamais rendu public. Londres rejeta le mémorandum au motif qu'il portait atteinte à l'intégrité de l'Empire ottoman. Le *Temps* explique que l'Angleterre : « veut le maintien de l'empire ottoman, et par conséquent, approuve la révolution du 29, qui peut rendre de la force à l'empire¹⁸⁴ ». Pour le gouvernement de Disraeli, le mémorandum de Berlin encourage les insurgés à croire en une intervention militaire de la part des puissances européennes et de fait a un effet contraire aux volontés pacifiques de l'Europe¹⁸⁵. Cette tentative diplomatique ayant échoué, il faut attendre le mois juillet avant qu'une nouvelle rencontre soit organisée entre certaines puissances concernant les Balkans. Durant les quelques mois qui séparèrent les deux entrevues un changement majeur apparut : le Monténégro et la Serbie ont déclaré la guerre à l'Empire ottoman.

Une conférence est alors organisée début juillet à Reichstadt entre l'Autriche-Hongrie et la Russie. La nouvelle rencontre entre les deux empereurs a pour objectif l'armistice entre les princes Milan et Nikita et le sultan. Les résultats de cette entrevue sont annoncés comme pacifiques par la presse :

les deux empereurs ont maintenu la politique de non-intervention [...]. Ainsi, [...] l'Europe fait cercle et attend les événements¹⁸⁶.

A l'heure où l'Europe attend et observe l'évolution des événements, *l'Illustration* remarque qu'il manque les intentions de l'Allemagne et que « tant que ce sphinx restera muet¹⁸⁷ » toutes discussions concernant l'avenir de la question d'Orient sont superflues. Les

¹⁸³ « Lettres de Turquie », *Le Temps*, 09/05/1876, p.2.

¹⁸⁴ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 04/06/1876, p.1

¹⁸⁵ RODOGNO (Davide), *Against massacre, op. cit.*, p.146.

¹⁸⁶ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 14/07/1876, p.1.

¹⁸⁷ « Histoire de la semaine, Etranger. », *L'Illustration*, 15/07/1876.

journalistes craignent alors que dans l'avenir, des divergences apparaissent entre les deux puissances concernant le devenir des territoires insurgés ou en guerres. L'avenir de l'entente pacifique entre Vienne et St-Pétersbourg est tributaire de la situation entre la Porte et ses vassaux. *L'Agence russe* assure que le cas échéant, une intervention diplomatique européenne serait organisée¹⁸⁸. L'article du *Temps* poursuit avec des informations venues de différents journaux étrangers. D'après ces derniers :

La Russie aurait garanti à la Serbie, quelle que fût l'issue de la guerre, le maintien de sa situation actuelle. Dans l'hypothèse de la victoire des Slaves, la Russie [...] a reconnu que l'annexion de la Bosnie et de la Serbie était contraire à l'intérêt de l'empire austro-hongrois¹⁸⁹.

Des députés hongrois auraient aussi déclaré « qu'aucune modification territoriale nuisible à la Hongrie ne pouvait être admise¹⁹⁰ ». Enfin, il aurait été décidé que la Serbie victorieuse ne pourrait pas annexer la Bosnie. Cependant, l'article ne donne aucune information concernant les choix qui auraient été fait en cas de guerre longue.

En réalité, la paix ne passe qu'au second plan des discussions à Reichstadt. La Russie et l'Autriche-Hongrie partagent les Balkans en zone d'influence. Les plans prévoient que les frontières autrichiennes intègrent la Bosnie et l'Herzégovine, la Serbie devenant une puissance tutélaire. La Russie quant à elle récupère la Bessarabie et l'Anatolie orientale. Elle devient aussi protectrice de la Bulgarie qui obtient son autonomie, tout comme la Roumélie et l'Albanie. Enfin la Grèce voit ses territoires remonter jusqu'à la Thessalie et l'Épire. Toujours en suivant le plan des deux empereurs, Constantinople devient ville libre, avant une future annexion russe, signant l'accomplissement d'un des plus anciens espoirs des Tsars¹⁹¹.

Les retardataires : La France, l'Italie et le Royaume-Uni

Tant que la guerre restera limitée entre la Turquie et la Serbie, elle ne provoquera en Occident qu'un médiocre intérêt ; ce qu'on se demande chez nous avec plus

¹⁸⁸ « Bulletin du jour », *op.cit.*, 14/07/1876, p.1.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p.1.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p.1.

¹⁹¹ MANTRAN (Robert), *Histoire de l'Empire ottoman*, *op. cit.*, p.515.

d'inquiétude, c'est si la lutte ne prenait pas de plus grandes proportions et si l'Europe entière ne s'y retrouverait pas mêlée¹⁹².

Cette citation tirée du journal *l'Illustration* reflète parfaitement la position française alors que les empereurs de « l'Alliance » se réunissent régulièrement pour discuter de la situation balkanique. Il est vrai que depuis le début de l'insurrection en Bosnie et en Herzégovine, la France, l'Italie et le plus surprenant l'Angleterre se sont tenus à l'écart des discussions, ne prenant part au jeu diplomatique qu'au moment d'approuver – ou non – les textes proposés par les empereurs russe, autrichien et allemand. Ce fut notamment le cas pour la note Andrassy, « l'initiative de l'action diplomatique reste [...] aux trois puissances du Nord, tandis que les trois autres puissances se bornent à appuyer en principe la note Andrassy¹⁹³ ». La place de la France et de l'Italie dans le jeu diplomatique est minime dans notre corpus. Seule l'Angleterre semble gagner du terrain au cours des mois, notamment par la publication des discours de Lord Disraeli, durant le mois de septembre.

Grand soutien de l'Empire ottoman, l'Angleterre est pourtant secouée par une bruyante opposition aux choix du gouvernement concernant la politique étrangère. Le premier ministre s'exprime clairement à ce sujet dans le discours retranscrit le 22 septembre dans *le Temps* :

La nation anglaise, dans quelques-unes des dernières démonstrations, a déclaré vouloir l'expulsion des Turcs et l'établissement d'un empire ou d'une république slave. Des projets de ce genre amèneraient une guerre européenne, ils sont d'une exécution impossible. Ne devons-nous pas plutôt agir avec les six grandes puissances pour chercher les bases de relations satisfaisantes entre la Porte et ses sujets chrétiens ?¹⁹⁴

L'Angleterre est avant tout gardienne de l'intégrité de l'Empire ottoman. L'affaiblissement voire la disparition de ce dernier en Europe entraîneraient une perturbation trop importante. Cela laisserait notamment la place à l'empire Russe d'étendre son influence et ses territoires jusqu'à la Mer Méditerranée, ce qui irait à l'encontre du fragile équilibre des forces européennes. Au moment du mémorandum de Berlin présenté au printemps 1876, le gouvernement anglais affirme sa position de protecteur de cet équilibre en refusant l'autonomie bosniaque. Cette dernière semble absurde à leurs yeux, plus absurde encore que

¹⁹² « Histoire de la semaine, Etranger. », *L'Illustration*, 15/07/1876, p.1.

¹⁹³ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 03/02/1876, p.1.

¹⁹⁴ « Bulletin du jour, Discours du premier ministre d'Angleterre », *Le Temps*, 22/09/1876, p.1.

d'offrir l'autonomie à l'Irlande¹⁹⁵. L'Angleterre paraît à ce moment, claire dans ses positions politiques. *Le Temps* écrit à son propos :

Elle veut la paix et travaille à la maintenir, mais en même temps, elle se prépare à la guerre. Voilà enfin une puissance qui sait ce qu'elle veut, qui le dit et qui le fait. Depuis quelques mois, l'Europe ne nous a pas habitué à ce spectacle¹⁹⁶.

D'après le discours du premier ministre anglais, Lord Derby, secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, mena les négociations avec la Porte concernant une fin des affrontements. Ce dernier serait « parvenu à faire accepter la médiation¹⁹⁷ » ; aurait obtenu l'armistice. Les anglais auraient aussi réussi à obtenir de la Turquie « la suspension des hostilités sans en fixer la durée, et en laissant aux six grandes puissances le soin de formuler les conditions de paix¹⁹⁸ ».

Le 14 septembre, la Sublime Porte rendu public son mémorandum concernant la situation en Serbie. Par ce texte, l'Empire affirme sa position de victime ayant une simple réaction de défense. De plus, « la faute grave dont la Serbie s'est rendue coupable vis-à-vis de l'Europe entière aussi bien que vis-à-vis du pouvoir suzerain méritait une répression sévère¹⁹⁹ », mais alors que les combats donnent l'avantage à la Porte, « le gouvernement impérial [...] ne voudra pas que le peuple serbe succombe sous le poids de la lourde responsabilité qu'il s'est attirée²⁰⁰ » et souhaite mettre en place une paix durable afin « que l'expérience qu'on vient de faire ne soit pas perdue²⁰¹ ». Dans ce mémorandum, la Turquie présente alors ses six conditions de paix, la première étant « La personne investie de la dignité de prince de Serbie devra venir dans la capitale pour rendre hommage à S.M.²⁰² ». Ces six conditions énumérées, le sultan

déclare s'en remettre entièrement [...] au jugement éclairé et à l'appréciation équitable des six puissances médiatrices. Il leur confie entièrement le soin de peser les raisons qui ont dicté ces six conditions comme le moyen de prévenir le

¹⁹⁵ RODOGNO (Davide), *Against massacre, Humanitarian Intervention in The Ottoman Empire 1815 - 1914*, *op. cit.*, p.145.

¹⁹⁶ « Bulletin du jour », *op.cit.*, 04/06/1876, p.1.

¹⁹⁷ « Bulletin du jour, *Discours du premier ministre d'Angleterre* », *op.cit.*, 22/09/1876, p.1.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p.1.

¹⁹⁹ « Le mémorandum de la Turquie », *Le Temps*, 22/09/1876, p.2.

²⁰⁰ *Ibid.*, p.2.

²⁰¹ *Ibid.*, p.2.

²⁰² *Ibid.*, p.2.

retour des calamités actuelles, et il s'en rapporte à leurs sentiments de haute équité et de haute sagesse²⁰³.

Pour le Monténégro, la Porte souhaite s'en tenir au *statu quo ante bellum*. Dans toute sa déclaration, l'Empire soutient qu'il est dans son bon droit et soutenu par les puissances européennes contrairement à la Serbie qui a attaqué son suzerain et a agit contre l'objectif de paix des états.

Le *Temps*, après avoir publié l'intégralité du mémorandum, révèle comment se sont organisés les négociations pour la paix. Il transmet pour cela un article de la *Correspondance politique* de Vienne. Cette lettre, après avoir mis en avant le « bon sens politique » et les « intentions pacifiques » de la Porte, explique quelles places ont eu les différentes diplomaties.

L'Angleterre, la France et l'Italie se sont certainement efforcées d'amener la Porte à adoucir ses premières demandes qui étaient très dure ; mais elles ont procédé d'une façon un peu lourde et qui ne ménageait pas suffisamment la dignité de la Turquie. L'Autriche seule, tout en insistant avec persévérance sur la nécessité du rétablissement de la paix, s'est gardé de tout ce qui pouvait avoir les apparences d'une attitude impérative²⁰⁴.

Le correspondant donne ensuite l'exemple du choix des conditions de paix et explique que l'ambassadeur autrichien, le comte Zichy, est intervenu mercredi 13 septembre. Trois jours plus tôt, le conseil des ministres décida de présenter les conditions de paix sous la forme d'une note qui serait soumise à l'approbation des puissances. Cette décision fut présentée au sultan toujours indécis le mercredi. C'est à ce moment que le comte autrichien intervient et conseil au sultan de faire preuve de modération et de conciliation. Sous ces conseils, le sultan « jusque-là hésitant et craignant de s'avancer trop loin dans la voie des concessions, annonça à ses ministres qu'il approuvait complètement les résolutions du grand conseil²⁰⁵ »

Le mémorandum ottoman est l'exemple même du rôle du Concert européen. Les puissances européennes se positionnant comme conseillères et médiatrices dans des conflits externes, le tout pour le maintien de la paix et de l'équilibre européen. Cet équilibre dépendant de la balance des différents intérêts des puissances. D'après les écrits et paroles venues d'Angleterre ou d'Autriche, leurs diplomaties auraient chacune eu une place prépondérante dans les négociations. Mais finalement, toutes ces négociations, cette note

²⁰³ *Ibid.*, p.2.

²⁰⁴ *Ibid.*, p.2.

²⁰⁵ *Ibid.*, p.2.

n'eurent pas les effets espérés, l'armistice ne fut signé qu'au mois de novembre après que le comte Ignatieff, ambassadeur russe ait présenté à la Porte un ultimatum : Constantinople devait accepter l'armistice sous quarante-huit heures, sous peine d'une réaction russe²⁰⁶.

Malgré l'arrêt des hostilités, les puissances européennes exigent la tenue d'une conférence internationale. C'est dans une atmosphère tendue que se prépare la conférence de Constantinople. L'Empire Ottoman ne s'opposa pas aux souhaits européens alors que ces derniers préparent le démantèlement de ses territoires dans les Balkans. C'est alors que l'Angleterre réaffirme sa position. Le premier ministre déclare : « l'Angleterre n'a pas peur de la guerre » et « elle a la possibilité de se battre pendant vingt ans si nécessaire. La flotte britannique sera envoyée dans les Dardanelles »²⁰⁷

Le 23 décembre 1876 démarre la Conférence de Constantinople où sont présents l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, la France, l'Italie et la Russie. Alors que les puissances savent qu'une constitution est rédigée depuis l'avènement d'Abdülhamid, cette dernière est promulguée durant la journée d'ouverture de la Conférence. Sans arrêter la machinerie diplomatique européenne, la constitution sert surtout d'appui pour les Ottomans lors des négociations. Les discussions se retrouvent rapidement bloquées, les Européens attendant que les Ottomans s'engagent à appliquer les réformes alors que ces derniers ne leur apportent que des « promesses ». Les puissances demandent aux Turcs de répondre positivement à leurs requêtes avant le 20 janvier 1877 sans quoi la conférence prendra fin et les ambassadeurs seront rappelés laissant la Turquie isolée politiquement. Le 18 janvier, un grand conseil de deux cent quarante dignitaires est réuni sous la présidence de Midhat Paşa. Cette assemblée décide quasiunanimement le refus des demandes des puissances et ce malgré le risque d'affronter seul une guerre contre la Russie. La conférence de Constantinople se termine le 20 janvier par un échec²⁰⁸. La situation de la Porte est des plus complexes : isolée politiquement, la guerre contre la Russie semble de plus en plus inévitable. Les Balkans restent instables et Midhat Paşa, tenu pour responsable de l'échec de la Conférence, est exilé.

²⁰⁶ MANTRAN (Robert), *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit, p.516.

²⁰⁷ *Ibid.*, p.516.

²⁰⁸ GEORGEON (François), *Abdulhamid II*, op. cit; p.66.

Partie 2

-

**L'apparition du reportage et de l'émotion envers les
Bulgares dans la presse française.**

Chapitre 5 – Les relais d’information sur la « question d’Orient »

L’histoire écrite dans cette étude n’est rendue possible que par les publications périodiques. Les informations transmises sont présentées sous différents formats et supports. De la dépêche de quelques mots aux longues correspondances étalées sur plusieurs colonnes, le croisement de ces différentes sources tend vers une analyse plus juste de ce corpus.

Les dépêches télégraphiques et correspondances.

Le télégraphe électrique bouleverse les modes de communications à distances. Installé pour la première fois entre Paris et Rouen en 1844, il se développe rapidement en France comme à l’étranger. A la fin de l’empire, la France dispose plus de 40 000km de câbles. En 1851 apparait le câble sous-marin et après plusieurs tentatives, un câble transatlantique fonctionnel est installé en 1865, reliant Paris, Londres et New-York¹. Après avoir été réservé aux communications officielles, il est ouvert au public par la loi du 1^{er} mars 1850.

Depuis [...] des règlements sont intervenus pour déterminer la forme des *dépêches* et les conditions de leur transmission. [...] La transmissions des *dépêches* télégraphiques privées est toujours subordonnée aux besoins du service télégraphique de l’Etat. Ainsi les *dépêches* officielles ont la priorité sur celles des particuliers ; les *dépêches* relatives aux services de chemins de fer et qui intéressent la sécurité des voyageurs doivent aussi obtenir la priorité sur les autres *dépêches* privées².

Cette définition du Larousse exprime clairement la diversité des dépêches, diversités qui se retrouve dans les journaux. Les dépêches servent avant tout pour la communication d’information officielle. Ces dépêches, venues de l’étranger, principalement des capitales européennes, annoncent les événements politiques importants dans les pays d’envoi ou encore les événements politiques tels que la tenue de conférence internationale. C’est dans le contexte de l’entrevue de Berlin de mai 1876 qu’une dépêche, envoyée de Berlin, a été publiée dans le *Temps* :

Berlin, 11 mai.

¹ MARTIN (Marc), *Médias et journalistes de la République*, Odile Jacob, 1997.

² LAROUSSE (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique etc., etc., ...*, T. 6, 1866 – 1877, p. 472.

L'empereur Alexandre est arrivé à midi et demi avec sa suite. Il a été reçu à la gare par l'empereur d'Allemagne, le prince impérial [...].
Le comte Andrassy a été reçu à deux heures par l'empereur d'Allemagne³.

Se retrouve aussi dans la presse, des dépêches commerciales énonçant les ventes aux enchères de denrées telles que la laine ou le sucre, ainsi que les prix de ces denrées en fonction des marchés :

Bordeaux, 2 août.
Cafés. – Guayra non gragés à 104, dito gragés à 118, Mexique à 101⁴.

En plus des dépêches, le télégraphe permet de transmettre les lettres des correspondants. C'est par exemple le cas pour Ivan de Woestyne. En introduction de la première lettre du voyage du correspondant, le *Figaro* écrit :

Notre correspondant de Constantinople, qui vient de parcourir ces malheureuses contrées (la Bulgarie), nous télégraphie sur le même sujet les détails précis et dramatiques [à propos des massacres] que voici [...]⁵.

Le télégraphe permet un envoi et une réception des correspondances très rapide. Les lettres signées du 7 septembre 1876 à Londres sont publiées dans le journal le *Temps* du 9 septembre. Les correspondants sont attachés durant un temps long à une capitale, relatant régulièrement des affaires internes du pays, des événements forts etc. Ils peuvent aussi traduire et transcrire les discours politiques, notamment ceux des Chambres londonniennes. Enfin, se retrouvent aussi dans les correspondances, la traduction d'articles de presse du pays comme dans les « Lettres de Turquie » publiée le 15 août. « Quant à la question de la Bosnie, le *Bassiret*, qui est l'organe le plus important de l'opinion publique, déclare que la Turquie ne fera aux chrétiens de cette province aucune concession en dehors de celles demandées par la note Andrassy⁶ » annonce le correspondant. C'est notamment par la traduction d'article qu'arrive, dans la presse française, la traduction du voyage de Januarius MacGahan, correspondant pour le *Daily News*⁷.

³ « L'entrevue de Berlin », *Le Temps*, 13/05/1876, p.2.

⁴ « Dépêches commerciales », *Le Temps*, 04/08/1876, p. 4.

⁵ WOESTYNE (Ivan de), « Affaires d'Orient », *le Figaro*, 24/07/1876, p.1.

⁶ « Lettres de Turquie », *Le Temps*, 15/08/1876, p.1

⁷ RAGARU (Nadège), « Usages politiques du passé et controverses historiographiques : le cas du « massacre de Batak » », *La documentation française*, n° 1067 (mars 2008), p.4. [En ligne] <https://www-cairn-info.sidnomade-2.grenet.fr/revue-le-courrier-des-pays-de-l-est-2008-3-page-82.htm>, consulté le 04/08/2019.

Les écrits de nos correspondants de terrain ont été transmis aux rédactions du *Figaro* et de *l'Illustration* par les services postaux. Ivan de Woestyne explique notamment dans sa lettre publiée le 30 juillet comme par une rencontre imprévue, il envoya une de ces lettres :

Une petite charrette dans laquelle se trouvait un passager vêtu à l'européenne, et un zaptié, venait sur nous. C'était un monsieur de Sofia qui s'en allait, [...], à Constantinople [...]. Nous causâmes et il s'engagea, moyennant finances, à jeter une lettre à la poste autrichienne de Péra avant quatre jours⁸.

Le correspondant du *Figaro* raconte à la suite de ces quelques phrases, tout le temps qu'il passa avec le messager, détaillant le temps qu'il dédia à l'écriture.

Les traductions des rapports étrangers

Le voyage et rapport de Januarius MacGahan est resté dans les mémoires et dans l'Histoire comme étant celui qui a révélé au monde la situation en Bulgarie.

Correspondant aguerrri, avant de partir pour la Bulgarie, il a notamment été correspondant pour le *New York Herald* durant la guerre Franco-prussienne⁹. MacGahan est connu de ses pairs, Ivan de Woestyne le notifie dans sa correspondance du 30 juillet : « Le soir de mon arrivée (à Constantinople), je m'en allai au théâtre avec le correspondant du *New-York Herald* qui s'était présenté à moi, M. MacGahan, celui-là même qui, malgré eux, a suivi les Russes à Khiva et qui revient de l'expédition du pôle Nord¹⁰ ». Le correspondant américain aurait déclaré durant la soirée : « Qui, dans tout ce public, [...] dirait que voilà deux hommes qui, pour lui, ont été l'un au pôle Nord, et l'autre au cap Horn, avant de se rencontrer un jour à Constantinople, buvant une chope en écoutant *la Fille de Mme Angot* ?¹¹ ». Apprenant la situation en Bulgarie, MacGahan demande à la rédaction du *New-York Herald* de l'envoyer en Orient. Face au refus de cette dernière, il met fin à son contrat et part pour les Balkans où il prend la plume pour le *London Daily News*. A Constantinople, les étudiants bulgares du lycée privé américain Robert College ont approché en vain l'ambassadeur anglais Sir H. Elliot à propos des massacres. Mais plus tard, le choc produit en Angleterre par les atrocités

⁸ Woestyne (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 30/07/1876, p.1.

⁹ American Council of Learned Societies, *Dictionary of American biography*, 1943. [En ligne] <http://archive.org/details/dictionaryofamer12amer#page/44/mode/2up>, consulté le 06/08/2019.

¹⁰ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 30/07/1876, p.1.

¹¹ *Ibid.*, p.1.

forcent Disraeli a mené une enquête. Walter Baring, second secrétaire de l'ambassade anglaise de Constantinople est chargé de cette enquête.

Le correspondant français, Ivan de Woestyne émet de gros doutes concernant les motivations anglaises : « j'apprends que la commission d'enquête anglaise est partie [...], j'apprends aussi que la personne qui devait diriger cette enquête a été remplacée par deux autres. Cette modification est très sévèrement commentée par les amis de la vérité¹² ». M. Wrinch « qui a donné sa parole à toute la faction anglaise de Constantinople amie de la vérité de faire consciencieusement son devoir » a été remplacé par deux personnes, « MM. Behring (Baring), secrétaire de l'ambassade et M. Gueratchino (Guarracino), ancien vice-consul », ces messieurs « élevés dans le pays, ont une tout autre manière de voir les choses ».

La commission d'enquête anglaise turcophile inquiète Eugene Schuyler, consul américain à Constantinople et ami de J. MacGahan. A l'arrivée de ce dernier dans la capitale ottomane, Schuyler, sans demander d'autorisation au Département d'Etat, décide de partir avec, entre autres, MacGahan et le prince russe Aleksei Tseretelev, second secrétaire de l'ambassade russe¹³. Ce dernier pris provisoirement la direction du consulat russe de Philippopoli lorsque le titulaire pris un congé après avoir été accusé d'être lié à l'insurrection¹⁴.

Le 19 juillet marque le début de l'enquête anglaise, ou M. Baring et son beau-père, M. Guarracino¹⁵, quelques jours plus tard, c'est au tour de MM. MacGahan et Schuyler de partir pour les Balkans.

Les enquêtes européennes sur des atrocités ne sont pas chose nouvelle en 1876. En effet la multiplication des interventions humanitaires européennes engendra cette nouveauté dans l'affirmation ou le démenti de faits. Afin de déterminer l'existence ou non de massacres et si ces derniers nécessitent une intervention européenne, des commissions peuvent être réunies par les puissances afin « d'établir les faits et la portée des « massacres », l'étendue des prétendues « atrocités » commises par la population ou bien les autorités ottomanes¹⁶.

Durant le mois d'août, arrive dans les journaux français des extraits d'écrits du correspondant J. MacGahan puis à la fin du mois, ceux du rapport préliminaire de M.

¹² WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 01/08/1876, p.1.

¹³ TODOROVA (Maria), *Imaginaire des Balkans*, éditions EHESS, 2011, p.163.

¹⁴ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 29/07/1876, p.1

¹⁵ RODOGNO (Davide), *Against massacre, Humanitarian Intervention in The Ottoman Empire 1815 - 1914*, Oxford, 2012, p. 148.

¹⁶ RODOGNO (Davide), « Réflexions liminaires à propos des interventions humanitaires des Puissances européennes au XIXe siècle », *Relations internationales*, vol. 131, n° 3 (2007), p.21. [En ligne] <http://www.cairn.info/revue-relations-internationales-2007-3-page-9.htm>, consulté le 12/01/2019.

Schuyler¹⁷. « Effrayants de précision¹⁸ », les lettres publiées dans le *Daily News* choquent la presse anglaise comme française. Tout au long de ces lettres, MacGahan multiplie les références au rapport que prépare E. Schuyler.

M. Schuyler croit qu'il y a un danger imminent de nouveaux massacres. Il se propose de conseiller à son gouvernement d'insister sur les mesures suivantes :

- 1° ordre de faire pendre Achmed-Agha (l'instigateur des massacres de Batak, qui a été décoré et promu depuis), [...]
- 2° Désarmement de la population musulmane ;
- 3° Reconstruction des villages brûlés aux frais du gouvernement et indemnité pour le bétail volé. L'exécution de ces mesures ne peut être remise aux autorités turques. M. Schuyler proposera donc la nomination d'une commission étrangère pour faire exécuter ces mesures. Si cela ne suffit pas, il pense que les massacres qui surpasseront tous ceux qui ont déjà été commis peuvent avoir lieu du jour au lendemain, surtout si les Turcs ont des revers à la guerre.¹⁹

L'élément qui choqua plus l'opinion publique est très certainement les événements ayant eu lieu dans le village de Batak. Le correspondant du *Temps* aborde le sujet mais hésite à traduire « ces affreuses scènes, à dérouler devant vos yeux ces tableaux repoussants, qui remplissent ce matin près de cinq colonnes du *Daily news*²⁰ ». Ce village au sud de la ville de Tatar-Bazaedjik, avaient une population de 8 000 à 9 000 personnes dont il ne reste plus que 1 500 après le passage de la répression turque. Les détails sont poignants : « ce ne sont que monceaux de femmes et d'enfants décapités ou brûlés vifs, que récit de viols, de massacres et de tortures²¹ ». Le village de Batak et son histoire marquèrent aussi les esprits car d'après les aveux de Turcs, le village « n'a pas fait mine d'insurrection, n'a pas même résisté aux bachi-bouzouks²² ».

Les rapports officiels n'étaient pas encore terminés que des divergences apparurent entre le rapport anglais et le rapport américain. Les correspondants et consuls américains s'accordent pour dire que les chiffres du rapport anglais sont en deçà de la vérité car Baring n'avait pas visité le district du nord des Balkans ni celui de Sophia. Les chiffres anglais annonçaient soixante villages brûlés auxquels MacGahan dit devoir ajouter les « quarante villages brûlés au nord des Balkans et soixante-dix au sud, sans compter le district de

¹⁷ « Lettres d'Angleterre », *Le Temps*, 29/08/1876, p.2.

¹⁸ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 25/08/1876, p.1.

¹⁹ *Ibid.*, p.2.

²⁰ *Ibid.*, p.1.

²¹ *Ibid.*, p.1.

²² *Ibid.*, p.1.

Sophia²³ ». Le village fit couler beaucoup d'encre, durant les dix-huit mois qui suivirent les premiers articles, plus de trois cents articles abordèrent ces massacres le tout dans la presse européenne²⁴.

Le 22 septembre, le correspondant du *Temps* à Londres publie un article dans lequel il résume le rapport d'enquête de Walter Baring, rendu public le 20 septembre dans la *London Gazette*. L'article débute par la traduction d'une lettre de Sir H. Elliot au lord Derby datée du 5 septembre dans laquelle son auteur assure que M. Baring « a rempli ses devoirs avec l'impartialité consciencieuse qu'on attendait de lui²⁵ ». Arrive ensuite le résumé du rapport anglais. Le rapport aborde la genèse de l'insurrection bulgare où est abordée la question de l'organisation révolutionnaire du soulèvement. Baring déclare notamment que les « Bulgares qui refuseraient de prendre part à l'insurrection y seraient contraints et leurs villages incendiés²⁶ ». Dans ce rapport, l'auteur blâme les autorités

pour n'avoir pas pris des mesures sur-le-champ et empêché l'insurrection de prendre des proportions plus sérieuses. Arrivant aux atrocités, il exprime des doutes sur l'authenticité des récits relatifs à la vente des enfants dans les rues de Philippopoli. Il reconnaît qu'un assez grand nombre de femmes et de jeunes ont été enlevées et sont encore gardées dans les harems turcs, dans des villages dont il cite les noms²⁷.

De manière générale, ce rapport porte l'idée que les atrocités doivent certes « soulever l'indignation de chacun » mais aussi que le public comme les gouvernements doivent se rappeler la conduite « de ces agitateurs (émisaires venus de Bucarest) qui, pour servir les vues égoïstes d'États dont le seul but est un accroissement de territoire, n'ont pas hésité à exister à la révolte de pauvres paysans ignorants, amenant ainsi la désolation dans beaucoup de familles, et laissant à une belle et riche province un legs lamentable²⁸ ».

Les détails apportés par les écrits des MacGahan engendrèrent de réelles contestations politiques en Angleterre à l'encontre du gouvernement en place (voir chapitre six). La franchise de ses lettres, notamment concernant les massacres et viols des femmes eurent un important retentissement : « la conscience victorienne, qui était à la fois

²³ *Ibid.*, p.2.

²⁴ RODOGNO (Davide), *Against massacre, Humanitarian Intervention in The Ottoman Empire 1815 - 1914*, op. cit, p.150.

²⁵ « Lettres d'Angleterre », *Le Temps*, 22/09/1876, p.1.

²⁶ *Ibid.*, p.2.

²⁷ *Ibid.*, p.2.

²⁸ *Ibid.*, p.2.

excessivement puritaine sur les questions de sexe et excessivement sentimental sur tout ce qui touchait à la femme, fut à la fois choquée et fascinée²⁹ ». Aujourd'hui encore, la mémoire de J. MacGahan est célébrée en Bulgarie. Le récit de Batak est présent dans quantité de manuel scolaire d'histoire en Bulgarie durant tout le XX^e siècle³⁰, un festival est même organisé par des Américains d'origine bulgare en l'honneur du correspondant dans sa ville natale, New Lexington³¹.

²⁹ KING (Edward), *Europe in Storm and Calm: Twenty Years' Experiences and Reminiscences of an American Journalist*, Springfield, C. A. Nichols, 1885, p. VII-VIII cité dans TODOROVA (Maria), *Imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p.163.

³⁰ DEYANOVA (Liliana), « Les manuels scolaires bulgares au xxe siècle entre deux empires », dans *L'école et la nation : Actes du séminaire scientifique international*. Lyon, Barcelone, Paris, 2010, C. Heimberg, O. Loubes, B. Falaize (éd.), Lyon, 16/03/2015. [En ligne] <http://books.openedition.org/enseditions/2406?lang=fr#bodyftn10>. Consulté le 7 août 2019.

³¹ « Festival en hommage à McGahan », *Radio Bulgarie*, 09/06/2018. [En ligne] <http://bnr.bg/fr/post/100980443/festival-en-hommage-a-mcgahan-8-et-9-juin-usa-en-realite-les-9-et-10-juin-heure-bulgare>. Consulté le 07/08/2019.

Chapitre 6 – La particularité du reportage

Le journalisme indépendant a ici une grande mission à remplir ; il faut qu'il dise à l'Europe et au monde entier la vérité sur les crimes qui, à l'heure présente, ensanglantent encore ce pays livré à des horreurs d'un autre âge. Il faut que chacun sache ce que n'ignorent ni les ministres turcs qui nient, ni les ambassades qui se taisent, ni les gouvernements qui laissent faire³².

Ces paroles, issu de l'introduction du reportage d'Ivan de Woestyne, résume les aspirations de ce dernier lors de son départ de Constantinople pour les Balkans. Le « collaborateur » du *Figaro* a pour objectif de rejoindre l'armée alors que des informations arrivent concernant des massacres contre la population bulgare. Du fait de la nouveauté que représente pour lui l'aventure qu'il s'apprête à mener, avant d'entamer le récit de son voyage, il exprime à son lecteur les conditions dans lesquelles vont se dérouler son voyage et donc son récit :

Le lecteur a appris par ce discours la nature du voyage dont cette lettre est la première relation et les conditions dans lesquelles je l'ai entrepris. Il sait dès à présent que si, parti pour chercher des nouvelles de l'armée, je n'arrive qu'à parler d'autre chose, c'est que d'insurmontables difficultés auront trahi les efforts que seul jusqu'à présent, j'ai tenté³³.

A partir de cet instant, le correspondant du *Figaro* entame son récit, de la préparation de son voyage, en passant par les émotions qu'il a ressenti aux difficultés qu'il a rencontré. Il en sera de même de son collègue Ludovic Rigondaud, envoyé spécial pour *l'Illustration*. Nous allons au cours de ce chapitre, détailler leurs voyages.

La sécurité lors du voyage

L'obtention d'un firman

Dès que mon voyage fut arrêté, je fis part de mes intentions à M. de Bourgoing dans une lettre demandant que toutes facilités me fussent accordées. Dès le lendemain notre ambassadeur m'envoyait deux firmans, deux grandes pièces écrites en turc³⁴.

³² Paroles transcrites d'un inconnu par Ivan de Woestyne, « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 25/07/1876, p.1.

³³ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 25/07/1876, p.1.

³⁴ *Ibid.*, p.1.

Le *firman** est un document officiel permettant notamment d'attribuer des privilèges à certaines personnes. Par ses firmans, M. de Woestyne obtient ici le droit de circuler dans les *vilayet** d'Andrinople, Monastir, Uskub, Salonique et du Danube ainsi que de se composer une escorte. Dans la lettre publiée par le *Figaro* le 29 juillet se trouve la traduction de ces deux pièces. Le premier firman cité nomme le domestique qui accompagne le français ainsi que sa protection. Quant au deuxième, il lui assure certains privilèges de voyage :

Henri Ivan de Woestyne, sujet français, devant aller de ma capitale avec un domestique nommé Athannasi Tchakiriadis aux provinces d'Andrinople, du Danube, de Monastir et de Salonique [...]. En conséquence, j'ordonne à vous tous qui êtes mes gouverneurs précités de faire fournir contre paiement au susdit voyageur tout ce qui lui sera nécessaire pour son entretien et de le faire accompagner par un nombre suffisant de zaptiés pour passer les endroits dangereux, toutes les fois qu'il le demandera.

Or partout où arrivera l'honorable Henri-Ivan de Woestyn, sujet français, muni de mon présent ordre impérial, qu'il lui soit fourni immédiatement deux chevaux de monture seulement, [...] qu'on veille à sa sûreté et à son arrivée saine et sauf à sa destination³⁵.

Ces deux firmans ont été délivrés le 14 djémazi-ul-abir 1,293 (calendrier ottoman) soit le 24 juin 1876. Le français affirme être arrivé à Constantinople le 1^{er} et aurait donc rapidement pris la décision de partir pour les Balkans. À son retour à Constantinople, soit le 21 juillet, il rencontre différents journalistes anglais et américains. Ces derniers attendent depuis plus de jours d'avoir le précieux firman leur permettant de prendre la route. Pour l'obtention de ce dernier, une demande auprès de l'ambassade du pays d'origine est nécessaire, et alors que les autorisations tardent à arriver pour ses confrères, le français écrit :

Tous leurs efforts pour obtenir un firman sont demeurés sans résultat, les turcs ne veulent pas qu'on sache ce qui s'est passé en Bulgarie. Pourtant, le représentant du *Daily Telegraph* qui a commission de défendre les turcs, comme il le dit tout haut, espère en obtenir un³⁶.

Cette autorisation de circulation est un gage de sûreté délivré au nom du sultan mais d'autres documents peuvent aussi être utilisés par les voyageurs. Ce sera le cas du duo de *l'Illustration*. Après une visite chez le *mutesarif* (autorité administrative équivalente au gouverneur) de

³⁵ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 29/07/1876, p.2.

³⁶ *Ibid.*, p.2.

Widin, Razaat Paşa. Ce dernier délivra aux deux français un « *Bujurdu* (laisser-passer) revêtu du cachet du mutesarif, avec lequel nous ne rencontrerons plus aucune difficulté pour circuler partout où bon nous semblera³⁷ »

Le *bujurdu* permit notamment à Kauffmann et Rigondu de se sortir d'une rencontre avec des başıbozuk. Alors qu'ils pénètrent dans le village de Beriloosa, ils tombèrent nez à nez avec eux : « Notre présence semble n'être pas du goût des bachi-bozoucks ; ils nous entourent en gesticulant, très décidés à nous faire un mauvais parti.³⁸ ». Et alors que Rigondu lui montre le papier de Razaat Paşa à l'officier, ce dernier les « invite à mettre pied à terre, fait écarter ses hommes et [leur] offre dans l'intérieur du blockhaus une tasse de thé fortement additionnée de mauvais rhum³⁹ ».

Les réseaux de migration

Quelle soit nationale ou transnationale, de longue ou courte durée, une migration ne peut se faire que si ce déplacement repose sur un réseau de personnes. Ces dernières sont liées au protagoniste qui voyage par différentes relations familiale, amicale, professionnelle ou encore de solidarité⁴⁰. Dans les récits étudiés, le réseau le plus souvent utilisé est diplomatique. Le cercle assez restreint des voyageurs européens dans les Balkans ainsi que leurs différentes connaissances permettent aux journalistes français de faire appel aux membres du corps diplomatiques, qu'ils soient français ou européen. Ivan de Woestyne rencontre durant sa visite à Andrinople, M. Mallet, vice-consul de France. A Philippopoli, il est reçu par M. Istria autre vice-consul français, qui pour l'occasion a invité les représentants de la Grèce, de l'Autriche et de la Russie, sont en charge eux aussi à Philippopoli. C'est à cette occasion qu'il fait la connaissance de M. Metala, diplomate grec, M. Adelbourg, consul autrichien et du prince russe Tseretelev, le même qui quelques semaines plus tard accompagne M. Schuyler et M. MacGahan dans leur périple. Le prince insiste pour guider le journaliste dans sa visite de la ville et la région. Malgré l'inquiétude et les mises en gardes

³⁷ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 22/07/1876, p.6.

³⁸ *Ibid.*, p.10.

³⁹ *Ibid.*, p.10.

⁴⁰ GRANET-ABISSET (Anne-Marie), JUDET (Pierre), *Histoire des migrations*, U. E. fondamentale Histoire contemporaine, 2nd semestre, année universitaire 2018-2019.

des représants français, grec et autrichien, le journaliste et le prince russe entament alors une « excursion à trois heure de la ville ».

M. de Woestyne est venu ici pur voir, disait le prince, il faut qu'il voie ce que personne de la ville n'a encore vu. D'ailleurs, s'il refuse, j'écrirai à M. de Villemessant que son correspondant n'est venu ici que pour manger.⁴¹

Le lendemain de leur arrivée à Widin, le duo de *l'Illustration* se rend chez le consul général d'Autriche-Hongrie, M. Schulz. Ce dernier met à leur disposition l'hôtel de Belle-vue, leur donne de « nombre d'indications plus précieuses les unes que les autres⁴² » et leur fit visiter la ville.

En plus de ces rencontres, les journalistes français sont accueillis par des personnes vivants sur place et retrouvent même des amis.

Ivan de Woestyne retrouve un français habitant à Andrinople qui s'appelle M. Richard. Ce dernier tient une bourse des cocons. M. Richard réside dans les Balkans depuis vingt-cinq ans. Ils passent un long moment ensemble, M. Richard délivrant au journaliste de nombreux conseils et partagent même copieux repas⁴³.

⁴¹WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 30/07/1876, p.1.

⁴²RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 22/07/1876, p.7.

⁴³WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1.

Ludovic Rigondaud retrouve un vieil ami à lui à Ujitzá, le capitaine Charles Franassovitch, « un ami de dix ans⁴⁴ ». Ce dernier est membre de la division de la Mozava supérieure installée dans une forteresse médiévale « jusqu'ici on la liassait tomber en ruines ; depuis quelques mois, voulant en faire un des points de resistance contre une attaque possible des Turcs, on l'a remise en état ⁴⁵». L'illustrateur pris une vue complète de la forteresse qui a été reproduite dans le journal (figure 11).

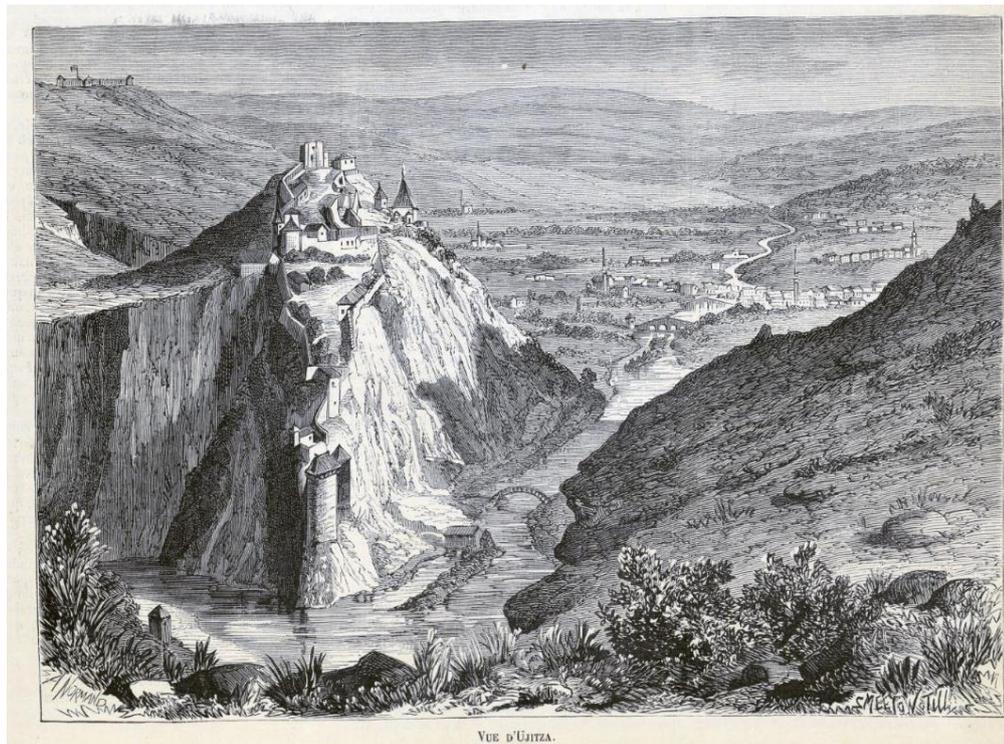


Figure 11: KAUFFMANN Paul, *Vue d'Ujitzá*, l'Illustration, 15/07/1876.

Le capitaine procure aux Français un logement dans une famille qu'il connaît. Au moment de quitter les quitter, il leur offre les services d'un jeune homme d'Esseg (en Slavonie) pour que ce dernier les guide jusqu'à Ibitza. Ce dernier doit veiller à leur sécurité durant les quelques jours de leur périple avant leur retour à Ujitzá. Durant leur déplacement avec ce guide, ils échappèrent à une attaque de Circassiens et başıbozuk contre des soldats déguisés en bergers.

Les maraudeurs saluent notre retraite par quelques coups de fusils auxquels nous répondons par quelques coups de révolver. Soudain nous voyons déboucher de

⁴⁴ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 15/07/1876, p.10.

⁴⁵ *Ibid.*, p.10.

deux côtés, [...] deux bataillons serves qui dirigent un feu roulant sur les maraudeurs, puis se lancent au pas de course à leur rencontre.⁴⁶

Ils purent échapper aux maraudeurs grâce à l'intervention de Thomas, le guide qui les accompagne depuis le début de leur voyage.

Nous commençons à croire que nous ne sortirons pas facilement de cette algarade. Thomas toujours prudent et pratique, dételle en un tour de main les chevaux, pendnat qu'abrités derrière la voiture nous attendons, revolvers au poing, ce qui va se passer. Une gois les chevaux libres, Thomas nous fait monter dessus, me prenant en croupe sur l'un, Kauffmann et le guide sur l'autre, et nous détalons en abandonnant la voiture et les bagages à leur triste sort⁴⁷.

Thomas n'est pas le seul accompagnateur présenté dans les articles. En effet, la sécurité des journalistes, Ivan de Woestyne ou Ludovic Rigondaud et Paul Kauffmann, passent aussi et surtout par les personnes qui les accompagnent.

La composition du groupe

Ce qui différencie nos reporters de simple voyageur vient de la présence de personnes avec eux⁴⁸. Les journalistes français furent accompagnés par des hommes tout au long de leurs voyages. Qu'ils soient interprètes ou encore des hommes armés chargés de leur sécurité, ces hommes de terrain participèrent aux différents voyages et furent essentiel dans la construction du reportage.

Le drogman

Les journalistes français ne maîtrisant ni le turc ni les langues et dialectes balkaniques devaient obligatoirement être accompagné d'interprète. Ils pouvaient être de réel drogman comme la personne accompagnant Ivan de Woestyne ou alors être un guide « parlant tous les idiomes ayant cours dans la presqu'île des Balkans⁴⁹ » comme Thomas Corak, accompagnant L. Rigondaud et P. Kauffmann. Plus qu'un simple interprète, le drogman du

⁴⁶ *Ibid.*, p.10.

⁴⁷ *Ibid.*, p.10.

⁴⁸ THERENTY (Marie-Eve), « Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914 », *Societes Representations*, n° 21, n° 1 (2006), p.106. [En ligne] <http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-101.htm>, consulté le 10/08/2019.

⁴⁹ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 15/07/1876, p.4.

journaliste du *Figaro* prend part aux événements et se met au service de M. de Woestyne. C'est par exemple lui qui retrouve une monture au journaliste : « mon drogman qui s'était déjà mis en quête de ma selle [...] me conduisit dans un champ où, à mon étonnement, paissaient une cinquantaine de chevaux.⁵⁰ ». Athanase, le drogman a aussi été le compagnon de fuite de M. de Woestyne, lors qu'il dut s'éclipser en pleine nuit afin d'échapper aux autorités turques près de Sofia : « nous sortîmes sans bruit ; [...] n'ayant pour tout aliment que ma gourde de cognac et deux cigares, je commençai à jouer avec Athanase le drame connu : *Les Fugitifs*⁵¹ ».

Le cawass :

Le deuxième firman que reçut Ivan de Woestyne lui accorda aussi la présence d'un cawass à ses côtés lors de son périple. D'après la définition de ce dernier, le cawass est « un gardien que le gouvernement accorde à tout étranger avant des motifs plausibles pour faire garder sa maison ou sa personne⁵² ». Le Français donne à son lectorat toute une explication du rôle du cawass.

Les ambassadeurs, les banques, les commerçants, les touristes, etc., ont un ou plusieurs cawass. Leur costume varie suivant l'origine de l'individu. Ils sont turcs, croates ou albanais ; ces derniers sont les plus généralement choisis pour les voyages. Ils portent la jambière descendant en guêtre sur la bottine de cuir, la jupe du zouave et la veste, rouge ou bleue, à manches pendantes et abondamment soutachée de soie noire ou d'or⁵³.

Pour le touriste, le cawass est plutôt un sauf-conduit vivant qu'un défenseur ; sa présence veut dire : ce voyageur est protégé par l'autorité. Celui qu'on me donna, et que mon drogman était allé chercher dans un petit café aux environs de la Porte, [...] vint chez moi et me salua gravement, puis, ayant empoché la livre d'or qu'il est d'usage de leur donner, il se retira me disant qu'il attendrait au dehors que j'eusse besoin de ses services⁵⁴.

⁵⁰ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 01/08/1876, p.1.

⁵¹ *Ibid.*, p.1.

⁵² WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 25/07/1876, p.1

⁵³ *Ibid.*, p.1.

⁵⁴ *Ibid.*, p.1.

M. Corak, le guide de L. Rigondaud et P. Kauffmann, en plus d'être un interprète, il était aussi capable d'assurer la sécurité des deux français. Alors qu'il est décrit comme « domestique » dans la légende du croquis que fit Kauffmann (figure 12), c'était un ancien « *Feldwebel* (sergent) dans les troupes confinaires Croates⁵⁵ ». Rigondaud le décrit comme « d'énergie, très-fidèle, très-sûr⁵⁶ ».



Figure 12: KAUFFMANN Paul, *P. Kauffman* ; *Notre domestique*, Thomas Corak, ; L. Rigondaud, *L'Illustration*, 15/07/2018.

Durant son récit, Ivan de Woestyne témoigne une grande confiance à son cawass. Alors qu'ils sont tous arrivés aux abords de Sofia, siège de l'état-major général de l'armée, le petit groupe reçut la visite d'un lieutenant puis d'un capitaine turc. Ces deux représentants ont vérifié l'identité du Français ainsi que ses firmans. Le journaliste écrit : « le capitaine termina en me déclarant qu'il avait l'ordre de me conduire devant Abd-ul-Kerim⁵⁷ » – seraskier, commandant en chef de l'armée et ministre de la Guerre⁵⁸. Le Français, à cause de l'heure tardive, refuse d'accompagner le capitaine, et affirme être disponible le lendemain

⁵⁵ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 15/07/1876, p.4.

⁵⁶ *Ibid.*, p.4.

⁵⁷ Woestyne (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 01/08/1876, p.1.

⁵⁸ GEORGEON (François), VATIN (Nicolas) et VEINSTEIN (Gilles) dir., « *Dictionnaire de l'empire Ottoman - XVe-XXe siècle* », 2015, p.1064.

pour rencontre le seraskier. A dix heures du soir, le journaliste est réveillé par ses deux « aides de camps ». Athanase lui explique que le cawass a entendu l'officier parler aux gendarmes qui accompagne le journaliste. Le capitaine aurait exigé des zaptiés qu'ils amènent le journaliste, de gré ou de force auprès du seraskier. Athanase préconise alors qu'Ivan de Woestyne parte dans la nuit en direction de Constantinople. Le reporter décide alors de partir en compagnie d'Athanase et de laisser son cawass :

J'ordonnai au cawass de rester ; [...] la vue du cawass qui ne courait aucun risque, sa complicité étant ignorée, ferait supposer ma présence et me donnerait le temps de gagner du terrain. Je confiai donc ma malle et l'argent qu'elle contenait au cawas, lui donnant rendez-vous pour le surlendemain à Tatar-Buzarjyck, dans un endroit où nous avions séjourné⁵⁹.

Dans son rôle d'homme armé, le cawass de M. de Woestyne est accompagnée d'une escorte, elle aussi accordé par l'un des firmans du Français. Le Français fait, comme souvent, une description détaillée de ces personnes dont parait-il, il faudrait se méfier.

Cette escorte était composée de quatre zaptiés ou gendarmes [...]. Ils étaient faits comme des voleurs. Leur uniforme, qui aurait dû être de drap vert, affectant la coupe de la tenue de nos zouaves, empruntait à des lambeaux, pris un peu partout pour remplir les vides, une fantaisie d'où le line avait été rigoureusement proscrit. Ce qu'il y avait de plus curieux dans leur accoutrement c'étaient leurs armes ; dont pas deux n'étaient pareilles. Ainsi les quatre fusils formaient un musée où l'arme ancienne avait pour voisins un tromblon, un fusil de chasse et un Winchester⁶⁰.

Ces personnes, interprètes et/ou hommes d'armes, permettent la construction du reportage. Les risques sont grands pour les journalistes mais leur but reste de la correspondance car comme le dit Ivan de Woestyne « qu'est-ce qu'un correspondant qui ne correspond pas ?⁶¹ ». Les « aides de camps » permettent la communication entre le journaliste et l'environnement qui l'entoure, par les rencontres faites, les chemins arpentés, et les informations récoltées.

⁵⁹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 01/08/1876, p.1.

⁶⁰ *Ibid.*, p.1.

⁶¹ *Ibid.*, p.1.

Le détail des voyages des reporters français

Les envoyés de l'Illustration et leurs multiples périples

Le récit du périple du duo L. Rigondaud et P. Kauffmann se compose de différents voyages. Dans un premier temps, Rigondaud décrit leur route jusqu'à Belgrade. Pour cette traversée de l'Europe ils utilisent le transport du temps : le train. La première lettre démarre Gare de l'Est direction la frontière allemande :

De Paris à Belgrade. — Huit heures vingt-cinq minutes sonnent à l'horloge de la gare de l'Est.⁶²

Après la traversée de la « chère Alsace », le train continue jusqu'à Vienne, lieu du premier arrêt des Français. Après quelques visites dans la capitale impériale, ils montent à bord d'un express pour passer la Hongrie. Après une discussion, les deux hommes décident de s'arrêter à Pesth pour la nuit et reprennent le train le lendemain pour arriver à Bazias, « c'est là que la voie ferrée s'arrête⁶³ ». Après une nuit à Bazias, ils embarquèrent sur le Danube en direction de Belgrade. L'arrivée dans la capitale serbe marque le début d'une nouvelle partie du récit :

Belgrade. — La Serbie et les Serbes. — ⁶⁴

Les deux français s'y installèrent et entamèrent une importante description littéraire et illustrée de la Serbie et des Serbes. Après avoir décrit la ville, l'organisation étatique ou la littérature serbe, les deux français reprirent la route et entamèrent leur premier circuit dans les terres (carte des Balkans ottoman, annexe 2).

Leur première halte se fit à « Stogare, gros bourg » où les deux hommes passèrent la nuit. Après une nuit dans une auberge, ils reprirent la route en direction de Kragujévatz. Après s'être arrêté à Kragujévatz, où les Français rencontrèrent des tsiganes et échangèrent un temps avec eux. Ils retrouvèrent la route, s'arrêtant dans différents lieux tel que Ciroupija, avant de prendre la direction de Tchachak avec pour projet de rejoindre la Bosnie. Ils passèrent une nuit à Tchachak, chez le « Nachalnitk, l'autorité la plus importante de

⁶² RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 24/06/1876, p.6.

⁶³ *Ibid.*, p.6.

⁶⁴ *Ibid.*, p.7.

l'endroit⁶⁵ », M. Stenich. Prochaine étape de ce voyage, Ujitza – lieu où Rigondaud retrouva son ami M. Franassovitch. C'est sur le chemin pour Valjevo, que toute l'équipe échappa à des maraudeurs grâce à l'intervention de Thomas Corak – précédemment dans le chapitre, à *Les réseaux*. A « Valjevo » (Vallievo sur la carte) ils furent hébergés par le chef de la division de la Drina, M. Alimpitch⁶⁶. Enfin sur la route pour le retour à Belgrade, les journalistes passèrent par la ville de Schabatz, lieu où « se réunissent les contingents des hordes insurrectionnelles et qu'ils reçoivent une organisation⁶⁷ ». Après avoir rejoint cette étape, ils embarquèrent sur la Save et en huit heures, arrivèrent à Belgrade :

Nous parvenons [...] à Belgrade, [...] mais pas pour longtemps, car nous avons encore à tenter une excursion beaucoup plus difficile, celle de Vidin à Nisch, que nous entreprendrons à tout prix, c'est chose décidée.⁶⁸

Pour la nouvelle excursion, départ sur les eaux à bord du *Karl-Joseph*, bateau de la compagnie Austro-hongroise du Danube (annexe 2). Rigondaud et Kauffmann changèrent de bateau à Orsova. Leur arrivé à Widin fut mouvementé :

A peine avons-nous touché terre qu'une troupe de zaptiés nous environne et nous bouscule en poussant des cris.
En vertu d'ordres supérieurs, ils sont tenus de s'emparer de tout étranger à son débarquement et de ne le quitter que lorsque le gouverneur de la ville veut bien lui permettre de circuler librement.⁶⁹

Après avoir été fouillé, dépouillé de toute arme et tout papier, ils furent amenés chez le gouverneur. Après une discussion avec le gouverneur Rafaat Paşa, les journalistes furent libérés et purent récupérer leurs affaires. Ils dormirent à l'hôtel Belle-Vue qui « est paraît-il la première auberge de la ville⁷⁰ ». Le lendemain ils entreprirent la visite de la ville avec M. Schulz, consul général d'Autriche-Hongrie. Après leur deuxième nuit à Widin, Rigondaud, Kauffmann et Corak partirent à chevaux, aux aurores, en direction de Belogradjik (Belgradtchik sur la carte). Pour cela, ils empruntèrent « la belle route postale établie en 1868 – 1869, d'après les ordres de Midhat-Pacha, alors gouverneur général de la

⁶⁵ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 15/07/1876, p.10.

⁶⁶ *Ibid.*, p.10.

⁶⁷ *Ibid.*, p.10.

⁶⁸ *Ibid.*, p.10.

⁶⁹ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 22/07/1876, p.6.

⁷⁰ *Ibid.*, p.6.

Bulgarie⁷¹ ». Ils arrivèrent en fin de journée à Tchupren, où ils dinèrent et rencontrèrent des başibozuk avec lesquels ils partagèrent un thé. Après avoir quitté ces hommes, ils reprirent la route en direction de Pirot, mais se perdirent en pleine nuit. Ils finirent par trouver refuge chez un Bulgare, qui les accueillit dans sa modeste demeure⁷². Le lendemain ils s'arrêtèrent dans la ville de Pirot, avant dernier arrêt avant d'arriver à Nisch. La vallée entre les deux villes étant l'espace le plus militarisé que cette équipe traversa durant tout le périple :

Toute la vallée de Pirot à Nisch est gardée avec un soin extrême ; on y rencontre de distance en distance de nombreux blockhaus dont quelques-uns en branchages et nizams. Bachi-bozoucks, Albanais et Circassiens s'y montrent en nombreuses troupes. L'artillerie elle-même y est suffisamment représentée⁷³.

Après avoir passée la ville d'Ab-Palanka, le périple des Français et leur équipe aboutie enfin à Nisch. Alors que les deux français sortirent leurs matériels pour dessiner et écrire, la population crue qu'ils étaient « des ingénieurs russes venant en espions⁷⁴ ». Ils durent alors repartir en direction de Belgrade. Pour le retour, ils rejoignèrent les villes de Alexivatz et Kruchévatz :

Le lendemain (de leur arrivée à Alexivatz) [...] nous trottons vers Kruchévatz, [...], pour regagner Belgrade où nous parvenons sans encombre en quatre journées.⁷⁵

Le voyage d'Ivan de Woestyne

Le voyage du correspondant du *Figaro* commence dans le journal du 25 juillet (annexe 2). La lettre publiée est une lettre datée du dimanche 9 juillet et fut écrite à Philippopoli. Dans cette dernière, le Français raconte son départ, en train de la Corne d'Or à la ville de Rumeli.

Il était sept heures du matin quand le train, côtoyant l'ancien sérail à la pointe de la Corne d'or, sortit des vieilles murailles et, après avoir pendant quelque temps

⁷¹ *Ibid.*, p.6.

⁷² *Ibid.*, p. 10.

⁷³ *Ibid.*, p.10.

⁷⁴ *Ibid.*, p.10.

⁷⁵ *Ibid.*, p.10.

longé la mer de Marmara, gagna la campagne inculte de la banlieue de Constantinople.⁷⁶

Six heures et demi après son départ, le train fit un arrêt à Tchourlou. Après cet arrêt, le journaliste prit le train pour Andrinople où il resta une journée.

Cependant Andrinople montre au loin ses minarets ; nous approchons ; le paysage a changé d'aspect. Nous approchons de la Bulgarie réelle, sinon géographique, car c'est à partir des environs d'Andrinople que la culture devient superbe⁷⁷.

Après cette journée, il regagna la ville de Philippopoli et écrit cette première lettre. Il utilisa le train jusqu'à Pazardjik où il commença son « voyage à cheval, car l'armée [avait] réquisitionné toutes les voitures⁷⁸ ». Après 15h de cheval il arriva à Sofia – il écrit la lettre publiée le 29.07 à Sofia ; cette dernière est datée du 11 juillet⁷⁹. Les quelques informations données par l'auteur sur son voyage entre Philippopoli et Andrinople se résumèrent à : « il se fait au milieu d'un pays magnifique, véritable grenier d'abondance où s'ébattent de nombreuses cigognes⁸⁰ ».

A Philippopoli, il fut hébergé dans un couvent et rencontra les représentants diplomatiques français et européens de la ville. Il resta quelques jours à Philippopoli, durant lesquels il visita le village de Peroutchitza : « nous arrivons dans ce village de trois cent cinquante maisons, dont il ne reste plus pierre sur pierre⁸¹ ». Le lendemain il explora le village Batak « un village dans lequel deux mille morts ont été laissés sans sépulture⁸² ».

Durant son cours séjour à Philippopoli, les personnes de son entourage insistèrent pour qu'il écourte son voyage à cause du risque trop élevé pour sa vie de s'enfoncer dans les espaces touchés par les événements :

Je parvins à céder et j'annonçai mon retour à Constantinople pour le lendemain on me conduisit au chemin de fer. Et à la première gare, avec mon cawass et mon escorte

⁷⁶ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 25/07/1876, p.1.

⁷⁷ *Ibid.*, p.1.

⁷⁸ *Ibid.*, p.1.

⁷⁹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 29/07/1876, p.1.

⁸⁰ *Ibid.*, p.1.

⁸¹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 30/07/1876, p.1

⁸² *Ibid.*, p.1.

qui m’y attendaient, je retournai en arrière, marchant à cheval vers Sofia bien décidé à aller aussi loin que je pourrais ⁸³.

Après avoir retrouvé toute son équipe, ils firent différentes haltes, dont une dans un village pour la nuit et reprirent ensuite la route pour Sofia⁸⁴. En chemin, ils rencontrèrent « un parti de deux à trois cents Bachi-Bouzoucks⁸⁵ » ainsi que des troupes régulières. Alors qu’ils arrivèrent à quelques kilomètres de Sofia, Athanase et Ivan de Woestyne durent fuir les militaires turcs dans la nuit. A partir de ce jour et jusqu’à leur arrivée à Tatar-Bazardjik, ils durent voyager de nuit.

Au moment de leur fuite, les deux hommes partirent « vers le midi pour [s’écarter] le plus possible de la route de Sofia à Philippopoli⁸⁶. Lors du deuxième jour, Athanase réussit à faire prisonnier un başıbozuk et trouva même des chevaux. Le troisième jour, ils arrivèrent à Tatar-Bazardjik où ils retrouvèrent le cawass. Après avoir passé quelques jours sur place, le Français reprit le chemin de fer et rentra à Constantinople.

Le voyage d’Ivan de Woestyne en plus d’être intéressant pour ses aventures notamment au moment de sa fuite, est un réel reportage. Basé sur la récolte d’information sur le terrain, son récit laisse peu de place au pittoresque. En effet, le correspondant du *Figaro* visite les villages de Batak ou Peroutchitza ou encore transmet des informations qu’il obtenu lors de son séjour à Philippopoli. Tout ceci correspondant au reportage tel qu’il est défini par Marie-Eve Thérénty. Le reporter porte fortement l’idée que ses écrits sont les premiers offrant de telles informations⁸⁷. L’historiographie retenue que les récits de l’américain J. MacGahan furent les premiers révélant au monde les atrocités, cependant à de nombreuses reprises, le Français marque la primauté de son initiative :

Les correspondants du *Daily News*, du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald* viennent me faire visite. Ils paraissent tout stupéfaits de ce qu’un journaliste français les ait devancés d’une quinzaine et revienne au moment où ils songent à partir⁸⁸.

⁸³ *Ibid*, p1.

⁸⁴ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 01/08/1876, p.1

⁸⁵ *Ibid.*, p.1.

⁸⁶ *IBID.*, p.1.

⁸⁷ THERENTY (Marie-Eve), « Les « vagabonds du télégraphe » », *op. cit.*, p.102.

⁸⁸ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.2.

Tout ce qui précède (sur les atrocités) sera confirmé par d'autres qui sont allés après moi, qui – comme je l'ai dit dans ma précédente correspondance – suivent maintenant le chemin que le premier a pris le *Figaro*⁸⁹.

La distinction entre le reporter et le voyageur se fait dans les objectifs qu'ont les rédacteurs des journaux⁹⁰ et se lie à travers les récits. Alors que le récit du *Figaro* s'instaure pleinement dans la posture du reporter à la recherche d'informations nouvelles et inédites, les écrits de *l'Illustration*, malgré l'apport d'informations nouvelles et approfondies de la situation sur le terrain, se focalise beaucoup sur la description d'un espace méconnu. Ces derniers apportent beaucoup de détails pittoresques ou encore historiques⁹¹. Se retrouve dans les pages de *l'Illustration* beaucoup d'informations concernant le fonctionnement politique de la Serbie ou encore la beauté des paysages visités. Et parfois s'intercale des informations sur les événements politiques en cours tel que l'histoire du début de l'insurrection en Bosnie. Cette mise en avant du pittoresque des lieux et de la découverte d'une Europe ottomane est favorisée par la présence des illustrations, qui servent l'information, notamment par les Unes, mais qui aussi permettent une immersion dans la découverte de ces espaces.

Considéré, dans le *Grand dictionnaire universel* de P. Larousse, comme des « écrivains subalternes⁹² » les reporters durent gagner leur place dans le journalisme. Alors que l'ouvrage de Pierre Giffard, *Souvenirs d'un reporter : le sieur de Va-Partout* marque pour les historiens français la naissance du reportage. En plus de mettre en scène cette nouvelle forme de journalisme, l'ouvrage héroïse le reporter et affirme les codes déjà établis du reportage. Les aventures de Va-Partout prouvent cependant la recherche de légitimité dont manque encore le genre journalistique en 1880⁹³.

⁸⁹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 30/07/1876, p.1.

⁹⁰ M.-É. Thérenty, « Les « vagabonds du télégraphe » », *op. cit.*, p.102.

⁹¹ *Ibid.*, p. 102.

⁹² LAROUSSE (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, etc., etc., ...*, T. 13, 1875, p. 993.

⁹³ DURAND (Pascal), « Le reportage » dans REGNIER (Pierre) dir, *La civilisation du journal*, Paris, 2011, p.1011.

Chapitre 7 – L’émotion politique dans la presse. Les écrits d’Hugo et Gladstone.

En France comme Angleterre, la fin de l’été 1876 est marquée par l’apparition d’écrits de leaders charismatiques. Ces écrits, *Pour la Serbie* et *Bulgarian horrors and the question of the East* apparaissent à la jonction entre l’opposition politique de leurs auteurs et l’émotion que les rapports sur les atrocités commises en Bulgarie ont créés dans l’opinion publique européenne.

Les aspirations de Victor Hugo »

La publication de « Pour la Serbie »

M. Victor Hugo publie dans les journaux du matin un manifeste intitulé « Pour la Serbie » Le grand poète appelle éloquemment l’attention des puissances sur les horreurs commises par les Turcs dans la presqu’île des Balkans⁹⁴.

L’été 1876, agité dans la presse par les détails de la guerre et des massacres dans les Balkans, s’achèvent en France par la publication le 30 août d’un pamphlet *Pour la Serbie* (Annexe 3). Son auteur, Victor Hugo appelle, dès les premières lignes, à la prise de conscience et au réveil de la population face à l’inaction des dirigeants :

Il devient nécessaire d'appeler l'attention des gouvernements européens sur un fait tellement petit, à ce qu'il paraît, que les gouvernements semblent ne point l'apercevoir. Ce fait, le voici: on assassine un peuple. Où? En Europe. Ce fait a-t-il des témoins? Un témoin, le monde entier. Les gouvernements le voient-ils? Non.⁹⁵

Le sénateur met en avant une opposition entre « civilisation » et « barbarie », où « la civilisation est dans les peuples, la barbarie est dans les gouvernants⁹⁶ ». Il oppose la population aux gouvernement européens, sans distinction de pays et les accusent de ne pas agir alors qu’il « suffirait d’un geste des gouvernements d’Europe pour l’empêcher⁹⁷ ».

⁹⁴ « Nouvelles du jour », *Le Temps*, 30/08/1876, p.3.

⁹⁵ HUGO Victor, « Pour la Serbie », *Le Rappel*, 30/08/1876, p. 1.

⁹⁶ *Ibid*, p.1.

⁹⁷ *Ibid.*, p.1.

Le moment est venu d'élever la voix. L'indignation universelle se soulève. Il y a des heures où la conscience humaine prend la parole et donne aux gouvernements l'ordre de l'écouter.

Victor Hugo sait que l'opinion publique « élitaine et influente⁹⁸ » a le pouvoir d'influer les actions d'un gouvernement, il maîtrise parfaitement l'outil médiatique qu'est la presse. Il essaie donc, par son écrit qui doit être publié par les grands titres politiques français, déclencher une réaction générale d'une partie de l'opinion publique, tout bord politique confondu.

Pour cela il détaille les atrocités et autres actes de barbaries révélés par les différents reportages et rapports : « sous nos yeux, on massacre, on incendie, on pille, on extermine, on égorge les pères et les mères, on vend les petites filles et les petits garçons⁹⁹ ». Il décrit des paysages d'horreurs : « les cimetières sont encombrés de plus de cadavres qu'on n'en peut enterrer¹⁰⁰ » et prend aussi l'exemple du village de Batak et la rapide disparition de la quasi-totalité de sa population.

Plus loin dans sa brochure, V. Hugo emploie différentes comparaisons pour appuyer l'idée que cette impunité est liée à l'importance du nombre de victimes :

Est-ce que le crime diminue en raison de son énormité? Hélas! c'est en effet une vieille loi de l'histoire. Tuez six hommes, vous êtes Troppmann¹⁰¹; tuez-en six cent mille, vous êtes César. Être monstrueux, c'est être acceptable. Preuves: la Saint-Barthélémy, bénie par Rome; les dragonnades, glorifiées par Bossuet; le Deux-Décembre, salué par l'Europe.

Hugo utilise différentes références plus ou moins ancienne et plus loin affirme clairement son anticléricalisme :

On en est à la résurrection des spectres; après le Syllabus¹⁰², voici le Koran; d'une Bible à l'autre on fraternise; [...] derrière le Saint-Siège se dresse la Sublime

⁹⁸ RODOGNO (Davide), « Réflexions liminaires à propos des interventions humanitaires des Puissances européennes au XIXe siècle », *op. cit.*, p.18.

⁹⁹ HUGO Victor, « Pour la Serbie », *op. cit.*, p. 1.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.1.

¹⁰¹ Jean-Baptiste Troppmann a été arrêté et pendu en 1870 pour le meurtre de la famille Kinck. Ce fait divers est aussi connu sous le nom de « massacre de Pantin » et est un réel événement médiatique qui envahit la presse de l'époque.

¹⁰² Le Syllabus est un recueil de questions tranchées par le Pape. Ici Victor Hugo fait allusion au syllabus de Pie IX publié en 1864. Dans ce dernier, le pontife exprime ce qu'il pense être les différentes erreurs de la modernité.

Porte; on nous donne le choix des ténèbres; et, voyant que Rome nous offrait son moyen âge, la Turquie a cru pouvoir nous offrir le sien¹⁰³.

Mais c'est surtout dans sa prise de position pour des « Etats-Unis d'Europe¹⁰⁴ ». Pour le sénateur républicain, cette union des populations, derrière un gouvernement unique établi à Paris est la solution pour en finir avec « les empires meurtriers », « les fanatismes et despotismes » et enfin arriver à une paix durable¹⁰⁵.

Loin d'être la première publication dans la presse pour Victor Hugo, son texte *Pour la Serbie* répond à des codes d'écritures que son auteur développa et utilisait pour les journaux. Cette publication eut, comme souhaité, un retentissement dans la presse française. Les différents périodiques politiques commentèrent les écrits du républicain, beaucoup publièrent le texte, partiellement ou dans son entièreté.

La présence de l'écrit du sénateur dans la presse française

Victor Hugo est un précurseur dans la maîtrise de la presse comme moyen de communication des discours politiques. Maître incontesté dans l'art d'écrire, il adapte rapidement son éloquence aux nouvelles normes qu'imposent le système parlementaire de la Seconde République. Michel Delon écrit à ce sujet : « A la démocratie directe correspondait une éloquence de l'oralité et de la présence ; à la démocratie parlementaire des temps modernes doit correspondre une éloquence de l'écriture et de la médiation par l'objet imprimé¹⁰⁶ ». Hugo souhaite porter le discours politique sur la place publique grâce à une rhétorique et une pratique oratoire nouvelle. Cette dernière repose sur son projet démocratique visant la diffusion des idées et l'éducation du peuple à la citoyenneté par la littérature, le drame ou les fameux discours politiques¹⁰⁷.

Que ce soit pour ces articles ou pour ces allocutions parlementaires, Victor Hugo utilise des procédés mis en avant par Marieke Stein et qui se retrouvent dans le pamphlet *Pour la Serbie*. Tout au long de l'écrit du sénateur, les aphorismes et la violence rythment

¹⁰³ HUGO Victor, « Pour la Serbie », *op. cit.*, p. 1.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.1.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.1.

¹⁰⁶ DELON (Michel), *Procès de la rhétorique, triomphe de l'éloquence* cité dans STEIN (Marieke), « Victor Hugo orateur. Une pratique moderne de la communication politique », *Questions de communication*, n° 10 (décembre 2006), p.392. [En ligne] <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7728>, consulté le 12/08/2019.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.392.

son propos. Ces deux éléments sont utilisés par l'auteur depuis les discours qu'il récitait à l'Assemblée durant la Seconde République.

La violence exprimée est celle des atrocités et de la barbarie révélés par les rapports étrangers et le reportage du *Figaro*. Mais la violence vient aussi de ses comparaisons. L'utilisation de références telles que la Saint-Barthélemy ou les dragonnades mettent en avant la complicité de l'autorité dans les grands massacres que pu connaître l'histoire de France.

Les phrases utilisées par l'écrivain ont une « force rhétorique¹⁰⁸ ». Courtes et percutantes, elles sont construites de sorte que, même partiellement cité, le contenu du texte de Hugo transmette ses idées politiques :

En un mot, les États-Unis d'Europe. C'est là le but, c'est là le port. Ceci n'était hier que la vérité; grâce aux bourreaux de la Serbie, c'est aujourd'hui l'évidence¹⁰⁹.

Hugo pensait ses discours pour l'Assemblée de la même manière. Les journaux cherchant des phrases percutantes au lieu des longs discours, et qu'ils soient d'accord ou non avec les propos de l'écrivain, les rédactions citent et commentent ces phrases incisives.

Les réponses des différentes rédactions

Victor Hugo n'est pas à son coup d'essai dans l'écriture pour des questions de politiques étrangères lors qu'il fait publier *Pour la Serbie*. Il a déjà réagi respectivement en 1856 et 1859 pour applaudir l'unification italienne ou encore pour s'opposer à l'esclavage aux Etats-Unis¹¹⁰. Il fait publier son écrit par le journal *Le Rappel*, journal créé entre autres par ses fils en 1869¹¹¹. Depuis la création, ce journal radical et républicain, sert de support de « publicité » (dans le sens du XIX^e « notoriété résultant de la publication par le moyen de la presse ou d'autres moyens¹¹² ») pour les écrits et les idéaux de l'écrivain.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.394.

¹⁰⁹ HUGO Victor, « Pour la Serbie », *op. cit.*, p. 1.

¹¹⁰ LABERGE (Yves), « Victor Hugo, Hugo journaliste. Articles et chroniques. Éd. prés. par Marieke Stein, Paris, Flammarion, coll. Garnier-Flammarion, 2014, 464 pages », *Questions de communication*, n° 28 (décembre 2015), p.316. [En ligne] <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10193>, consulté le 12/08/2019.

¹¹¹ LAROUSSE (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, etc., etc., ...*, T. 13, 1875, p.700.

¹¹² *Ibid.*, p. 389.

Pour la Serbie paraît le 30 août dans le *Rappel* ainsi que dans d'autres journaux français : « Plusieurs journaux publient aujourd'hui, en même temps que le *Rappel*, [...] un appel de Victor Hugo en faveur de la Serbie¹¹³ ». Basé sur les données du site *RetroNews*, notre corpus se compose de quatorze articles publiés seulement le 30 août 1876, dans des journaux de différents bords politiques, aux audiences différentes. Ces articles commentent et/ou publient partiellement ou dans son entièreté, le texte de l'écrivain. Nous tenterons ici, à partir de ces articles, de comprendre et analyser quelle réception a pu avoir ce pamphlet dans la presse française. Sur ce petit corpus de quatorze journaux, sept d'entre eux publient le texte entièrement : *le Siècle*, *le XIX^e siècle*, *la Presse*, *la France*, *la République française*, *le Constitutionnel* et *le Rappel*. Ces journaux sont pour certains des journaux républicains : *le Siècle*, *le XIX^e siècle*, *la République Française* et *le Rappel*. Les autres étant d'obédiences bonapartiste, notamment pour *la Presse* et *la France*, dont la ligne éditorialiste est liée à la figure d'Arthur de la Guéronnière. *Le Figaro*, *la Gazette de France* et *le Moniteur* publient de longs extraits de l'article de Victor Hugo et les journaux tels que *l'Univers*, *le Français*, *le Soleil* et *le Temps* – journaux antirépublicains – ne font qu'évoquer et commenter l'écrit sans le citer ou en ne citant quelques phrases de manière éparse¹¹⁴.

Les commentaires écrits par les différentes rédactions aux allégeances politiques diverses permettent de mettre en avant des opinions diverses concernant l'écrit de Victor Hugo. Beaucoup de journaux s'accordent à parler des atrocités concernant les événements décrits : « une protestation contre les faits monstrueux [...], d'après diverses correspondances, et qui ne peuvent soulever que l'indignation universelle. Cet appel n'est autre chose qu'un éloquent résumé des monstruosité commises¹¹⁵ ». Cependant de nombreux articles précisent que cette guerre et ces atrocités ne sont pas le fait seul des Turcs. Dans ce sens *la Presse* rappelle que : « Il ne faut pas oublier que cette guerre, [...], c'est la Serbie qui l'a provoquée¹¹⁶ ». Le journal bonapartiste *le Constitutionnel* commente :

Le « matyre » de la Serbie, qui s'est révoltée contre son suzerain légitime, et que son suzerain légitime est en train de faire rentrer dans l'ordre, cessera aussitôt que

¹¹³ « Journée », *Le Soleil*, 30/08/1876, p.2.

¹¹⁴ Les informations concernant les différentes rédactions sont tirées des fiches « Titre de presse » du site *RetroNews*. [en ligne] <https://www.retronews.fr/titres-de-presse>. Consulté le 18/08/2019.

¹¹⁵ « Journée », *op. cit.*, 30/08/1876, p.2.

¹¹⁶ « L'appel de Victor Hugo », *La Presse*, 30/08/1876, p.2.

la Serbie le voudra. Elle n'a qu'à parler ; elle n'a qu'un mot à dire à son suzerain légitime (et victorieux). [...]

Et maintenant, si des crimes ont été commis par la Turquie, dans son œuvre de défense, de coercition et de répression, si seulement le gouvernement turc a été connivent des atrocités qu'on impute à ses soldats – et qu'il nie, - oui la Turquie portera la peine de ces crimes !¹¹⁷

La République Française, après avoir décrit l'appel de Hugo comme étant une « page admirable », émet quelques réserves concernant la prise de position totale du sénateur pour les Serbes et contre les Turcs. Le journal de Gambetta mentionne alors :

mais il nous est impossible d'accepter la thèse de ceux qui prétendent que la guerre n'est horrible et violente que d'un seul côté. Il nous est impossible aussi de donner raison à ceux qui l'ont imprudemment provoquée. Il nous est impossible surtout d'oublier le grand intérêt européen et français engagé dans cette lutte¹¹⁸.

Ce commentaire n'est pas le seul à mettre en avant les intérêts de l'Europe ou de la France, de la nécessité d'une paix entre les puissances sur le continent :

Il ne faut pas oublier non plus qu'il est de l'intérêt de la France de ne pas prendre fait et cause ni pour les uns ni pour les autres. La politique le veut ainsi¹¹⁹.

Aussitôt ce mot articulé, elle obtiendra la paix à des conditions que les gouvernements de l'Europe contrôleront et sauront lui rendre acceptables¹²⁰.

Il était prévisible que l'idée d'Etats-Unis d'Europe, comme solution contre la guerre en Europe, ferait couler beaucoup d'encre. *Le Soleil et l'Univers* écrivent :

Mettons que tout cela soit possible et que la grande imagination de M. VH ne fasse pas tout à fait fausse route, il n'en demeure pas moins vrai que l'avenir dont il parle est tellement éloigné, qu'il serait bien difficile, même au plus perspicace, de pouvoir dire si son char est trainé par des tigres ou des chevaux. L'image est belle assurément ; mais si flatté que puissent être les Serbes de cet appel du grand poète en faveur de leur cause, j'imagine qu'une intervention diplomatique prompte ferait bien mieux leur affaire¹²¹.

Ajoutons que M. Hugo expose de nouveau, dans son manifeste, la thèse internationale et antinationale qui veut que les frontières disparaissent et qu'il n'y ait plus de patries.

¹¹⁷ « Bulletin politique », *Le Constitutionnel*, 30/08/1876, p.1.

¹¹⁸ « Événement d'orient », *La République Française*, 30/08/1876, p.3.

¹¹⁹ « L'appel de Victor Hugo », *op. cit.*, p.2-3.

¹²⁰ « Bulletin politique », *op. cit.*, p.1.

¹²¹ « Journée », *op.cit.*, p.2.

M. Hugo dit cela, non loin de l'Alsace et de la Lorraine, et nous serions étonnés si son appel, écrit dans un style qui se rapproche de l'allemand, n'était pas tout entier reproduit dans le journal officiel prussien¹²².

Le reste des commentaires du corpus s'articulent autour de la personne de Victor Hugo, de ses idéaux politiques vivement critiqués et de son intention louable mais qui est malheureusement est menée par Hugo. Le *Figaro* reflète bien cette ambivalence :

L'intention assurément est bonne, bien que les crimes justement flétris par le poète aient été commis non en Serbie, comme il parait le croire, mais en Bulgarie ; il nous semble aussi que quand il représente des « squelettes de femmes ayant a trace de l'éventrement », on peut trouver ces squelettes passablement extraordinaires.

[...]

(Concernant les Etats-Unis d'Europe)

L'idée serait juste et réalisable qu'elle serait cruellement imprudente aujourd'hui. Le prosélytisme politique et républicain serait ce que l'Europe monarchique pardonnerait le moins à la France qui a si grand besoin de repos et de sympathies.

[...]

A ceux que froisseraient notre manière de traiter les élucubrations ... (mot illisible) de l'auteur d'*Hermani*, nous répondons une fois pour toutes que nous les combattons de toute la force que nous donne notre admiration pour ses œuvre d'autrefois¹²³.

La critique la plus vive est sûrement celle publiée par *Le Français*. Cette dernière regroupe beaucoup des points mis en avant précédemment :

La Serbie a décidément tous les malheurs à la fois. Ce n'était pas assez pour elle d'être battue par les Turcs ; la voici défendue par M. Victor Hugo¹²⁴.

Le journal catholique reproche à l'écrivain son style d'écriture qu'il qualifie de « pathos ordinaire ». Il accuse aussi le sénateur de publier ce pamphlet pour ses intérêts personnels au détriment de la cause qu'il prétend défendre :

Mais il est vraiment triste que ce malheureux peuple, déjà si cruellement puni de sa présomption et de sa légèreté, trouve des avocats si maladroits, uniquement occupés du soin de faire, à leur profit personnel, de l'effets sur des masses ignorantes et grossières, et s'inquiétant peu de compromettre gravement la cause qu'ils paraissent vouloir servir¹²⁵.

¹²² « France, Paris, 29 août 1876 », *L'Univers*, 30/08/1876, p.1.

¹²³ « Paris au jour le jour », *Le Figaro*, 30/08/1876, p.2.

¹²⁴ « Paris, 29 août 1876 », *Le Français*, 30/08/1876, p.1.

¹²⁵ *Ibid*, p.1.

[...]

Voilà les Serbes bien défendus par un avocat qui sait, suivant les préceptes de l'antique rhétorique, se concilier la bienveillance des auditeurs. M. Victor Hugo plaide pour la Serbie comme jadis M. Gambetta plaidait pour Delescluze ; peu importe à ces grands orateurs de faire condamner leur client, pourvu que leur propre réputation soit grandie par l'éclat du plaidoyer. Hélas ! en cette circonstance, M. VH n'aura même pas atteint ce but tout personnel. Il vient de perdre là une magnifique occasion de garder le silence !

Enfin, le journal critique vivement la prise de position concernant le modèle étatique à adopter :

De qui dépend, en ce moment, le sort de ces malheureuses populations chrétiennes, menacées d'extermination par les Turcs vainqueurs ? des chefs des puissances européennes, c'est-à-dire de trois empereurs, d'une reine, de plusieurs rois et d'un seul président de république. Ces chefs, presque tous couronnés, seront-ils disposés à écouter la voix qui les implore pour les chrétiens d'Orient, quand ils entendront cette voix prêcher le renversement de leurs trônes ?

« Ce qui se passe en Serbie, dit M. Victor Hugo, démontre la nécessité des Etats-Unis d'Europe. Qu'aux gouvernements désunis succèdent les peuples unis. Finissons-en avec les empires meurtriers. »

Cette belle réflexion est tout spécialement destinée à gagner la bienveillance de la Russie, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et même de l'Angleterre, dont la reine est maintenant impératrice des Indes.

« Muselons les fanatismes et les despotismes. Brisons les glaives, valets des superstitions, et les dogmes, qui ont le sabre au poing. »

Comme tout cela pourrait à la rigueur ne blesser que les chefs, les rois et les empereurs, le directeur du *Rappel*, craignant de n'avoir pas fait assez de mal à ses clients, s'efforce dans ses péroraisons d'exciter aussi la jalousie des peuples contre le peuple français ;

« Il faut à l'Europe une nationalité européenne, un gouvernement nu, un immense arbitrage fraternel, la démocratie en paix avec elle-même, toutes les nations sœurs ayant pour cité et pour chef-lieu Paris, c'est-à-dire la liberté ayant pour capitale la lumière. » ¹²⁶

Les commentaires des différents journaux illustrent la réception de l'écrit de Victor Hugo par les différents milieux politiques et par leurs audiences, permit à l'écrivain de toucher la population française dans son ensemble.

Malgré la prise de position d'un de ses sénateurs les plus illustres, la France reste distante dans l'approche du conflit dans les Balkans. L'Angleterre connu quelques jours après la publication de *Pour la Serbie*, le même genre d'affirmation politique de la part d'une figure emblématique de l'opposition sous la plume de William Gladstone.

¹²⁶ *Ibid.*, p.

« *Les atrocités bulgares et la question d'Orient* »

Les nombreux meetings anglais

Les massacres de Bulgarie ont changé du tout au tout les dispositions des Anglais, et un souffle de colère a passé sur le pays, non-seulement contre les Turcs, auteurs des ces massacres, mais contre M. Disraeli, qui mal renseigné d'abord, en avait parlé trop légèrement¹²⁷.

Cette citation exprime clairement la situation en Angleterre durant tout le mois de septembre. De nombreux meetings sont organisés pour « protester contre la participation du pays avec la politique et les crimes du gouvernement turc¹²⁸ » et ceux partout en Angleterre. A l'occasion du grand meeting de Blackheath, meeting le plus important de la période sur ce sujet W. Gladstone intervient, le correspondant français apporte une explication sur le fonctionnement politique anglais et sur le rôle des meetings :

Les coutumes anglaises [...] laisse à tous le droit illimité de juger et de censurer le gouvernement, mais encore permettent à toutes les fractions de l'opinion publique, aux minorité opposantes comme aux majorités dociles, de venir interroger, conseiller même directement les plus hauts représentants du pouvoir exécutif¹²⁹.

Le correspondant détaille l'importance des meetings dans le système politique anglais. Ces derniers n'ont pas pour but pour le public de venir écouter un discours politique comme le pratique la France. Ces manifestations sont des lieux de réflexions pour « arriver à des résolutions pratiques¹³⁰ ». Le meeting de Blackheath est organisé en trois motions, chacune animée par un interlocuteur, Gladstone anime alors la troisième et dernière motion : « la discussion de la première et de la seconde ne durera pas longtemps, car qui voudrait, qui oserait plutôt user longtemps son droit à la parole et affronter l'impatience d'un immense auditoire accouru de tous les points de Londres pour entendre le chef de l'opposition ?¹³¹ ». A l'occasion de ce grand meeting, W. Gladstone adresse une demande directement à la reine Victoria :

¹²⁷ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 21/09/1876, p.1.

¹²⁸ « Lettres d'Angleterre », *Le Temps*, 08/09/1876, p.2.

¹²⁹ « Lettres d'Angleterre », *Le Temps*, 11/09/1876, p.2.

¹³⁰ *Ibid.*, p.2.

¹³¹ *Ibid.*, p.2.

Nous, loyaux sujets de Votre Majesté, habitant du bourg de Greenwich, assemblés en meeting ouvert, prions humblement Votre Majesté de vouloir avoir pour agréable d'adopter des mesures, de concert avec les autres puissances de l'Europe pour empêcher efficacement le retour des atrocités récemment perpétrée par le agents du gouvernement turc en Bulgarie, ,en excluant à l'avenir son action administrative de cette province, aussi bien que de celles de Bosnie et d'Herzégovine, et e meeting exprime humblement sa pensée que cet objet désirable s'obtienne en apportant le moins de changement possible dans l'arrangement territorial et politique de l'Europe.¹³²

Malgré tout, le correspondant s'interroge sur le bienfondé de toutes ces prises de positions. Il craint que « la protestation contre les atrocités de Bulgarie ne soit pas le but, mais plutôt un moyen pour beaucoup d'orateurs libéraux, qui espèrent se servir de ces cadavres amoncelés pour escalader le pouvoir.¹³³ ». Cette théorie est appuyée par l'historien Davide Rodogno. En effet, l'intérêt de William Gladstone pour les atrocités auraient pu se manifester à différents moments antérieurs au début septembre¹³⁴. L'ancien ministre n'a pas réagi lorsque B. Disraeli avait minimé les massacres et dit que ces derniers étaient imaginés. Il aurait aussi pu réagir encore plus tôt, lors du refus anglais du mémorandum de Berlin de mai 1876¹³⁵. Alors que l'opinion publique anglaise s'enflamme à la fin de l'été pour la cause bulgare, Gladstone y voit une opportunité de servir ses intérêts et celui de son parti et pour cela, il rédige en quelques jours, son pamphlet¹³⁶.

Le pamphlet de Gladstone

M. Gladstone vient de publier aujourd'hui même une brochure sur les « Horreurs de Bulgarie et la Question d'Orient »¹³⁷.

Après avoir parlé des différents meetings qui ont lieux en Angleterre, la lettre du correspondant du *Temps* basé à Londres écrite le 6 septembre annonce la publication de la brochure de William Gladstone. L'ancien premier ministre, chef charismatique de l'opposition, publie début septembre un petit ouvrage nommé *Les atrocités bulgares et la*

¹³² *Ibid.*, p.2.

¹³³ « Lettres d'Angleterre », *op. cit.*, 08/09/1876, p.1

¹³⁴ RODOGNO (Davide), *Against massacre, op. cit.*, p.154.

¹³⁵ *Ibid.*, p.153.

¹³⁶ *Ibid.*, p.154.

¹³⁷ « Brochure de M. Gladstone », *Le Temps*, 08/09/1876, p.2

*question d'Orient*¹³⁸ dans lequel il attaque la position du gouvernement de Benjamin Disraeli concernant l'Empire Ottoman et les atrocités commises en Bulgarie.

A partir de la lettre publiée le 08 septembre, le correspondant du Temps entame une succession d'articles parlant du pamphlet de l'ancien premier ministre. Le journaliste démarre par faire un résumé de l'ouvrage de 38 pages. Le premier point concerne la fin de « l'anarchique gouvernement¹³⁹ » et des massacres qui touchent la Bulgarie. Le second point aborde la mise en place de mesures dont la suppression de l'administration ottomane de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Bulgarie. Gladstone déclare :

Que les Turcs fassent disparaître enfin leur abus de la seule manière possible, en se faisant disparaître eux-mêmes. Leurs zaptiehs et leurs mudirs*, leurs bimbashis et leurs yurbachus, leurs kaïmakams* et leurs pachas*, les uns et les autres, avec leurs sacs et leurs bagages, débarrasseront, je l'espère, cette province, qu'ils ont désolée et profanée¹⁴⁰.

Le correspondant définit le troisième et dernier point de la brochure en ces mots : « Racheter par ces mesures l'honneur du nom anglais qui, dans les déplorables événements de l'année, a été plus gravement compromis qu'il ne l'a jamais été à aucune époque antérieure¹⁴¹ ». Deux jours après la publication du résumé de la brochure de Gladstone, le correspondant du *Temps* consacre une partie de sa lettre – écrite le 8 septembre – à la traduction de passages entiers du pamphlet. Il met notamment en avant un extrait dans lequel l'auteur du livret parle des horreurs commises en Bulgarie qu'il décrit comme étant des « outrages dont les proportions sont si vastes qu'ils dépassent tous les exemples modernes¹⁴² » et met en avant la culpabilité de la « race turque » dans ces faits, race turque qu'il décrit ainsi :

Il n'est pas question seulement du mahométisme, mais du mahométisme combiné avec le caractère particulier à une race. Les Turcs ne sont pas les doux mahométans de l'Inde, ni les chevaleresques Saladins de Syries, ni les Maures cultivés d'Espagne ; ils ont été, en somme, depuis le sombre jour où ils sont entrés pour la première fois en Europe, le grand spécimen antihumain de l'humanité. Partout où ils ont été, une large ligne de sang a marqué leur passage derrière eux, et aussi loin que leur domination s'est étendue, la civilisation a disparue¹⁴³.

¹³⁸ GLADSTONE (William), *Bulgarian horrors and the question of the East*, téléchargé le 04/11/2019 sur archive.org. [en ligne] <http://archive.org/details/bulgarianhorrors01gladuoft/page1>.

¹³⁹ « Brochure de M. Gladstone », *op. cit.*, 08/09/1876, p.2

¹⁴⁰ *Ibid.*, p.2.

¹⁴¹ *Ibid.*, p.2.

¹⁴² « Extraits de la brochure de M. Gladstone », *Le Temps*, 10/09/1876, p.2.

¹⁴³ *Ibid.*, p.2.

Dans les extraits choisis par le correspondant se trouve aussi la reconnaissance et les remerciements de M. Gladstone envers M. Schuyler :

J'exprime donc ma reconnaissance à M. Schuyler et au gouvernement qui l'a mis en campagne. Il est trop tard [...] pour espérer de convaincre à notre tour l'Europe par aucun rapport rédigé par nous [...]. Mais l'Amérique n'a avec la Turquie ni alliance, ni rancune contre elle, ni profit à faire par sa destruction ; elle se mêle de cette affaire simplement à cause de son grand caractère humain et de son importance propres¹⁴⁴.

Gladstone revient aussi sur le conflit serbe. Il prend parti pour le prince Serbe et utilise une rhétorique visant à prouver que la Serbie est un tout petit état, écrasé par un empire tout entier :

la Serbie, dont la population est, je crois, de moins d'un million et demi, avec une armée estimée diversement au chiffre de cinq à huit mille hommes : le reste des hommes qui portent les armes ne sont qu'une milice à demi exercée. [...] . C'est sur cette poignée d'hommes de notre race qu'un empire de plus de trente millions d'habitants décharge toutes ses forces¹⁴⁵.

A titre de comparaison, L. Rigonaud écrit dans *l'Illustration* du 08 juillet que la Serbie : « peut présentement mettre sur pied une force militaire relativement importante, de 138 à 140 000 hommes, presque un dixième de la population, chiffre énorme que nul Etat n'a atteint jusqu'ici ¹⁴⁶ ». L'armée régulière a effectivement une force régulière 5 000 hommes – information confirmée par *l'Illustration* – et le système de milice qui serait « à demi exercée » correspondant à la population masculine issue du service militaire. Ces hommes étant divisés en deux classes : « les hommes de vingt à trente-cinq ans forment la première et ceux de trente-cinq à cinquante ans la seconde¹⁴⁷ ».

Concernant les mesures nécessaires à prendre, l'ancien premier ministre demande un changement des mesures et de représentants et dirigeants pour l'Empire turc mais aussi pour le gouvernement de la couronne anglaise :

Ce n'est pas un changement d'hommes dont nous avons besoin, c'est un changement de mesures. De nouveaux sultans ou de nouveaux ministres parmi les Turcs ; de nouveaux consuls ou de nouveaux ambassadeurs en Turquie ne

¹⁴⁴ *Ibid.*, p.2.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.2.

¹⁴⁶ RIGONAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 08/07/1876, p.9.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 9-10.

feraient pour le moment, à mon avis, que nous distraire des grands objets pratiques que nous devons avoir en vue. Du reste [...], *si nous devons parler de changer les hommes*, la première question qui s'élèvera sera celle de nos ministres, à nous, à la politique et aux vues particulières desquels nos ambassadeurs et nos fonctionnaires subordonnés à l'étranger ressentent toujours le désir de se conformer fidèlement¹⁴⁸.

Le correspondant du *Temps* commente cette dernière phrase – qu'il décida de mettre en avant par l'utilisation de l'italique – par ces quelques lignes :

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer la partie de cette incidente qui exprime la crainte de M. Gladstone, de voir le public se contenter du sacrifice de sir Henry Elliot ; c'est plus haut que M. Gladstone veut frapper¹⁴⁹.

Sir Henri Elliot, ambassadeur anglais au moment de l'insurrection a été accusé d'avoir minimisé les massacres. Sous le contrôle de ce dernier, le premier ministre a annoncé « les récits reproduits par les journaux étaient exagérés¹⁵⁰ ». Face aux informations qui se multiplient et l'indignation qui se multiplie dans l'Europe, le gouvernement anglais organise une enquête – menée par Walter Baring, voir chapitre six. Alors que les meetings libéraux se multiplient et que la brochure de Gladstone se propage dans la presse et les 40 000 copies imprimées initialement sont vendue en quelques jours¹⁵¹, le gouvernement dû réagir pour affirmer sa position.

Sa réception de la brochure

L'ouvrage de l'ancien premier ministre anglais engendre beaucoup de réactions en Angleterre. Ces réactions sont transmises dans *le Temps* par les correspondances envoyées de Londres. Le *Daily Telegraph* et *l'Echo* soutiennent l'ancien premier ministre dans son indignation face aux Turcs. *L'Echo* est plus qu'enthousiaste par la brochure de W. Gladstone. Il écrit même que ce texte est un « manifeste à l'Europe, un message de délivrance de l'Angleterre aux chrétiens d'Orient, et [...] *l'Echo* ajoute que désormais ces

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.2.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p.2.

¹⁵⁰ WOESTYNE (Ivan de), « Affaires d'Orient », *Le Figaro*, 24/07/1876, p.1.

¹⁵¹ RODOGNO (Davide), *Against massacre*, *op. cit.*, p.154.

chrétiens sont libres¹⁵² ». Le correspondant français rapporte aussi l'opinion du *Daily Telegraph* :

Il imagine, ce qui demande assurément un certain effort d'imagination, les raisonnements que doit se tenir en ce moment « le Turc honnête », et il suppose qu'à la proposition de M. Gladstone d'évacuer la Bulgarie avec armes et bagages, et de se contenter de voir cette province figurer sur la carte de la Turquie, le Turc honnête ne pourra que jeter les hauts cris. S'il faut, (dit le *Daily Telegraph*), que l'islam périclite, que ce soit au moins par l'épée et non à coups de ciseaux, à la manière d'Abdul-Aziz¹⁵³.

Le *Times* porte un avis plus modéré sur le pamphlet et sur la position que le gouvernement de Disraeli porte sur les événements. Le journal anglais écrit : « la valeur pratique du pamphlet, [...] repose sur l'opinion exprimée par M. Gladstone que l'intelligence du ministère n'est pas assez obscurcie pour n'être pas susceptible de recevoir de nouvelles impressions en politique¹⁵⁴ ». En d'autres termes, le journal anglais prône un remodelage de la position du gouvernement en place afin de prendre en compte l'opposition politique, qui semble toucher une partie de l'opinion publique.

Le correspondant français de Londres partage aussi dans sa lettre l'opinion du journal *Morning Post*, qui contrairement aux autres journaux cités, soutient ardemment la politique du gouvernement de Benjamin Disraeli. Il s'oppose notamment très fortement aux propos tenus par Gladstone lorsque ce dernier affirma : « nous sommes complices du sang versé !¹⁵⁵ »

Le journaliste français commente les exemples qu'il cite dans sa lettre. Il exprime le fait que cette brochure a été « discutée avec tous les honneurs et les égards auxquels son auteur a droit par tous les journaux, même par les plus aveuglément dévoués au ministère¹⁵⁶ ». Il exprime l'importance de la position de M. Gladstone dans l'opposition. En effet : « bien qu'il ne soit plus que le leader honoraire de l'opposition, il est encore de fait le plus influent des chefs de ce parti » et « Personne ne lui donnera tort de prendre la plume et la parole dans une circonstance aussi critique »¹⁵⁷.

¹⁵² « Lettres d'Angleterre », *Le Temps*, 09/09/1876, p.2.

¹⁵³ *Ibid.*, p.2.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p.2.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p.2.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p.2.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p.2.

Cependant, le correspondant reste critique vis-à-vis de la brochure. Il pense que cette brochure porte « dans la forme comme dans le fond les traces d'une précipitation et d'une surexcitation évidente¹⁵⁸ ». Il met aussi en avant, que malgré la quantité de solutions proposées par le chef de l'opposition, sa conclusion n'apporte aucune solutions concrètes qui seraient applicables : (Gladstone) « conclut en souhaitant un résultat que tout le monde souhaite, mais sans indiquer les moyens de l'obtenir¹⁵⁹ ».

Pour porter de telles revendications, de manière si virulente à l'égard du pouvoir en place, il fallait nécessairement une personnalité charismatique, incarnant l'opposition par sa simple personne et W. Gladstone est la personne idéale pour cela. Cependant son pamphlet, après avoir créé une vague importante dans les premiers temps après sa publication, n'a pas eu d'effets sur le long terme. Comme le rappelle D. Rodogno, son entreprise de retourner la population contre le gouvernement en place est vouée à l'échec car il n'arrive pas à rallier toute la population et touche que dans l'audience du parti libéral.

Les suites de l'ouvrage de Gladstone se dissipent rapidement, les libéraux modérés se rallient à l'opinion d'un des leaders du parti, Georges Granville qui rapidement considère qu'une opposition au gouvernement concernant la situation dans les Balkans est vaine¹⁶⁰.

Les contestations politiques en Angleterre

L'opposition au gouvernement

Londres, 23 septembre.

J'ai des scrupules à accaparer si souvent de l'espace avec les nouvelles d'Angleterre. Mais vous avouerez que peu de pays en Europe, même le théâtre de la guerre, présentent en ce moment un spectacle plus animé, plus intéressant, plus captivant que l'Angleterre¹⁶¹.

Les premières lignes de la lettre du correspondant de Londres illustre l'engouement et la situation politique complexe que l'Angleterre connaît à ce moment-là. Durant toute cette lettre, le correspondant français met en avant les oppositions politiques qui animent le pays.

¹⁵⁸ « Lettres d'Angleterre », *op. cit.*, 08/09/1876, p.2.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p.2.

¹⁶⁰ RODOGNO (Davide), *Against massacre, op. cit.*, p.153.

¹⁶¹ « Lettres d'Angleterre », *Le Temps*, 26/09/1876, p.2.

Il annonce même : « il y a bien longtemps que la lutte par la voie de la presse n'a pas été aussi vive, aussi violente même¹⁶² ». Depuis la fin août, les meetings ne cessent pas de fleurir en Angleterre et bien sûr, la presse participe à toutes ces discussions :

Les journaux qui ont le courage de lutter contre l'entraînement général ne sont pas très nombreux. Comme ceux qui encouragent l'émotion populaire, ils ont leurs attaches de partie, leurs préoccupations intéressées qui diminuent leur mérite¹⁶³.

Le correspondant avait pensé cette agitation politique dans sa lettre publiée le 09 septembre :

L'agitation augment en étendue et en intensité. Malheureusement, aux délibérations déjà trop passionnées des citoyens et de leurs représentants se mêlent parfois les exhortations trop facilement entraînant et surexcitantes des prédicateurs¹⁶⁴.

Durant les différents meetings, de nombreuses contestations ont été exprimées. Ces dernières attaquèrent principalement la politique menée par le gouvernement de B. Disraeli. On reproche indirectement à l'Angleterre de ne pas avoir approuvé le mémorandum de Berlin, expliquant que ce refus est un soutien indirect de Londres. Les Turcs, sans cette confiance en l'Angleterre « n'auraient pas osé commettre les crimes horribles dont il se sont rendus coupable en Bulgarie¹⁶⁵ ». L'auteur de ces mots, John Bright est un homme politique ouvertement antiturc¹⁶⁶ et est, à ce moment-là, un des leaders de l'opposition au gouvernement concernant les atrocités¹⁶⁷. Ce dernier préconise une suspension de l'alliance entre l'Angleterre et la Porte, déclarant que cette dernière « n'est nullement nécessaire à nos intérêts, et qui nous dégrade dans l'estime de toutes les nations chrétiennes¹⁶⁸ ». John Bright s'attaque aussi directement à B. Disraeli et affirme : « je ne suis pas sûr [...] qu'un ministre qui représenterait réellement le sentiment anglais ne rappellerait pas de Constantinople l'ambassadeur de la reine¹⁶⁹ »

Un autre intervenant lors d'un meeting exprime sa méfiance face au premier ministre. Le correspondant français retransmis les propos de ce dernier de la sorte : « le pays ne pouvait

¹⁶² « Lettres d'Angleterre », *op. cit.*, 26/09/1876, p.2.

¹⁶³ *Ibid.*, p.2.

¹⁶⁴ « Lettres d'Angleterre », *op.cit.*, 09/09/1876, p.2.

¹⁶⁵ « Lettres d'Angleterre », *op. cit.*, 08/09/1876, p.1.

¹⁶⁶ RODOGNO (Davide), *Against massacre, op. cit.*, p.24.

¹⁶⁷ « Lettres d'Angleterre », *Le Temps*, 23/09/1876, p.2

¹⁶⁸ « Lettres d'Angleterre », *op. cit.*, 08/09/1876, p.1.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p.1.

avoir confiance dans la politique du cabinet actuel sur la question d'Orient, et persuadé qu'il était très dangereux de laisser le ministère Disraeli sans contrôle dans un moment aussi critique que celui que nous traversons¹⁷⁰. »

Malgré la prise de parole de Benjamin Disraeli devant la Chambre des Communes le 17 juillet ou encore dans un discours très attendu le 20 septembre les oppositions persistent. Ces dernières toujours plus violentes contre le gouvernement ou les Ottomans, se multiplient dans la presse anglaise. Le correspondant français du *Temps* transmet dans sa lettre publiée le 26 septembre quelques exemples issus de journaux qu'il trouve dans la *reading room* où il se trouve. Le journal le *World* écrit :

Il y a beaucoup de libéraux, [...] qui ne peuvent s'empêcher de trouver que ces atrocités turques sont venues fort à propos. Sans doute ils en sont horrifiés ; mais la session n'avait rien produit pour l'opposition, ect¹⁷¹.

Autre exemple proposé par le correspondant dont la violence est d'autant plus importante :

M. Disraeli aime le Turc [...] et il hait les Etats chrétiens de Turquie, parce que ceux-ci ont persécuté les juifs, et c'est probablement la vraie explication de cette cuirasse de triple airain que lord Beaconsfield (M. Disraeli) oppose à une politique aussi pacifique que toute autre et qui promet une paix durable, ce que ne fait pas la sienne, une politique appuyée, ce qui n'est pas non plus le cas de la sienne, par l'enthousiasme de la nation¹⁷² ».

Cet extrait du journal *Spectator* met en lumière l'absence de limite dans les attaques à l'encontre du premier ministre. Malgré tout, le parti conservateur avait toujours le soutien d'une grande partie de l'Eglise, de la noblesse anglaise, des hauts-gradés militaires ou des riches banquiers¹⁷³. Ce fort appui des classes supérieures permet au parti de maintenir sa politique et son gouvernement malgré le trouble dans l'opinion publique.

La position du gouvernement de B. Disraeli

Le gouvernement Disraeli tente difficilement de faire face à cette vague d'opposition qui traverse le pays durant le mois de septembre. Cependant, le *Temps* rappelle le 21

¹⁷⁰ *Ibid.*, p.2.

¹⁷¹ « Lettres d'Angleterre », *op. cit.*, 26/09/1876, p.2.

¹⁷² *Ibid.*, p.2.

¹⁷³ RODOGNO (Davide), *Against massacre*, *op. cit.*, p.152.

septembre que « le ministère dispose toujours de la majorité dans les deux Chambres ». Cette majorité est sensible aux fluctuations que subie l'opinion publique et le journal français suppose que « dans l'intérêt de son parti comme dans l'intérêt du pays, le ministre cherchera à donner satisfaction à l'opinion publique, sans compromettre, en cédant à l'impulsion que M. Gladstone et l'opposition impriment actuellement, les intérêts permanent de l'Angleterre¹⁷⁴ ».

Le correspondant du *Temps* fait publier le 22 septembre des extraits du discours prononcés par le comte de Beaconsfield à Aylesbury. Dans ce discours, le premier ministre affirme d'abord la position anglaise dans le Concert européen pour le retour de la paix et appuya notamment ses relations « d'entente cordiale¹⁷⁵ » avec la Russie. Il met en avant l'implication de lord Derby dans les pourparlers de paix entre la Serbie et la Turquie ainsi que la bonne volonté de la Porte dans l'établissement d'une paix durable sous le contrôle des puissances européennes. Le premier ministre revient enfin sur les oppositions en Angleterre. Il souligne l'intérêt de l'Angleterre pour le maintien de la paix mais déplora l'existence « d'un parti dont les pensées sont absorbées par d'autres préoccupations que celles du maintien des intérêts permanent du pays et de la paix¹⁷⁶ ». Plus loin, il affirme que « l'expulsion des Turcs et l'établissement d'un empire ou d'une république slave¹⁷⁷ » comme le souhaite une partie de la population anglaise, « amèneraient une guerre européenne¹⁷⁸ ».

Le correspondant français écrit à propos du premier ministre anglais : « Il sait que son cabinet est en ce moment impopulaire ; il déplore ce malheur, mais en l'envisageant en face et sans chercher à en nier la réalité, ni même à en atténuer la gravité¹⁷⁹ ».

Victor Hugo et William Gladstone sont deux personnalités politiques qui au moment où l'Europe s'est prise d'émotion pour le sort des Bulgares, tentent de questionner l'opinion publique et leurs gouvernements sur les dispositifs mis en place par les dirigeants européens pour mettre fin à ces atrocités. Accusés de profiter de la situation à des fins politiques et personnels, les deux écrits n'eurent pas l'effet escompté dans la politique de leurs

¹⁷⁴ « Bulletin du jour », *op.cit.*, 21/09/1876, p.1.

¹⁷⁵ « Déclaration du premier ministre d'Angleterre », *op. cit.*, 22/09/1876, p.1.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p.1.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p.1.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p.1.

¹⁷⁹ « Lettres d'Angleterre », *op.cit.*, 26/09/1876, p.2.

gouvernements. Cependant, ils restent des indicateurs intéressants de la place de l'émotion autour des événements en Bulgarie dans la presse française. La multiplication des meetings en Angleterre marque un certain intérêt de l'opinion publique anglaise pour les massacres.

Partie 3

-

Les discours portés par les écrits.

Chapitre 8 – La construction des récits des reporters

Au cours de cette étude, nous avons déjà mis en avant une partie des aventures de nos reporters. Leurs rencontres avec les autorités ou les troupes irrégulières représentent ce qu'il y a de plus sensationnel dans leurs parcours et attirent le lecteur. Cependant, les récits étudiés ne sont pas une simple succession de moments extraordinaires. Les journalistes racontent aussi les différentes étapes de leurs quotidiens, des nuits qu'ils passent aux paysages qu'ils découvrent jusqu'aux émotions qui les traversent. Par l'absence de normes pour ces récits, l'étude de leurs compositions permet de mettre en avant en quoi les journalistes, au fur et à mesure de leurs écrits, construisent ce qui fait un reportage¹. Ceci est particulièrement visible chez M. Rigondaud. Ce dernier réduit progressivement la part de découverte et de descriptions des espaces et de leur histoire.

Quoiqu'il en soit, ces écrits invitent le lecteur à accompagner l'auteur dans ses découvertes, sa recherche des informations, son vécu et ses émotions. Tout ceci est soutenue par un contrat tacite entre le journaliste et son travail. Le journaliste devient, par le reportage, témoin direct des événements et son témoignage repose sur sa personne. Sa place d'observateur étant un gage d'objectivité.

A la découverte de l'Europe ottomane.

La quotidienneté du récit

Il est possible de séparer les informations données sur le quotidien des voyages en deux catégories. Dans un premier temps se retrouve toute une description de ce qui compose leur vie courante. Rigondaud comme Woestyne détaillent leurs journées comme leurs nuits et mettent en scène leur quotidienneté et celle des personnes qui les accompagnent. Les auteurs expriment le détail de leurs déplacements ainsi que les moyens utilisés. Si le train est privilégié dès que celui-ci est accessible, la ligne de chemin de fer s'arrête à Bazias pour le duo de *l'Illustration* et à Tatar-Bazardjik pour Ivan de Woestyne. En plus de détailler les étapes leurs périple ferroviaires, les auteurs partagent aussi au lecteur ce qu'ils font

¹ THERENTY (Marie-Eve), « Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914 », *Societes Representations*, n° 21, n° 1 (2006), p.104.

durant ces longues heures « mortelles² ». Le correspondant du *Figaro*, lors de la dernière partie de son voyage en train, lu un livre acheté à Constantinople, il écrit :

La dernière partie du voyage s'écoule assez rapidement grâce à un roman français que j'ai acheté chez un Allemand à Constantinople et que, [...] j'ose recommander à mes lectrices. IL s'appelle un *Roman vrai*, et l'auteur qui se cache sous le nom de Filex, l'anagramme de *Felix* – heureuse, doit certainement être une femme³.

Après être allé au bout des lignes de chemin de fer, les reporters se déplacent alors à cheval, en voiture ou encore à pied. Ludovic Rigondaud donne une description de la voiture avec laquelle lui, P. Kauffmann et leur guide ont utilisé au départ de Belgrade.

Notre voiture, dit-il, est une espèce de charrette en bois à roues carrées, dans la composition de laquelle il n'y a qu'un seul morceau de fer : l'essieu. [...] C'est lui (Thomas, le guide) qui va conduire les deux chevaux attelés à notre équipage⁴.

Ivan de Woestyne raconte lui comment après sa fuite avec Athanase, son drogman, ils se sont déplacés de nuit pour éviter les troupes régulières comme irrégulières. Le français raconte alors les détails de ces chevauchés nocturnes :

La nuit suivant nous chevauchâmes six heures encore [...]. Cette nuit-là – il faisait très noir, car il n'y avait pas de lune, – j'avais roulé avec mon animal dans une rizière d'où j'étais sorti crotté comme un barbet et trempé comme une éponge. Il fallait attendre le soleil pour me sécher⁵.

Dans la lettre publiée le 15 juillet, L. Rigondaud rapporte qu'un des deux chevaux « succombe à la grande chaleur ». Cette mésaventure, illustrée par P. Kauffmann (figure 13), force alors les trois hommes à abandonner l'animal. L'équipe reprend alors la route à pied⁶.

² RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 24/06/1876, p.6.

³ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 25/07/1876, p.1.

⁴ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 15/07/1876, p.4.

⁵ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 01/08/1876, p.1.

⁶ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 15/07/1876, p.7.



Figure 13 : KAUFFMANN Paul, *Un de nos chevaux succombe à la chaleur*, *l'Illustration*, 15/07/1876

Bien évidemment, dans les deux récits étudiés, les mésaventures sont nombreuses. Le correspondant du *Figaro* en décrit une dans sa dernière lettre publiée le 1^{er} août.

Je dormis une demi-heure, écrit-il, [...] lorsque je fus réveillé par les cris de colère de (son) cawass. Il venait me montrer notre caisse de provisions défoncée et à moitié vidée de son contenu de conserves⁷.

Il arrive aussi, et c'est souvent le cas, que les journalistes racontent des événements qui sortent de l'ordinaire, pour se mettre en avant, détailler précisément les conditions dans lesquelles ils vivent etc. Ivan de Woestyne détaille par exemple la soirée à Andrinople durant laquelle il assiste à *Don César de Bazan* joué en turc par une troupe arménienne. Le Français écrit : « je ne pouvais manquer une pareille aubaine et je me disposais à sortir avec mon drogman qui connaît la ville⁸ ». Il décrit par exemple comment, afin d'aider les populations bulgares qu'il rencontre, il acheta « quatre grandes marmites de cuivre forgé, [...] et, à la grande stupéfaction du forgeron turc qui ne comprenait rien à mes lettres, j'y fis frapper l'inscription suivante : FIGARO — 1876 — JUILLET⁹ ».

Il complète son histoire par :

Si, dans une centaine d'années – ces marmites durent des siècles – un chercheur passe par là, il ne manquera pas de déclarer que *Figaro* n'était pas un nom

⁷ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 01/08/1876, p.1.

⁸ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 29/07/1876, p.1

⁹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 30/07/1876, p.1

imaginaire, à preuve qu'il se trouve des descendants de cette famille dans un village en Bulgarie¹⁰.

Durant leurs récits, les journalistes décrivent le quotidien de leur travail d'écriture ou de dessin pour P. Kauffmann ainsi que les aléas auxquels ils font faces. Par l'analyse des textes on comprend facilement que les auteurs prennent des notes durant leurs journées et après avoir atteint un seuil suffisant d'information, ils écrivent leur correspondance qui regroupe toutes les informations collectées les jours précédents. C'est dans cette optique de transparence de la réalité du terrain qu'Ivan de Woestyne explique dans le *Figaro* du 29 juillet qu'il se perd dans les notes qu'il a pris alors qu'il entame son explication de l'insurrection bulgare :

Donc, au mois d'avril dernier, les Bulgares s'insurgèrent contre les Turcs, — j'avais des dates, mais je ne les retrouve pas au milieu du fouillis de notes prises un peu partout et que j'ai mis plusieurs heures à classer¹¹.

Alors qu'ils sont à Belgrade, Rigondaud raconte dans sa correspondance comment lui et son acolyte se sont organisés pour produire ce qui est présenté aux lecteurs dans *l'Illustration* (figure 14).

Cependant, dit-il, tandis que j'écris, Kauffmann se promène et dessine, et il s'en donne à reproduire les monuments, les places, les rues, les forteresses, les chefs de bandes d'insurgés et les hommes de différentes origines qui grouillent ici un peu partout. Dans son zèle impétueux, il s'est posté deux heures durant en plein soleil sur la Térasia pour attendre et croquer au vol quelques officiers turcs déserteurs que le gouvernement serve dirige à l'intérieur où ils trouveront place ans des bandes organisées [...]¹².

¹⁰ *Ibid.*, p.1.

¹¹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1.

¹² RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 24/06/1876, p.7.



Figure 14 : KAUFFMANN Paul, *Différents personnages rencontrés à Belgrade*, l'Illustration, 24/06/1876

Dans une autre lettre, Rigondaud explique comment, à cause de la nuit profonde, Kauffmann dû laisser tomber son projet de dessin et le duo alla se coucher¹³. A de nombreuses reprises la nuit ou encore la fatigue stoppa les temps d'écriture des deux auteurs. Ivan de Woestyne exprime au commencement de sa lettre écrite le 11 juillet :

Ma dernière lettre s'arrêtait au moment de mon arrivée à Andrinople, vendredi. [...] J'ai donné une journée à Philippopoli puis, [...] j'ai gagné Sophia, d'où je partirai pour Nitch, aussitôt cette lettre close. Je suis brisé à ce point que je me demande si je ne m'endormirai pas sur mon papier.

[...]

J'ai promis à mes hommes – et à moi-même – six heures de repos dès que nous serions hors du rayon de Sofia. J'ai promis aussi à la personne qui veut bien accepter un bacchich pour porter cette lettre jusqu'à Bazarjich [...] de la lui donner dans deux heures ; je vais donc la finir de mon mieux en reliant les fragments que j'ai écrits un peu partout et en la complétant jusqu'à ce jour¹⁴.

Dans ce qui peut être considéré comme l'introduction de sa lettre, le journaliste aborde les différentes étapes de la production de ce dernier, des notes qu'il prend quotidiennement, à l'envoi de la lettre –le train étant le moyen le plus rapide pour qu'elle arrive à Paris. Tout est décrit et plonge ainsi le lecteur dans l'aventure d'un journaliste parti au cœur de l'Orient européen.

¹³ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 22/07/1876, p.4

¹⁴ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1

Une immersion dans un nouvel espace

Les auteurs, et par leurs yeux les lecteurs, partent à la découverte de pays inconnus et entrent en contact avec des cultures diverses. Ces découvertes se concentrent autour de trois éléments : les paysages ainsi que les populations et cultures slavo – chrétiennes et turco-musulmanes. Les fusions entre des termes désignant des religions et des peuples est reprise ici car ces associations prédominent dans les archives consultées.

Les descriptions des paysages commencent dès le voyage du duo de *l'Illustration* en direction de Belgrade. Rigonduard et Kauffmann donnent au lecteur du journal la possibilité découvrir l'Autriche-Hongrie. Alors qu'un dessin représente un gardien de chevaux, le journaliste décrit la « puszia magyare » qu'il découvre à travers les vitres du train (figure 15).



**Figure 15 : KAUFFMANN Paul, *Un gardien de chevaux en Hongrie*,
l'Illustration, 24/06/1876**

C'est une immense plaine presque sans accidents de terrain, où l'œil n'est reposé de distance en distance que par les petites maisons blanches à couverture de chaume qu'affectionnent les habitants de ces pays, ou par d'énormes troupeaux de chevaux ou de boeufs gris à longues cornes. Parci par-là des groupes de moulins à vent à toiture mobile, des puits à roue et à bascule, des campements de gitans avec leur population picaresque, et pour toute verdure, en dehors des moissons, des forêts d'acacias. [...] et le Csikos au teint olivâtre, ce gardien des haras sauvages, vient y caracer presque sur les bords des rails, vissé sur sa monture, la petite d'argile à court tuyau soudée aux lèvres, jetant un regard de mépris sur le tzigane vagabond qui tend la main à l'aumône des voyageurs¹⁵.

Rigonduard, dans le journal du 22 juillet, dresse un tableau écrit d'un paysage qu'il traverse.

¹⁵ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 24/06/1876, p.6.

A peine étions-nous sortis de Belgrachick (Belogradjik) pour descendre le revers méridional de la colline quelle spectacle le plus inattendu et le plus singulier s'offrit à nos regards. Nous nous enfoncions dans des gorges étroites et tortueuses, dominées par des rochers du rouge le plus vif et pourvus des formes les plus pittoresques. Ces rochers, presque tous isolés les uns des autres, présentaient tantôt l'aspect de longues aiguilles *obéliscales*, tantôt celui d'immenses stalactites renversées, quelques fois une sorte de ressemblance fantastique avec des animaux, des navires, des maisons, ils étaient rangés à droite et à gauche de la route comme les arbres dans une allée. La plupart d'entre ces blocs avaient jusqu'à 200 mètres de hauteur, avec une apparence schisteuse et friable. J'en ai vu quelques-uns qui semblaient sortir d'un bouquet de bois et d'autres qui portaient un bouquet de bois sur leurs cimes. Au-dessus de cette avenue cyclopéenne planaient des centaines d'oiseaux de proie, les premiers qui frappèrent nos regards en entrant en Turquies, où nous devons bientôt les compter par milliers¹⁶.

Ces descriptions détaillées se prolongent dans les espaces urbains. A Belgrade le journaliste détaille précisément les visites que le duo fait dans la capitale serbe.

Vue de la rive austro-hongroise, l'ancienne *Sigundunum* des Romains offre un aspect des plus attrayants. Placée au confluent du Danube et de la Save, sa situation, autour d'un rocher défendu par la vieille citadelle témoin des exploits du prince Eugène et de Landon, lui imprime un cachet de grandeur indéniable¹⁷.

Les rues qu'ils traversent, le palais qu'ils visitent sont décrits par l'un et dessiné par l'autre (figure 16). Dans l'article de Rigonduaud se trouve aussi un résumé de l'histoire de la Serbie, ainsi qu'une description de sa littérature et de son armée.



Figure 16 : KAUFFMANN Paul, *Le Konak, palais du prince Milan, à Belgrade*, croquis d'après nature par M. Kauffmann, correspondant particulier de l'*Illustration*.

¹⁶ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 22/07/1876, p.10.

¹⁷ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 24/06/1876, p.6.

Le duo présente aussi la ville de Widin de manière précise. D'importantes gravures accompagnent ici encore la description faite par Ludovic Rigondaud (figure 17).

Widin, écrit-il, jusqu'en 1866 capitale du pachalik du même nom, aujourd'hui simple district du vilayet de Tuna, est l'ancienne *Bononia* des Romains. Sa population tant musulmane que chrétienne est approximativement de trente mille âmes. Widin est située au milieu de marais produits par des infiltrations du Danube. C'est un des plus forts boulevards turcs à la frontière nord. La forteresse est placée sur un terrain un peu élevé d'où elle domine une vaste plaine marécageuse¹⁸.

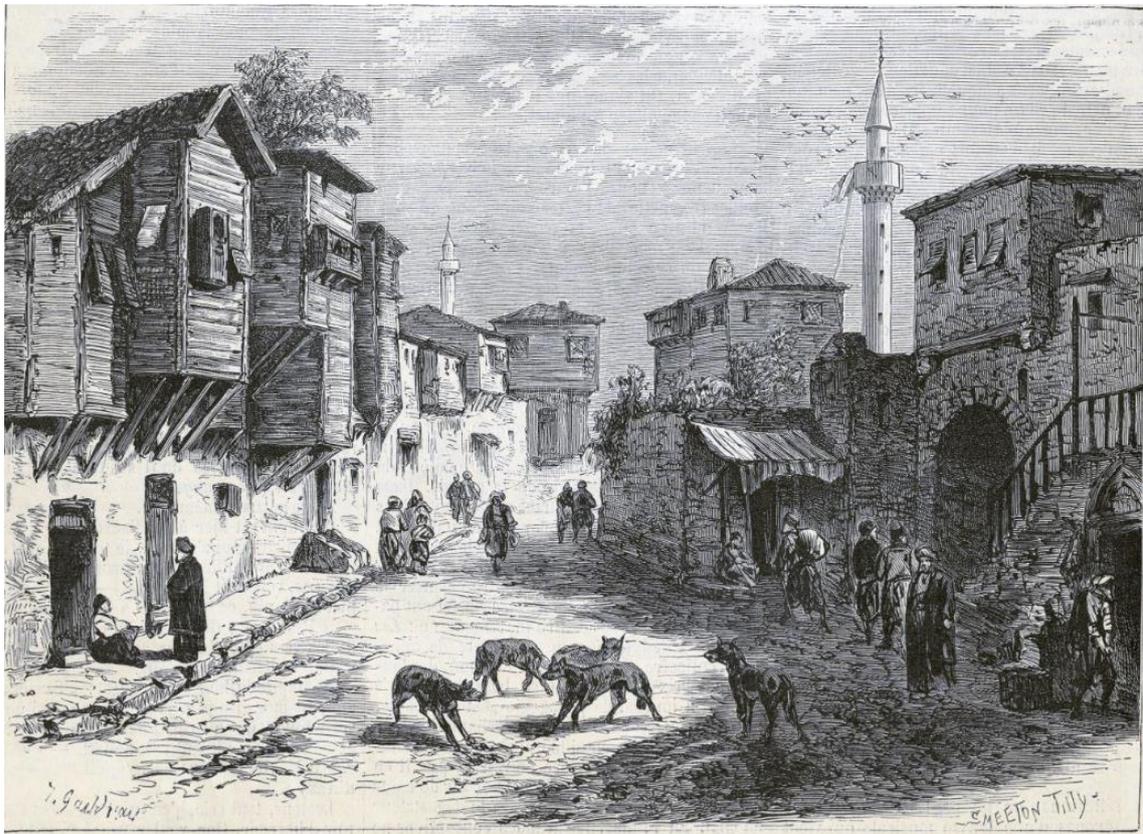


Figure 17 : KAUFFMANN Paul, *Une rue de Widin*, l'Illustration, 22/07/1876

S'en suit une description précise de la force de défense et d'attaque de la forteresse, de la profondeur des fossés des bastions ou du nombre de canons présents.

Mais en plus de ces espaces urbains ou champêtre, les Français entre en contact avec des populations et coutumes qu'ils ne connaissent pas ou peu.

Sur des plateaux, écrit Rigondaud, nous rencontrons un campement de gitanes composé de huit personnes : quatre hommes, deux femmes et deux enfants. Les femmes et les enfants, ces derniers complètement nus, se précipitent vers nous

¹⁸ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 22/07/1876, p.7.

en demandant l'aumône. Désireux de fournir à Kauffmann l'occasion d'étudier de près ces gens et leur genre de vie, je décide de faire halte et déjeuner auprès d'eux¹⁹.

Kauffmann dessina une des jeunes femmes pendant que Rigondaud se fit lire l'avenir dans les lignes de la paume de sa main (figure 18). L. Rigondaud est voué à la pendaison d'après les dires de la vieille dame. Un verdict qui ne laisse pas Thomas, leur guide, indifférent. Ce dernier « devient tout pâle et me regarde avec effroi²⁰ », ce dernier très superstitieux, voit déjà le Français la corde au cou.



Figure 18 : KAUFFMANN Paul, *La jeune gitane pendant la prophétie*, l'Illustration, 15/07/1876

L'une des découvertes les plus surprenantes pour les journalistes français est la culture ottomane et plus particulièrement les usages et coutumes engendrés par l'Islam. Ivan de Woestyne donne de nombreux détails sur le fonctionnement de la société ottomane. Au début de son périple, alors qu'il est dans le train en direction des Balkans, le journaliste fait un descriptif détaillé des personnes qu'il rencontre et de leurs tenues. Il écrit :

Mais ce qu'on ne voit nulle part, c'est le fouillis de types étranges composant l'élément voyageur avec lequel j'avais le plaisir de rouler.

Je ne parle pas de certains voyageurs habillés à l'européenne, sauf le fez, et qui tous descendirent dans la banlieue [...]. Je veux citer seulement l'élément indigène composé de voyous déguenillés, salement vêtus d'oripeaux dessinant quand même le vieux costume turc et qui, à chaque gare, font en mendiant le tour du train. Tous ont la tête couverte d'un turban autrefois blanc, taché de chevrons crasseux, retenant facilement une vermine plantureuse et reconnaissante. Quelques turbans verts, disséminés comme des épiluchures de légumes au milieu d'un tas d'ordures, coupent la monotonie du répugnant tableau. Seuls, me dit-on,

¹⁹ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 15/07/1876, p.7

²⁰ *Ibid*, p.7

les descendants du Prophète et les fidèles qui ont fait le pèlerinage de la Mecque ont le droit d'arborer la couleur de l'espérance²¹.

Plus tard dans son récit, le journaliste français initie le lecteur « à la manière de mesurer le temps ici²² ». Il continue son explication de la sorte :

L'heure commence à compter au moment où le soleil se couche, vers sept heures et demie du soir en cette saison : de sorte qu'à sept heures et demi du matin il est midi et que, devant me rendre à deux heures à la turque, chez le Pacha, j'avais à attendre que ma montre marquât neuf heures et demie à la franque, comme on dit ici²³.

Dans *l'Illustration*, la découverte passe aussi par l'écriture. Sur le laisser-passer écrit en turc, le nom et prénom du duo ont été inscrits et ensuite reproduit dans le journal avec le sens de lecture et la traduction des syllabes en dessous des lettres coraniques (figure 19).

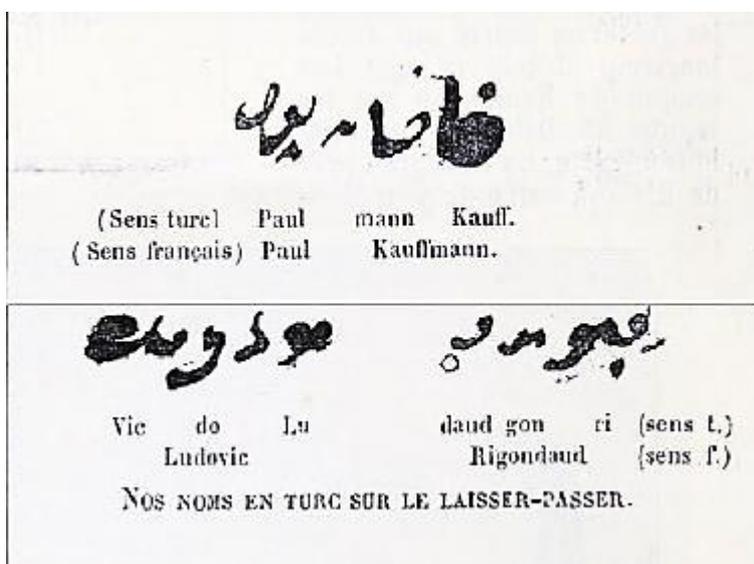


Figure 19 : Reproduction des noms et prénoms des correspondants de *l'Illustration*, *l'Illustration*, 22/07/1876

A d'autres moments dans le récit de Rigondaud, de manière discrète, sont intégrés des petits éléments de paysage du paysage ottoman. Dans la correspondance du 22 juillet, le Français écrit :

C'est dans les environs de Pirot que nous rencontrons pour la première fois ces tas de pierres le plus souvent sans inscription ni dessin ni clôture qu'on appelle des cimetières.
[...]

²¹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 25/07/1876, p.1.

²² WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 29/07/1876, p.1

²³ *Ibid.*, p.1.

Nous pressons le pas de nos montures, et bientôt Nisch avec ses innombrables minarets mêlés de grands arbres apparait à nos yeux²⁴.

Mais Ludovic Rigondaud est réellement surpris lorsqu'il fait l'expérience d'une prière dans une mosquée à Belgrade. Il raconte ce moment en ces termes :

Passant un jour, à l'heure où le muezzin, perché sur le balcon du minaret, appelait les fidèles à la prière, j'ai eu la fantaisie d'entrer. Il m'a fallu d'abord ôter mes bottines à la porte et les confier, moyennant cinq piastre (1 franc), à la garde d'un domestique quelconque, ne me sentant pas l'absolue certitude de les retrouver à la sortie dans un quartier si mal hanté. C'était grande fête, laquelle je l'ignore, et il m'a été donné d'entendre le *kodja* réciter les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah, en secouant la tête à la façon des chevaux de carrosse. Jugez de ma béatitude.

Toutes ces découvertes illustrent une part de l'aventure que vivent les journalistes, en plus des étapes qu'ils s'attendaient à traverser – tels que la rencontre avec les autorités ou les *başıbozuk* qui sont des éléments inerrants au voyage tel qu'ils l'avaient pensé. A ces descriptions précises du quotidien s'ajoutent les émotions et références aux cinq sens. Ces dernières apportent une profondeur supplémentaire aux récits et permettent une appropriation d'autant plus importante de la part des lecteurs.

Des sentiments indissociables du reportage

Par l'usage de références aux émotions et pensées des auteurs et de leur entourage, la lecture de leurs récits développe une nouvelle perspective d'accroche auprès du lectorat. Plus qu'un simple partage des étapes du récit, l'appel aux sens et autres émotions permet au lecteur de pleinement s'appropriier le récit présenté. L'écriture à la première personne, telle que pourrait l'être un journal personnel renforce le lien étroit qui lie alors l'auteur au lecteur.

La description des sens

Dans les récits de *l'Illustration* et du *Figaro*, les auteurs se réfèrent régulièrement aux cinq sens. Bien évidemment la vue est au centre des récits, élément essentiel pour la mise

²⁴ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 22/07/1876, p.10.

en place de reportages dans les journaux. Si ces écrits existent, c'est d'abord pour obtenir des informations attestées par le témoignage oculaire des journalistes envoyés.

Mais la vue n'est pas le sens mis en avant, trois autres sens – l'odorat, le goût et l'ouïe – permettent de pousser l'expérience de la lecture encore plus loin.

Les écrits de J. MacGahan font tous deux références à de multiples reprises à l'odeur qu'émanait certains lieux de massacres. Les faits sont publiés dans le *Figaro* :

Près de l'église et de l'école, le sol était littéralement couvert d'ossements, encore recouverts de lambeaux de chairs putréfiées et de vêtements déchirés. L'odeur infecte répandue par les cadavres était intolérable.

[...]

L'odeur était tellement forte dans le cimetière, qu'il fut impossible aux voyageurs d'y entrer sans priser du tabac²⁵.

Utilisées pour décrire les scènes d'atrocités, les odeurs sont utilisées par Ivan de Woestyne dans la description de l'hôtel dans lequel il passe une nuit à Andrinople. *L'hôtel de Roumélie* a une salle à manger « qui sent à la fois le graillon et le pétrole²⁶ ». Rigondaud quant à lui fait expérience de la mauvaise odeur au moment de sa balade dans la ville de Widin.

Rien ne peut donner une idée de Widin à quiconque ne connaît pas les villes orientales, écrit-il, c'est un vrai cloaque. On ne peut marcher dans les rues à pavés inégaux qui vous meurtrissent les pieds, qu'avec les plus grandes précautions et en tenant constamment son mouchoir aux narines. De grandes flaques de sang en putréfaction s'étalent à chaque pas ; [...]. Les maisons basses avec des ouvertures tellement étroites que l'air peut à peine y pénétrer, suent la malpropreté par toutes les fissures²⁷.

L'odorat est toujours signifié pour parler des mauvaises odeurs. A aucun moment dans nos récits, les auteurs français, ne font appel à l'odorat pour décrire de bons repas, ou tout autre senteur plaisante qu'ils ont pu rencontrer durant leurs périples. Les odeurs servent ici d'appuis à la remise en contexte d'un environnement inhospitalité, abject au possible.

Le goût est décrit au quotidien, notamment par Ivan de Woestyne. Le journaliste partage régulièrement dans ses correspondances les choses qu'il consomme, que ce soit pour mettre en avant quelque chose de banal – comme son café dans le train²⁸ – ou bien des boissons qu'il a appréciées. Il raconte par exemple que le fait que M. de Hirsch – propriétaire

²⁵ « Massacres de Bulgarie », *Le Figaro*, 25/08/1876, p.1.

²⁶ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1.

²⁷ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 22/07/1876, p.7.

²⁸ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 25/07/1876, p.1.

de l'exploitation des chemins de fer de la Turquie d'Europe²⁹ – lui ai fait envoyer deux bouteilles « d'excellent Château-Laffitte³⁰ ». Rigonaud et Kauffmann ont, eux aussi, profités d'un bon vin, local celui-ci. Ils partagent avec les autorités de Jagodia deux bouteilles de « vin de Negotin, - le meilleur cru de Serbie³¹ ». Cependant, les journalistes ont aussi fait des expériences alimentaires malheureuses. Le duo de *l'Illustration* a été invité à boire le thé avec des *başıbozuk*, par malheur ce dernier était « fortement additionné de mauvais rhum³² ». D'autres tentatives culinaires ont été encore plus compliquées, comme dans les hôtels de Belgrade où « on vous sert à manger quelque chose qui tient le milieu entre la cuisine allemande importée d'Autriche et certains mets dit nationaux à base de poivre rouge. C'est horrible.³³ ».

Ivan de Woestyne lui décrit surtout comment il s'est nourrit au moment de sa fuite avec Athanase, à la fin de son périple en Bulgarie.

Les poiriers, dit-il, ne sont pas rares dans le pays, et la récolte à faire est superbe cette année ; nous mangeâmes des poires, nous mâchâmes du blé et nous bûmes de l'eau et du cognac. [...] (le lendemain) même nourriture que la veille³⁴ ».

Enfin, l'ouïe est aussi beaucoup sollicitée dans les récits des journalistes. Que ce soit I. de Woestyne ou le duo L. Rigonaud et P. Kauffmann, tous rencontrèrent de la musique durant leurs voyages et notifièrent ces rencontres dans leurs récits.

Les découvertes musicales du duo de *l'Illustration* commencèrent près de Belgrade où les Français assistèrent à une fête de village en l'honneur des milices. A ce moment-là, après avoir décrit les mouvements de la danse folklorique nommée *kolo*, Rigonaud décrit les musiciens présents, il écrit :

Règle générale, l'orchestre est peu riche, c'est tantôt une musette, tantôt une cornemuse ; souvent aussi dans les fêtes importantes come celle d'aujourd'hui, il se compose d'une bande de Tsiganes, avec tambour de basque, recouvert de toile, violons, violoncelle et *cymballum*, espèce d'instrument à cordes métalliques, ressemblant au cistre, sur lequel un errants cuivrés frappe fiévreusement avec de

²⁹ JACOLIN (Henry), « L'établissement de la première voie ferrée entre l'Europe et la Turquie. Chemins de fer et diplomatie dans les Balkans », *Revue d'histoire des chemins de fer*, n° 35 (novembre 2006), p. 12. [En ligne] <http://journals.openedition.org/rhcf/414>, consulté le 10/08/2019.

³⁰ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 25/07/1876, p.1.

³¹ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 15/07/1876, p.7.

³² RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 22/07/1876, p.10.

³³ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 24/06/1876, p.7.

³⁴ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 01/08/1876, p.1.

petits bâtons dont les bouts, entourés de chiffons de fils, forment tampons. La mélodie est par moment lente, par moments précipitée jusqu'à la rage³⁵.

Ivan de Woestyne rencontre lui une « de ces troupes nomades de jeunes musicienne allemandes³⁶ ». Ces dernières, rencontré dans un réfectoire où on parle turc, grec, bulgare et français, jouent *la fille de Mme Angot* et *Danube bleu*. Le Français écrit « bientôt [...], leurs violons retentissent sous les arbres du petit jardin de l'hôtel³⁷ ».

Les émotions et pensées partagées.

Comme vu précédemment, les auteurs, tout au long de leurs récits, partagent avec les lecteurs beaucoup plus que simplement les informations récoltées sur le terrain. En plus des étapes, des rencontres, des difficultés comme des moments privilégiés, ils abordent aussi leurs émotions et leurs pensées, des petites confidences où Rigondaud comme de Woestyne se livrent comme ils pourraient le faire dans leur journal intime.

Les pensées et faits transmis par L. Rigondaud livrent le quotidien du travail en duo qu'il entreprend avec P. Kauffmann. La présence de ce dernier engendre des discussions et parfois des désaccords que l'auteur des articles retranscrits, lorsqu'il considère cela comme important, aux lecteurs. Au début de leur premier voyage en partance de Belgrade, dans la publication du 15 juillet, Rigondaud écrit :

Mais avant de nous mettre en route, peut-être nous sera-t-il permis de vous présenter les voyageurs. Une idée de Kauffmann, que j'ai vainement combattue, je le déclare. A chacun sa responsabilité. J'ai dû céder, mais en me promettant *in petto* de refuser au dernier moment le secours de ma plume à cette œuvre insidieuse de son crayon. Mais si je crois devoir garder le silence sur nos personnes, la même réserve ne m'est pas imposée à l'endroit de notre domestique, ni de notre équipage. J'en dirais donc quelques mots³⁸.

L'auteur tient ici à présenter sa version, comme pour se dédouaner d'un écrit qu'il ne considère pas comme important et intègre le lecteur dans les dynamiques internes au groupe. Plus tard dans le même article, il exprime aussi le fait que l'idée d'abandonner le cheval affaiblit par la chaleur était son idée : « je propose d'abandonner sur place l'animal qui

³⁵ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 24/06/1876, p.7.

³⁶ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 29/07/1876, p.1.

³⁷ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *Le Figaro*, 29/07/1876, p.1.

³⁸ Rigondaud (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 15/07/1876, p.4.

rôle³⁹ ». Du reste, Rigondaud – tout comme Woestyne – exprime surtout dans ses textes, les émotions qu’il a ressenti à certains moments. Il raconte par exemple la « rage indescriptible » lorsque lui et son acolyte sont arrêtés par les zaptiés à leur arrivé à Widin. Ici encore, il se met en avant et écrit : je suis dans une rage indescriptible, et au risque de ce qui peut arriver de fâcheux, je me propose de m’expliquer catégoriquement avec Son Excellence Rifaat-Pacha⁴⁰ ».

C’est ici le rôle principal que joue les émotions et pensées transmises par les auteurs. Ces dernières permettent de représenter le correspondant dans l’environnement décrit. Ivan de Woestyne dépeint par exemple la nuit difficile qu’il passa à Andrinople. D’abord dérangé par les musiciennes allemandes jusqu’à quatre heures du matin, plus tard dans la nuit il est réveillé par « de brûlantes démangeaisons⁴¹ », il écrit :

J’ai le corps littéralement dévoré par des ennemis invisibles ; dans mon désespoir,
je lève les yeux au ciel et mon regard rencontre, écrit au crayon sur le mur, le
quatrain suivant :
Si vous voulez dormir tranquille,
Si votre corps est délicat,
N’abordez jamais cet asile
Que muni de poudre Vicat⁴².

Les auteurs retranscrivent aussi comment ils ont fait preuve de bravoure, de courages, ou encore d’humanité. Tels des aventuriers, ils mettent en scène leur personne et leur corps face au danger, à la douleur, à la fatigue, à la faim, au doute ou encore à l’horreur (chap.9). Pour Marie-Eve Thérénty, le reporter, comme le poète qui s’identifie à la douleur, s’héroïse par le danger et ce danger qui permet de maintenir le lien entre le correspondant et le lecteur⁴³. Ivan de Woestyne se met en scène dans toutes sortes de situation, de la fatigue extrême qui le prend lorsqu’il écrit « les plumes et l’encre roula bientôt sur le sol et moi-même par-dessus⁴⁴ », à sa prudence, tout est décrit. Lorsqu’il part en pleine nuit avec son drogman Athanase pour fuir les autorités, il exprime longuement pourquoi il fait ce choix et insiste sur la sagesse de cette décision.

³⁹ *Ibid.*, p.7.

⁴⁰ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l’insurrection orientale », *op. cit.*, 22/07/1876, p.6

⁴¹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1.

⁴² *Ibid.*, p.1.

⁴³ THERENTY (Marie-Eve), « Les « vagabonds du télégraphe » », *op. cit.*, p.113.

⁴⁴ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 01/08/1876, p.1.

On dira peut-être que, barrant en retraite, j'ai plutôt obéi à la peur qu'à la prudence, écrit le Français. C'est bien possible, et je suis d'autant plus prêt à le reconnaître que, deux jours après, quand je me en sûreté, je sentis mes épaules débarrassées d'un poids énorme. [...]

J'ai préféré, – si peur il y a, – avoir peur trop tôt. Et puis, les incrédules peuvent y aller voir⁴⁵.

Le courage de nos deux auteurs s'illustre à différent moment, comme lors que le correspondant du *Figaro* décide, contre l'avis des personnes qu'il rencontra à Philippopoli, de continuer son voyage en direction de Sofia. Cet exemple représente parfaitement comment l'auteur décide d'affronter un danger qu'il sait réel mais qu'il décide d'affronter pour son reportage. De par la nature de leurs voyages, que ce soit L. Rigonduard, P. Kauffmann ou I. de Woestyne sont tous confrontés aux risques. Pour exemple, lorsque le duo de *l'Illustration* se perd en pleine nuit sur la route de Pirot, le journaliste décrit en détail les éléments qui engendre inquiétude et doute mais aussi où son courage et son sang-froid prennent les devants.

Thomas [...] nous fait abandonner la grand 'route et ce que je voulais tant éviter nous arrive ; nous nous trouvons égarés en pleine nuit. Que faire ? je mets Thomas à l'avant-garde [...], et nous cheminons en silence l'œil et l'oreille au guet à travers une petite plaine bordée de chaque côté d'ondulation boisées⁴⁶.

Enfin, les émotions apparaissent pour marquer la compassion, l'empathie face aux populations touchées par l'horreur, comme lorsque Ivan de Woestyne achète des marmites en cuivre afin d'aider des rescapés. En plus de cet exemple, il lui arrive dans son récit d'insister sur les émotions des personnes qu'il rencontre.

Une pauvre vieille femme que je rencontrais pleurant errait suivie de six enfants, dont elle est la grand'mère. A chaque coin de rue, elle s'arrête pour les compter, et si l'un d'eux s'écarte, elle pousse des cris terribles. Elle est devenue folle⁴⁷.

Le tableau précis qui est décrit, en plus de rendre compte de la situation sur le terrain, pousse le lecteur à l'empathie. La transparence de cette description détaillée appuie aussi le discours tenu par l'auteur : cette dernière étant gage de l'objectivité et de la véracité des propos tenus.

⁴⁵ *Ibid.*, p.1.

⁴⁶ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 22/07/1876, p.10.

⁴⁷ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 30/07/1876, p.1.

Ce témoignage qu'apporte le correspondant est la base de son discours et de son travail. Ce dernier se fonde sur le principe du témoignage oculaire.

L'objectivité des témoins oculaires

Le rôle du journaliste « indépendant »

Les récits écrits par les auteurs reposent sur le statut de ces derniers ainsi que de la vision qu'eux ou d'autres ont du journalisme « indépendant ». Ce terme apparaît dans la traduction du pamphlet de M. Gladstone ainsi que dans les paroles d'une personne inconnue transcrite par M. de Woestyne. L'ancien ministre anglais écrit dans son pamphlet : « je suis sensible aux nombreux services constamment rendus par le journalisme indépendant à l'humanité, à la liberté et à la justice⁴⁸ ». Ce rôle porté par le journaliste de terrain est plusieurs fois dans les écrits publiés par le *Figaro*. L'auteur s'exprime directement aux lecteurs au début de sa lettre publiée le 30 juillet, il écrit :

Le lecteur se souviendra peut-être que, tout en faisant mes réserves sur la possibilité de mon entreprise, j'étais parti dans la ferme intention de suivre les opérations militaires [...].

Pendant le chemin, j'ai changé mon fusil d'épaule, par la raison que si les opérations stratégiques faisaient défaut, les atrocités continuaient de façon à n'en pas laisser deviner la fin⁴⁹.

Le *Figaro* et son collaborateur se trouvent dans une situation particulière au moment de la publication des lettres. En effet, l'appellation de journaliste « indépendant » ne correspond pas à la réalité des faits, marque bien l'absence de réelles normes concernant le travail effectué par Ivan de Woestyne ou encore Ludovic Rigondaud. Il faut ajouter à cela le fait que dans la conception de la correspondance, le *Figaro* a une primauté de l'information venue d'un témoin direct. Cette double affirmation, à la fois concernant le statut du journaliste et l'exclusivité de son propos, explique les nombreuses références présentes dans les écrits du collaborateur.

⁴⁸ « Lettres de Serbie », *Le Temps*, 10/09/1876, p.2.

⁴⁹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 30/07/1876, p.1.

Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro* écrit à la fin du mois d'août : « Le *Figaro* peut revendiquer pour son collaborateur, M. Ivan de Woestyne, l'honneur d'avoir le premier attiré l'attention du public français sur les abominations commises en Turquie⁵⁰. »

Au cours de ses écrits, le correspondant assure de la véracité de ses propos, s'appuyant parfois sur les corps diplomatiques qu'il a pu rencontrer lors de son périple.

Tout démenti, écrit-il, à quoi que ce soit de ce que je viens de vous télégraphier serait une contre-vérité⁵¹.

(Je crois devoir rappeler une fois encore au lecteur, que tout ce que j'avance est pris dans des rapports officiels qu'ont reçus les ambassades.)⁵²

C'est pour cela que je commence par déclarer que pas un membre du corps consulaire de Philippopoli ne démentira un seul des faits que l'on va lire et que tous, au contraire, soutiendront que je suis au-dessous de la vérité⁵³.

Les écrits reposent entièrement sur leurs auteurs, qui se jettent corps et âme dans leur entreprise. *L'Illustration*, pour présenter les deux collaborateurs envoyés sur le terrain, introduit la première publication de la sorte :

Le travail dont nous commençons aujourd'hui la publication est le produit de cette collaboration (entre MM. Rigonaud et Kauffmann), [...].
La réputation, comme écrivains politique de M. Rigonaud, est établie depuis longtemps par une collaboration des plus laborieuses à la plupart des feuilles quotidiennes de Paris, où il traite avec la plus grande compétence les questions de haute politique extérieure. Quant à M. Kauffmann, il est suffisamment connu des abonnés de *L'Illustration* pour que nous soyons dispensés de faire son éloge⁵⁴.

Par cette présentation des deux protagonistes, la rédaction s'appuie sur leur notoriété et leurs expériences antérieures pour assurer au lecteur, un récit intéressant comprenant des actualités nouvelles. Ivan de Woestyne quant à lui, présente lui-même à ces lecteurs sa position concernant le périple qui s'apprête alors d'entreprendre.

Mais, m'en allant à l'aventure, écrit-il, et en cherchant à faire de mon mieux [...] je devais prévenir le public des empêchements qui feraient peut-être qu'au lieu

⁵⁰ MAGNARD (Francis), « Les massacres de Bulgarie », *Le Figaro*, 25/08/1876, p.1.

⁵¹ WOESTYNE (Ivan de), « Affaires d'Orient », *Le Figaro.*, 24/07/1876, p.1.

⁵² WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 30/07/1876, p.1

⁵³ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1

⁵⁴ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *L'Illustration*, 24/06/1876, p.6.

des grives que je cherche, je me verrais parfois forcé de ne lui servir que des merles⁵⁵.

Le reportage incarne la primauté de l'*information*⁵⁶. Cette dernière est essentielle dans la construction du récit et même de l'« aventure ». C'est pourquoi, le correspondant du *Figaro* met un point d'honneur à prévenir les différentes possibilités concernant le contenu de ces futures lettres. C'est aussi pourquoi, alors qu'on apprend que l'ambassadeur anglais à Constantinople a fait interdire la publication du *Daily News* – journal dans lequel est publié la correspondance de J. MacGahan concernant les atrocités – le *Figaro* décide de reproduire ledit récit « qui constitue le plus dramatique et le plus horrible des romans⁵⁷ ». F. Magnard explique ce choix en disant « remplir un devoir de moralité publique et internationale⁵⁸ ».

Le témoin oculaire porteur d'objectivité

Nous recommandons tout spécialement à nos lecteur la lettre que notre collaborateur, M. Ivan de Woestyne, nous adresse.

Elle est, à la fois, attachante comme un roman et saisissante comme un tableau copié d'après nature. Elle confirme et développe les tragiques détails qu'il nous a été transmis par le télégraphe sur les atrocités commises en Bulgarie, et cela avec une précision qui ne laisse place à aucun doute.

L'intérêt que présente cette correspondance expliquera et justifiera la place considérable qu'elle occupe dans les colonnes du *Figaro*⁵⁹

Cette introduction écrite par la rédaction du journal exprime clairement les attentes, les objectifs ainsi que les modalités du récit que le « collaborateur » présente dans les colonnes du journal depuis quelques jours. Ce récit est d'une importance toute particulière il met en avant une information directement envoyée du terrain à la rédaction du journal, par le biais du reporter. Alors qu'en 1876, son statut n'est pas encore reconnu par le monde journalistique et sa pratique n'est pas normée, le reporter représente pourtant l'élévation de l'*information* face aux opinions. Il est présent sur le terrain, communique avec les acteurs et surtout témoigne d'une réalité vécue qui est pensée comme véritable⁶⁰. Basé sur la vision,

⁵⁵ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 25/07/1876, p.1.

⁵⁶ KALIFA (Dominique), REGNIER (Philippe), THERENTY (Marie-Eve), VAILLANT (Alain) dir., *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Nouveau monde, 2011, p.1015.

⁵⁷ MAGNARD (Francis), « Les massacres de Bulgarie », *op.cit.*, 25/08/1876, p.1.

⁵⁸ *Ibid.*, p.1.

⁵⁹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1.

⁶⁰ REGNIER (Pierre) et alii. dir, *La civilisation du journal*, *op. cit*, p.1015.

le journaliste apporte un témoignage présumé objectif et surtout appuyé par la psychologie du témoignage qui apparaît en Allemagne⁶¹.

C'est le jeu de tous les enfants dans les rues, écrit Ivan de Woestyne. Comment en serait-il autrement ? Tous les matins chacune des douze potences reçoit sa ration quotidienne ; les femmes crachent sur le supplicé et le battent en criant *giaour* ; les enfants le prennent par les pieds et le font tourner autour de la corde aller et revenir. J'ai vu tout cela⁶².

Ici, alors que le correspondant vient de détailler des scènes qui pourraient sembler irréelles ou exagérées, il utilise la vue comme preuve ultime de son honnêteté. Le témoignage oculaire est aussi mis en avant dans le rapport anglais de M. Baring. Ce dernier déclare : « On a nié qu'un seul village musulman ait été brûlé et une seule mosquée détruite, quand j'en ai vu de mes yeux en ruines⁶³ »

Malgré la pensée collective que le témoignage est objectif, par la lecture des récits des Français, la subjectivité des auteurs apparaît. Ces derniers, par de petites expressions, marquent clairement leur position favorable envers les Bulgares et les Slaves de manière générale et, *a contrario*, une vision très défavorable concernant tout ce qui concerne les Turcs. Cette différence d'appréciation est notamment visible dans la description des paysages ou dans les adjectifs et expressions utilisés pour décrire les personnes rencontrées (chap. 9). Par exemple, la description faite par Ivan de Woestyne des personnes rencontrées dans le train en partance de Constantinople est marquée par cette vision des Ottomans. Il décrit des personnes – des « voyous déguenillés » – coiffées par des turbans, blancs pour la majorité d'entre eux et vert pour certains. Le Français compare alors ces turbans verts à « des épiluchures de légumes au milieu d'un tas d'ordures⁶⁴ ». Cette vision se retrouve aussi sous la plume de L. Rigonaud, qui au moment de décrire la banlieue de Ab-Palanka, la décrit de la sorte : « La banlieue [...] est ravissante, les habitations sont presque élégantes, les jardins bien cultivés et le tout possède un air de prospérité fort rare d'ordinaire en Turquie⁶⁵ ». Tout au long du récit, le lecteur accompagne le journaliste dans les différents aléas de son périple. Que ce soit face aux difficultés du quotidien, aux déplacements complexes ou dans la découverte d'espaces méconnus, le reporter emmène son lecteur avec lui, tel un

⁶¹ THERENTY (Marie-Eve), « Les « vagabonds du télégraphe » », *op. cit.*, p.111.

⁶² WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 30/07/1876, p.1.

⁶³ « Lettres d'Angleterre », *Le Temps*, 22/09/1876, p.2.

⁶⁴ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 25/07/1876, p.1.

⁶⁵ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 22/07/1876, p.10.

compagnon de voyage. Or si le journaliste écrit c'est parce qu'il pense que cela peut avoir un impact sur la lecture. Les motivations sont multiples, on souhaite que le récit surprenne, attendrisse, ou encore marque l'exceptionnel, le singulier voire l'étrange. Mais au final, qu'importe l'objectif initial, le lecteur est immergé dans le quotidien des journalistes et par la transparence de leurs récits, il perçoit les paysages décrits et ressent les émotions décrites par les auteurs.

Chapitre 9 – Un choc entre la « civilisation » et la « barbarie »

L'Orient et l'Occident s'opposent dans les esprits européens bien avant le XIX^e siècle. Or si ces deux entités existent, ce n'est que dans les représentations des Occidentaux. L'Orient, cet autre, fascine comme il inquiète. Il est le résultat d'une superposition de représentations, stéréotypes et autres discours porté au fil des décennies par les Européens. Lors de conflits politiques, l'Orient révèle les passions, exalte les émotions et expose les divergences. C'est alors qu'à travers les écrits, les limites apparaissent et définissent les identités et se dessinent alors les différences entre les dominants et les dominés.

Les écrits des correspondants mettent en lumière certaines strates qui composent l'entité Orient. Ces différents éléments dévoilent alors les bornes de ce qu'ils considèrent comme étant propre à la civilisation et ce qui lui est contraire ; ce qui appartient à la modernité et ce qui ne l'est pas.

Un oppresseur et un opprimé

La représentation de l'insurrection bulgare dans les écrits des deux journalistes français est très similaire : les Ottomans, oppresseurs dans les Balkans depuis des siècles, étant un peuple « barbare ». En plus de cela, d'après les écrits, les Turcs empêchent les Bulgares d'atteindre le niveau de civilisation auquel ils sont destinés. Par cette vision préétablie apparaît, dans nos sources, un vocabulaire distinct pour qualifier les Turcs et les Slaves. Durant des siècles, les européens ont écrits et pensé l'Orient. La superposition de toutes ces réflexions concernant les Turcs et l'Islam engendre la représentation générale de l'Orient chez les Européens du XIX^e.

« Atrocités » ou « massacre » : le vocabulaire pour l'opresseur

La population comme les troupes armées turques, sont responsables d'après les écrits européens, des pires atrocités contre la population chrétienne des Balkans. Ces massacres sont omniprésents dans les écrits. Toujours utilisée pour qualifier les oppresseurs, l'horreur décrite est une émotion pure qui suscite l'indignation des Européens. Nous pourrions faire référence à toutes les exécutions décrites dans les différents récits, qu'ils soient français ou étrangers, mais nous nous arrêtons plus spécifiquement sur ce qu'Ivan de Woestyne a sous-titré comme étant le récit des *trois pendus*.

Alors qu'il est à Andrinople, le français tombe, au détour d'une rue sur une exécution.

Un pendu qui gigotait à la porte d'une boutique ; il avait les pieds attachés, et les mains liées derrière le dos, la figure était découverte et la langue sortait ; les pieds grattaient vainement la paroi de la boutique en cherchant un appui introuvable¹.

Les zaptiehs ou gendarmes ont avec eux encore deux personnes à pendre quelque part dans les rues. Le français les suivit :

Nous arrivâmes bientôt devant une potence faite de trois pièces de bois, le montant, le bras, et le chevron appuyant cette seconde pièce à la première. Cet appareil tout primitif avait été établi sous un réverbère descellé du mur, la veille, par le poids d'un autre pendu, car on pend tous les jours.

En peu d'instant tout fut prêt. La corde roulée autour du bras saillant de la potence laissa descendre son nœud coulant qui alla chercher sa victime. [...] ce dernier tiré par la corde, monta tant bien que mal sur un escabeau, où on le fit se tenir droit à coups de crosse, tandis que la corde, mise à la longueur était nouée au portant. Un coup de pied repoussa l'escabeau, et l'homme eut comme un cri très court rapidement étouffé. On ne s'était pas donné la peine de lui attacher les jambes, ce qui donna libre jeu à une agonie dont la potence faisait tous les frais [...]².

Alors que les gendarmes cherchaient un troisième espace pour le dernier condamné, ce dernier s'évanouit. Et à ce moment, le journaliste qui en avait trop vu, s'en alla.

Cet exemple illustre bien l'horreur que peut contenir une mise à mort. La France utilise la guillotine depuis la période révolutionnaire pour les exécutions. Cette dernière permet de mettre fin à l'agonie et à son spectacle de douleurs³. Ici, l'attention particulière de l'auteur sur l'agonie des différents pendus est le moyen le plus simple de transmettre l'émotion et l'horreur que peut représenter cette exécution publique où la foule accompagne les condamnés d'insultes et de jets de pierres. Alors que la France a réduit le spectacle que la mort peut représenter – notamment par le décret Crémieux – elle est ici totalement mise en scène par la population.

La violence semble être quotidienne pour la population turque décrite par les Français. Dans beaucoup d'extraits des écrits, la population est actrice dans les atrocités commises. Prise d'une frénésie générale, elle se retrouve autour des actes d'une violence rare.

¹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op.cit.*, 29/07/1876, p.1.

² *Ibid.*, p.1.

³ CORBIN (Alain), *Le village des «cannibales»*, Flammarion, 1990, p.129 ; TAÏEB (Emmanuel), *La guillotine au secret*, Belin, 2011, p.88.

Il ne reste aujourd'hui de ce village [...] que cent cinquante vieillards et enfants qui, après avoir fui sont revenus un à un, et que parfois les Turcs des villages voisins – ceux-là même qui ont aidé les Bachi-bouzoucks pendant le massacre et l'incendie – viennent chercher pour les forcer à coups de fouet à travailler à leurs moissons⁴.

En entrant dans la ville, la population musulmane se porta à la rencontre du cortège, et cinq des prisonniers furent tués à coups de couteaux par la populace sous l'œil des zaptiés qui laissaient faire. On vit un vieillard au mains débiles s'accrocher à un prêtre et ordonner de le poignarder, à son petit-fils, un enfant de seize ans, qui s'évanouit à la vue du sang, après avoir obéi⁵.

Toute la population turque semble participer aux violences et massacres, même les plus jeunes ou le plus âgés. Toujours d'après le *Figaro* les autres hommes sont « partis comme Bachi-Bouzoucks⁶ », renforcer leurs rangs.

A la suite du récit des trois pendus, le correspondant rapporte « l'indifférence de la plupart des habitants » dont les « yeux en sont blasés⁷ » tant les tueries se multiplient. Ces massacres en continu, les exécutions qui leurs succèdent et enfin les amas de cadavres, l'horreur est omniprésente dans le paysage du voyage et donc dans le récit. Ivan de Woestyne décrit le paysage entre Andrinople et Philippopoli :

Il se fait au milieu d'un pays magnifique, [...] où s'ébattent de nombreuses cigognes et d'innombrables volées de corbeaux qui viennent se reposer par là de leurs plantureux festins de chair humaine, car il est des villages, notamment Batak, où après les massacres, il n'est resté personne pour enterrer les cadavres⁸.

Ivan de Woestyne est submergé par tant d'horreurs et de massacres vues en quelques jours, il écrit « Mes esprits se perdent au milieu du souvenir de ces horreurs⁹ ». Tous ces événements s'imposent par le choc provoqué et c'est dans ce sens qu'ils sont partagés par le témoin des faits. Ce partage de l'information ne peut être fait que parce que l'auteur s'est, dès le début de son périple, préparé à affronter des horreurs et le trauma engendrer pour ensuite pouvoir transmettre ses informations¹⁰. Ces horreurs sont si importantes que le

⁴ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 30/07/1876, p.1.

⁵ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1

⁶ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 01/08/1876, p.

⁷ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1

⁸ *Ibid.*, p.1.

⁹ *Ibid.*, p.1.

¹⁰ DULONG (Renaud), « Le témoignage historique : document ou monument ? », *Hypothèses*, vol. 3, n° 1 (2000), p. 116 ; 119. [En ligne] <http://www.cairn.info/revue-hypotheses-2000-1-page-115.htm>, consulté le 12/01/2019.

journaliste s'adresse à son lectorat pour le prévenir de ce que contient ses lettres afin que « la lectrice que les horreurs effraient n'aille pas plus loin¹¹ ».

Face à la violence omniprésente des Turcs, les Bulgares, insurgés ou non, sont décrits comme sans défense face à la puissance ottomane. Victime de jalousie de la part des Circassiens, massacrés par fanatisme religieux, ils sont toujours qualifiés de « malheureux » par les reporters français. Cette perception des deux groupes est particulièrement visible dans l'histoire de jeune bulgare Raïka.

Raïka : la Reine des Bulgares

La lettre d'aujourd'hui roule sur la destinée, romanesque et idyllique au début, mais lamentable et hideusement lugubre à la fin, d'une pauvre fille surnommée ironiquement par les Turcs la reine des Bulgares.¹²

Le correspondant du *Temps*, dans la lettre publiée le 29 août, traduit une partie des écrits du correspondant MacGahan dont cette histoire est extraite. Ce récit de la vie de la jeune Raïka illustre parfaitement la violence ottomane ainsi que la manière dont est abordé la situation des Bulgares.

Le correspondant, tout en abrégant les propos, retranscrit les propos de son confrère pour « retracer ces scènes tour à tour gracieuses et sauvages qui nous conduisent, avec le fil d'une vie individuelle, à travers toutes les étapes de l'insurrection et des massacres que les Turcs appellent répression.¹³ ». Après avoir entendu parlé de cette prisonnière qu'on appelle « reine des Bulgares », le correspondant accompagné de M. Schuyler ont pu rencontrer la jeune femme d'environ dix-huit ans qui porte « malgré la pâleur et la maigreur de ses traits, les traces d'une réelle beauté¹⁴ ». La jeune femme, nommée Raïka est libérée grâce aux deux américains et ensemble ils visitent les ruines de son village.

Raïka est la fille d'un prêtre du village d'Otluk-Kui, à vingt milles de Tatar-Bazardjik. À l'âge de douze ans, les habitants de son village, frappés de son intelligence et de sa beauté, se cotisèrent pour l'envoyer à l'école d'Eski-Zara, école que les missionnaires américains avaient fondée et dont les Bulgares avaient fait depuis l'acquisition. Au bout de quatre ans elle revint dans son

¹¹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op. cit.*, 29/07/1876, p.1

¹² « Lettres d'Angleterre », *Le Temps*, 29/08/1876, p.1.

¹³ *Ibid.*, p.1.

¹⁴ *Ibid.*, p.1.

village, où son instruction et surtout ses talents de brodeuse la firent considérer comme une véritable merveille¹⁵.

Sa place d'institutrice ainsi que la présence de trois écoles dans le village prouvent aux yeux du correspondant français que la Bulgarie « n'est donc pas un pays sauvage¹⁶ ». J. MacGahan, d'après la lettre du journaliste du *Temps*, expliquerait que le célibat de la jeune femme s'expliquerait par le fait « qu'aucun garçon de son village ne se croyait digne d'elle et n'aurait osé élever son ambition aussi haut ». Un jour, convoquée à une réunion « qu'elle croyait devoir être comme de coutume une séance du comité scolaire ». Cependant cette réunion, animée par un « beau jeune homme « aux yeux bleus et à la moustache blond » » d'après la jeune femme, attise les volontés insurrectionnelles des paysans. A la fin de cette réunion, on oblige Raïka à de confectionner « l'étendard de la révolte pour les insurgés ». Le drapeau est composé d'un « le lion broyant le croissant [ainsi que] la devise : « Liberté ou la mort ». Dès lors, le village se mobilise, pendant douze jours, toutes personnes en capacité de travailler s'emploie au terrassement et à la fortification du village. Les Ottomans envoient quelques fonctionnaires au village, ils sont « désarmés, emprisonnés, deux ou trois même fusillés par les insurgés¹⁷ ». La répression est terrible :

L'armée turque n'eut qu'à se présenter pour mettre en déroute les 250 défenseurs qui formaient toute la garnison du village. C'était le 12 mai que Hafiz-Pacha ne traite pas moins le village en forteresse et les milliers de femmes et d'enfants entassés dans les rues en ennemis réguliers. Il ordonna le bombardement, sans sommations, et le fit continuer jusqu'à minuit, pour se donner comme Néron le spectacle d'un incendie vivant. Quand le canon et l'obusier eurent fini leurs ravages, ce fut le tour du sabre¹⁸.

Puis le journaliste, lorsqu'il aborde les atrocités commises, cite le texte de J. MacGahan qu'il traduisit :

Les habitants furent hachés dans les rues, sur le seuil de leurs maisons, sur la pierre même de leur foyer. Des vieillards hommes et femmes, implorant grâce, des enfants, même en bas âge, hurlant de terreur, périrent également frappés par le rapide et inexorable sable. On croit que trois mille personne furent tuées en ce seul endroit ; de ce nombre quatre cents à peine étaient des habitants du village, le reste étaient des réfugiés des environs
[...]

¹⁵ *Ibid.*, p.1.

¹⁶ *Ibid.*, p.2.

¹⁷ *Ibid.*, p.2.

¹⁸ *Ibid.*, p.2.

Quand nous visitâmes le village, continue l'envoyé du *Daily News*, on nous montra, à M. Schyler et à moi, dans les ruines de l'église, à la place où avait été l'autel, une place noire où étaient encore attachés des os calcinés sur lesquels il y avait un bouquet de fleurs. C'étaient les restes d'un prêtre, Théodore Peoff, âgé de quatre-vingt-cinq ans, que l'on avait [...] mutilé d'une façon que les Turcs seuls peuvent inventer, on l'avait enfin tué et brûlé.¹⁹

Ces témoignages illustrent pleinement la violence sans nom des Turcs ainsi que les méthodes brutales, abominables qu'ils usent contre des villageois. Et aussi décrit la torture et la mort de Zwatka Boyadjieff, philanthrope présenté comme « aussi charitable envers les Turcs qu'envers les chrétiens » et qui malgré cela, fut mutilé, aveuglé et ensuite brûlé. Raïka fut faite prisonnière après le massacre et c'est à ce moment-là que les Turcs apprirent pour le drapeau. Elle fut amenée chez le mudir* (équivalent du maire) d'Ofkoluk-Kui, et après avoir été « battue presque au sang et outragée de toute façon²⁰ », elle se retrouva dans la prison de Philippopoli où elle rencontra les deux américains.

Cette histoire suivant la tragédie de la jeune femme, illustre parfaitement le vocabulaire utilisé pour parler des Ottomans. Ces derniers engendrent des atrocités, des visions d'horreurs, une violence qui ne sert pas à mater une rébellion mais qui n'existe que par la barbarie de ces êtres.

Le détail des agissements des Turcs ainsi que du mudir qui est cité, permettent aux différents témoins étrangers qu'ils soient journalistes ou diplomates, de dénoncer les autorités ottomanes ainsi que leurs agissements.

Le fonctionnement ottoman

Un fanatisme religieux omniprésent

Que de crimes encore à la charge du fanatisme religieux !
... saepius ilim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta,
Disait Lucrèce. Mais son vers s'applique encore de nos jours. Que de cures miraculeuses de Notre-Dame de Lourdes il faudrait pour compenser les milliers de victimes que le fanatisme religieux à amoncelées depuis les croisades jusqu'aux massacres de Bulgarie en passant par l'inquisition, la Saint-Barthélemy et les Dragonnades !²¹

¹⁹ *Ibid.*, p.2.

²⁰ *Ibid.*, p.2.

²¹ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 25/08/1876, p.2

Au XVIII^e siècle, le fanatisme issu de l'islam apparaît sous la plume de Boulainvilliers ou encore Voltaire. S'ajoute alors à la violence turque – déjà très ancrée dans la représentation européenne des Ottomans – la religion musulmane. Dès lors, l'islam est vu comme l'instrument d'une construction nationale²². Or un siècle plus tard, ce qui est définie comme étant un « zèle outré pour le triomphe d'une doctrine religieuse²³ » est encore très présent dans les écrits concernant la violence ottomane.

Ivan de Woestyne explique comment les *başıbozuk* sont enrôlés aux abords d'une mosquée, où un drapeau

est porté par celui qui dans chaque bourgade tient de ses exploits passés le titre de chef ; les prêtres l'accompagnent en criant des versets du Coran, dont les paroles religieuses sont « sus à l'infidèle », mais dont la signification réelle est l'appel au vol et à la destruction. Il faut d'ailleurs ces attrayantes promesses pour tirer de leur lourdes paresses ces fainéants fanatisés²⁴.

Le même journaliste témoigne des aspirations à la guerre sainte qu'un groupe de *softas* – étudiants en théologie – prêchent aux passants, le prédicateur

exhorte ses auditeurs à le suivre dans la guerre sainte qui s'ouvre les infidèles, les *giaours**. C'est de cette façon, je l'ai appris depuis, que la guerre de la Serbie est présentée aux masses musulmanes, comme une guerre de religion. C'est, du reste, la seule corde qu'il soit possible de faire vibrer chez ces abrutis de fanatisme²⁵.

La guerre de religion aurait été prônée par un ministre ottoman. Ce dernier aurait dit : « Ou les Turcs seront vaincus et, dans la retraite, détruiront tous les chrétiens désarmés [...] ou ils seront vainqueurs et porteront alors leurs atrocités jusqu'aux frontières de l'Autriche, où il faudra les arrêter, car, dans les appels de volontaire, on leur a promis toute l'Europe²⁶ ».

La guerre religieuse est aussi crainte par les rédactions à Paris, celle du *Temps* publie le 4 juillet ceci à propos de la déclaration de guerre Serbo-Monténégrine :

La guerre va donc commencer. Sans en préjuger le résultat, on peut déjà en déterminer le caractère. C'est à la fois une guerre de religion et une guerre de races. Serbes et Monténégrins s'en vont en croisade contre les Turcs ; l'Eglise

²² HENTSCH (Thierry), *L'orient Imaginaire - La Vision Politique Occidentale De L'est Méditerranéen*, Aux Editions de Minuit, 1988, p.149 ; 156.

²³ LAROUSSE (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : op. cit.*, T. 8, 1866 – 1877, p. 84.

²⁴ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op.cit.*, 29/07/1876, p.1.

²⁵ *Ibid.*, p.2.

²⁶ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op.cit.*, 30/07/1876, p.1.

chrétienne orientale attaque l'islam. [...] Le sultan de Constantinople, on ne doit pas l'oublier, est le chef religieux de la plus puissante des sectes musulmanes. Du Sénégal aux frontières de la Chine, les *sounnites* voient en lui le vicaire du Prophète [...]. D'après une tradition rependue dans les populations sounnistes, la prise de Constantinople par les chrétiens sera l'un des signes précurseurs de la fin du monde. On comprend quel contre-coup pourrait avoir sur des hommes d'une foi aussi ardente une guerre qui mettrait en question l'existence de l'empire ottoman. En Europe et en Asie, des millions de chrétiens, répandus au milieu de populations musulmanes, pourraient se trouver en danger²⁷.

Cette crainte généralisée d'un conflit religieux qui sortirait de l'espace balkanique semble pourtant partiellement atténuée par la *proclamation des comités insurrectionnels bulgares au peuple musulman de Bulgarie*. Ce dernier, publié dans le *Temps* du 2 juillet, affirme la fraternité des populations de Bulgarie, qu'importe leur confession et que seul le choix politique peut rompre cette fraternité pour la transformer en hostilité :

Musulmans de la Turquie ! nos frères de la patrie !
[...]

Les musulmans qui comprennent leurs intérêts n'hésiteront pas à se mettre de notre côté. Si vous nous aidez, vous n'aurez à souffrir de rien, et votre vie, votre honneur, votre fortune seront garantis. Ceux d'entre vous qui refuseraient de faire cause commune ne seront pas considérés comme frères d'une même patrie, et leur vie et leur fortune ne seront pas garanties²⁸.

Réel « génie du mal²⁹ », le fanatisme serait motivé par la jalouse assouvie « dans le sang d'une population (les Bulgares) à laquelle ils (les Turcs) ne pouvaient pas pardonner sa prospérité méritée³⁰ », le fanatisme religieux toucha alors toute la population musulmane. De nombreux enfants

ont été promenés à travers les rues du village (de Pester) à la pointe des baïonnettes, (le correspondant du *Daily News* écrit) : « La raison en est simple. Quand un mahométan a tué un certain nombre d'infidèles, il est sûr d'entrer au paradis ; le prophète dit que les hommes armés comptent seuls ; mais les musulmans interprètent la promesse dans un sens moins étroit et font compter les femmes et les enfants »³¹

Cette vision d'une violence fanatisée par la religion, après avoir été défendue par les témoins des atrocités comme Ivan de Woestyne ou Januarius MacGahan, est relayée par des

²⁷ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 04/07/1876, p.1.

²⁸ « Proclamation du grand vizir aux habitants de la Turquie d'Europe », *Le Temps*, 02/07/1876, p.2.

²⁹ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op.cit.*, 30/07/1876, p.1

³⁰ « Bulletin du jour », *Le Temps*, 25/08/1876, p.1

³¹ *Ibid.*, p.1-2.

personnes tels que Victor Hugo. Dans son article *Pour la Serbie*, l'écrivain revient sur la place de la religion dans les massacres :

on en est à la résurrection des spectres; après le Syllabus, voici le Koran; d'une Bible à l'autre on fraternise; *„jungamus dextras“*; derrière le Saint-Siège se dresse la Sublime Porte; on nous donne le choix des ténèbres; et, voyant que Rome nous offrait son moyen âge, la Turquie a cru pouvoir nous offrir le sien.³²

L'image du fanatisme ottoman se propage encore par ces différents écrits. La figure despotique de l'époque classique de l'empire est maintenue dans les récits, malgré le régime parlementaire mis en place par les réformes³³. Associé au fanatisme, ces deux stéréotypes attachés à la Porte se renforcent sous le règne d'Abdülhamid II.

Des autorités corrompues

Et maintenant qu'on sait la vérité sur ces massacres, que fera-t-on ? Rien, me dit-on. Rien la politique le veut ainsi.
La politique ? ...
J'en arrive à me demander : Qu'est-ce donc que la politique ?
Et à me répondre :
La politique est une centaine de messieurs en habit noir.
Je défie qu'on trouve une définition plus juste.
Et ce sont ces messieurs qui, pour la plupart sont pères de famille, qui veulent qu'on martyrise et qu'on tue par centaines des femmes et des enfants.

Eh bien, si c'est ça la politique, c'est du joli !³⁴

Ces quelques lignes closent la correspondance d'Ivan de Woestyne. Elles marquent aussi une sorte de résignation concernant la politique, après avoir vu tant de massacres, soutenu et perpétré par les autorités et une absence de réaction des autres états.

L'implication des Ottomans est soutenue par les correspondants français et américains mais est atténuée voire démentie par le rapport Anglais (chapitre 4).

Les journalistes français ont rencontré différentes complications avec les autorités. Ivan de Woestyne dû fuir face au risque d'arrestation et le duo Rigondaud-Kauffmann sont poussés au départ de Niš car considérés comme des espions russes (chap. 6). Mais en plus de cela, Ivan de Woestyne rapporte – en tant que témoin ou d'après les propos de sources sur place

³² Hugo Victor, « Pour la Serbie », *Le Rappel*, 30/08/1876, p.1.

³³ GEORGEON (François), « L'Empire ottoman et l'Europe au XIXe siècle : De la question d'Orient à la question d'Occident », *Confluences Méditerranée*, vol. 52, n° 1 (2005), p.36.

³⁴ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », op.cit., 01/08/1876, p.1.

– que les autorités ont eu un rôle particulier dans les massacres. Ses écrits révèlent la corruption et les valeurs légères du système ottoman.

C'est le *vali* (gouverneur) qui régionalement veille à l'application des décisions de justice³⁵, elle est cependant décrite comme étant très corruptibles, par les volontés personnelles de la personne qui l'applique ou les interventions extérieures. Alors que les exécutions des personnes dites insurgées se succèdent chaque jour, certains peuvent être éliminés sommairement, avant toute justice. Les « malheureux », en chemin pour Philippopoli, « avait été massacrée sur la route par les gardiens et par la population des villages turc qu'il leur fallait traverser³⁶ ».

Les descriptions faites par M. de Woestyne concernant la justice ottomane continuent dans sa lettre publiée le 30 juillet. Il voit de ses yeux,

un endroit où ont été enterrés les prisonniers assassinés pendant la route, tandis qu'on les conduisait à Philippopoli. Plusieurs autres qui étaient blessées et qui ne pouvaient pas aller plus loin furent enterrés vivants avec les autres³⁷.

Dans la même lettre, le correspondant français aborde les sanctions prises envers les Turcs reconnus comme coupables d'avoir participé aux massacres. Ces sanctions ont été développée au moment du déploiement d'un commissaire ottoman, envoyé sur le terrain par la Porte après que les faits aient été connu. Woestyne écrit :

On s'apprêtait à délivrer le reste (de prisonniers turcs) lorsque vint un télégramme ordonnant de tout garder. La dépêche disait même que dix des prisonniers seraient pendus à l'arrivée du commissaire extraordinaire envoyé par le conseil.

Le pacha crut d'abord à une erreur du télégraphe ; il le fit jouer aussitôt et quand il sut que réellement on parlait de faire des exécutions turques il se mit la tête dans les mains en disant :

Où allons-nous !

Rassurez-vous, pacha, il n'en sera rien ou pas grand-chose. On prendra dix Turcs – ou dix Bulgares habillés en turcs, il y en a assez dans les prisons – et l'on criera à l'Europe :

Vous voyez bien que nous faisons aussi de la répression contre les nôtres³⁸.

³⁵ GEORGEON (François), VATIN (Nicolas) et VEINSTEIN (Gilles) dir., « *Dictionnaire de l'empire Ottoman - XVe-XXe siècle* », 2015, p.670.

³⁶ WOESTYNE (Ivan de), « Affaires d'Orient », *op.cit.*, 24/07/1876, p.1.

³⁷ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op.cit.*, 30/07/1876, p.1.

³⁸ *Ibid.*, p.1.

Voilà de quelle forme d'autorité et de justice a été témoin le journaliste français. Cependant, les écrits de J. MacGahan tendent à mettre en avant les efforts de la justice ottomane et accusent les exécutants locaux pour la non-application des décisions judiciaires.

L'état actuel du pays est déplorable, écrit le correspondant du *Daily News*, il y règne une complète anarchie. [...]. Les autorités étaient disposées à faire justice, mais elles sont impuissantes. Le gouverneur de Philippopoli dit qu'il lui faudrait de la cavalerie pour contenir la population musulmane. Quelques kaimakams* et mudirs* disent que les zaptiehs (gens de police), menacés par les Turcs, n'osent pas exécuter les ordres de leurs chefs³⁹.

La justice pouvait aussi être influencée par le recours au bakchich, comme lorsque les boutiquiers d'Andrinople paieraient chacun leur tour les zapties en charge de l'exécution de trois bulgares. Les commerçants usèrent du bakchich pour éviter que leur boutique soit utilisée comme potence. Pratique étrangère aux Européens, elle est

L'institution du bakchich

Le bakchich ou *bahşış* est défini dans le dictionnaire de P. Larousse comme étant une « gratification, pourboire, en Orient ». Le bakchich est présenté par un correspondant du *Temps* comme un « gain illicite réalisé par les employés de tout ordre⁴⁰ ». Dans son article, le journaliste renseigne le lectorat de cette pratique méconnue en France que lui considère comme la preuve de « l'étendue du mal ». Le bakchich est, d'après le *Temps*, interdit par la loi du 25 juillet 1858.

Ce Code revoit tous les cas de corruption, de concussion, les abus d'autorité, les manquements aux devoirs d'une charge publique, les violences et les mauvais traitements exercés par les fonctionnaires publics contre les particuliers. [...] (la pénalité) comprend l'amende, la dégradation, la détention à temps. La loi décide encore, dans plusieurs cas, que le fonctionnaire coupable « sera déclaré à jamais incapable d'être revêtu d'aucun grade et d'exercer aucune fonction publique »⁴¹.

Le journaliste, qui met en avant la justesse de cette loi, regrette que cette dernière ne soit pas appliquée. Les manquements au devoir sont quotidiens, à tel point que

³⁹ « Les massacres bulgares », *op.cit.*, 25/08/1876, p.1.

⁴⁰ « Lettres de Turquie », *Le Temps*, 19/06/1876, p.2.

⁴¹ *Ibid.*, p.2.

l'employé qui ne prend pas un *bakchik*, pouvant le faire, est une exception, presque un phénomène. Dans les bureaux de la Sublime-Porte et dans les différents ministres, vous êtes poursuivi par les huissiers, par les cavas*, qui vous tendent la main demandant un bakchich⁴².

Le bakchich est présenté par le journaliste français comme un complément de revenu essentiel.

C'est un principe admis dans l'administration turque qu'un fonctionnaire doit tirer le meilleur parti possible de son emploi. [...] D'ailleurs, cette habitude s'explique par ce fait [...] que l'employé n'est payé que très irrégulièrement, que sa position n'est nullement assurée, dépend uniquement du caprice de ses chefs et ne lui donne pas droit sur ses vieux jours à une pension de retraite⁴³.

Le bakchich, tel qu'il est représenté par le journaliste français, appuie et renforce les représentations de l'Empire ottoman. Ces dernières se cristallisent autour de la religion ainsi que du retard administratif. Ces différences servent de ciment pour la construction d'une frontière entre ce qui est européen et l'autre.

L'apparition d'une frontière entre ce qui est Europe et ce qui ne l'est pas

Le voyage est une quête de soi, la recherche de ce que nous sommes, individuellement ou collectivement. Par les « voyages d'Orient » du XVII^e siècle représente parfaitement cette quête interne car

il s'agit d'aller vers la différence pour s'assurer de soi-même, d'abolir la distance physique pour consolider une distance culturelle et pour vérifier du même coup que cette distance est favorable à la civilisation qui l'invente, que l'Europe est en mouvement, en avance, bref, moderne⁴⁴.

Cette volonté de se rassurer concernant la place de l'Europe face aux autres est pourtant vaine. Toute tentative de mesure du progrès humain reste sur basée une échelle subjective créée par certains pour se comparer aux autres, et ne repose en aucun cas sur des éléments de comparaison objectifs et universels⁴⁵. Pour autant, les représentations des Ottomans

⁴² *Ibid.*, p.2.

⁴³ *Ibid.*, p.2.

⁴⁴ HENTSCH (Thierry), *L'orient Imaginaire*, *op. cit.*, p.133-134.

⁴⁵ *Ibid.*, p.133-134.

transparaissent dans les écrits tirés de la presse. S'oppose alors la civilisation face à la barbarie et la modernité européenne et le retard ottoman.

La rencontre entre la civilisation et la barbarie

Turcs ils sont, Turcs ils resteront.

Depuis quatre cents ans, ils n'ont pas fait un pas. Notre civilisation leur a tout au plus apporté une contrainte qu'ils oublient tout de suite. Ils n'ont, dans leurs villes réalisé aucun progrès. Toutes leurs richesses créées ont été développées par des gens qu'ils tueraient volontiers et les Bulgares qu'ils assassinent⁴⁶.

L'opposition entre les Européens civilisés et les Turcs barbares est omniprésente dans les écrits parus dans la presse durant l'été 1876. Pour Pierre Larousse, le barbare est un homme cruel et inhumain⁴⁷. La barbarie s'illustre sous différents aspects comme par exemple l'adhésion à une société arbitraire, sans ordre social⁴⁸. En ce sens, le despotisme ottoman ainsi que l'inégalité entre les sujets, ont longtemps rattaché la représentation de la Porte à une forme de barbarie. Chateaubriand considérait que le Coran ne contenait « ni principe de civilisation ni précepte qui puisse élever le caractère⁴⁹ ». Le fanatisme religieux, l'arbitraire des autorités – détaillés précédemment – sont autant d'éléments qui représentent cette proximité. A cela s'ajoute, les horreurs commises pour mater l'insurrection bulgare, qui choquent l'Europe entière.

Par effet de miroir à la définition et représentation de la barbarie, apparaît son opposée, la civilisation. Face au « gouvernement bête fauve⁵⁰ » de Hugo apparaît les « merveilleuses productions du génie poétique serbe⁵¹ ». La civilisation est définie comme l'« état d'un peuple chez lequel l'intelligence se trouve cultivée, les mœurs adoucies, les arts prospères et l'industrie active⁵² » et en ce sens, elle est propre à l'Europe. Le contraste avec le barbare établit le civilisé comme « celui qui sait reconnaître pleinement l'humanité des autres⁵³ ».

⁴⁶ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op.cit.*, 01/08/1876, p.1.

⁴⁷ LAROUSSE (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : op. cit.*, T. 2, 1866 – 1877, p. 203.

⁴⁸ TODOROV (Tzvetan), *La Peur des barbares : Au-delà du choc des civilisations*, Robert Laffont, 2008, p.34-35.

⁴⁹ CHATEAUBRIAND (François-René), *Œuvres romanesques et Voyages*, Paris, 1969, II, cité dans SAÏD (Edward), *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, 1980, p.198.

⁵⁰ HUGO (Victor), « Pour la Serbie », *op.cit.*, 30/08/1876, p.1.

⁵¹ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 08/07/1876, p.7.

⁵² LAROUSSE (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle : op. cit.*, T. 4, 1866 – 1877, p. 366.

⁵³ TODOROV (Tzvetan), *La Peur des barbares, op.cit.*, p. 44.

La civilisation et la barbarie sont, dans la représentation du XIX^e siècle, les deux extrémités d'une ligne imaginaire, sur laquelle se déplacent les états. La civilisation étant l'extrémité vers laquelle tout état doit viser.

Or « l'invasion des sectateurs d'Osman⁵⁴ » empêcha les peuples tels que les Serbes, à se développer et se rapprocher de la civilisation. La mise en avant, de l'histoire, la littérature ou encore l'éducation des populations serbes ou bulgares est la première forme d'affirmation de leur capacité à pleinement embrasser la civilisation.

Le correspondant (J.MacGahan) donne ensuite quelques détails sur les bulgares qu'on a tort de considérer en Europe comme des sauvages. Presque chaque village a une école, qui, [...] est florissante et très-fréquentée. [...] Le Bulgare est laborieux, industriel, honnête, poli et pacifique⁵⁵.

Les peuples les plus heureux sont ceux qui n'ont point d'histoire, a-t-on dit. Les Serbes ne sont pas un de ces peuples, ils ont malheureusement une longue et douloureuse histoire et, avec raison, ils s'en font la gloire⁵⁶.

Mais plus encore, la démarcation apparaît dans les descriptions des espaces faites par les auteurs. Ivan de Woestyne lors de son voyage en train de Constantinople à Andrinople décrit les paysages qu'il observe à travers la fenêtre. Le « paysage demeure toujours le même, c'est-à-dire plat et inculte⁵⁷ » dans la partie turque des territoires traversés.

Cependant, écrit-il quelques lignes plus tard, Andrinople montre au loin ses minarets ; nous approchons ; le paysage a changé d'aspect. Nous approchons de la Bulgarie réelle, sinon géographique, car c'est à partir des environs d'Andrinople que la culture devient superbe⁵⁸.

Même avant les écrits des reporters, le correspondant du *Temps* parlait de cette différence entre les espaces turcs et bulgares :

Dans ce pays, les chrétiens bulgares vivent côte à côte avec les Turcs et les Circassiens. [...] lorsqu'on parcourt la contrée, on est frappé de la différence incroyable que présentent les villages musulmans et chrétiens. Là bien des terres sont incultes. Ici la vie et la prospérité⁵⁹.

⁵⁴ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyages à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 08/07/1876, p.4.

⁵⁵ « Les massacres de Bulgarie », *op. cit.*, 25/08/1876, p.1.

⁵⁶ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyages à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 08/07/1876, p.4.

⁵⁷ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op.cit.*, 25/07/1876, p.1.

⁵⁸ *Ibid.*, p.1.

⁵⁹ « Lettres de Turquie », *Le Temps*, 19/06/1876, p.2.

La frontière est aussi visible dans le domaine urbain. L. Rigondaud, lors de sa description de la ville de Widin, présente le quartier chrétien comme étant un espace « où du moins la propreté règne relativement⁶⁰ » contrairement à la partie turque qui est pleine de « grandes flaques de sang en putréfaction⁶¹ ». Le collaborateur compare même l'organisation urbaine de Widin à celle de Belgrade : « Entre Widin, une des cités les plus importantes de la Turquie, et Belgrade la ville à peine née d'hier à la civilisation occidentale, il y a cinq siècles de distance⁶² ».

Dès la fin du XVIII^e siècle, l'Empire ottoman pris conscience de l'écart qui le séparait de l'Europe. Rapidement convaincu de la nécessité d' « entrer dans la civilisation », il entama de profonde réorganisation des systèmes militaire ; administratif, institutionnel ou encore législatif⁶³.

Le retard face à la modernité

Bazias forme en quelque sorte la limite extrême entre l'Orient et l'Occident. C'est là que la voie ferrée s'arrête⁶⁴.

Par cette image, le chemin de fer sert de référentiel pour délimiter l'Occident à une période où la France connaît une expansion considérable de son réseau ferroviaire. La mise en place de ligne de chemins de fer entre Istanbul et les villes de la frontière européenne fut l'un des premiers objectifs de la Porte. Mais les différents conflits ainsi que le recul de l'autorité ottomane entre 1856 – date de la première ligne en Europe ottomane – et 1876 engendra de nombreux retards dans la réalisation des différentes lignes. Le projet visait notamment à relier Istanbul à Belgrade et Salonique à l'Autriche-Hongrie. C'est en 1869 que le baron Hirsch devint le concessionnaire des lignes et futures lignes européennes afin de faciliter la réalisation des projets⁶⁵. La propriété ferroviaire du baron est visible dans le train, les portraits de toute la famille impériale allemande étaient présents dans « *la Restauration*⁶⁶ » du train d' Ivan de Woestyne.

⁶⁰ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 22/07/1876, p.7.

⁶¹ *Ibid.*, p.1.

⁶² *Ibid.*, p.1.

⁶³ GEORGEON (François), « L'Empire ottoman et l'Europe au XIX^e siècle », *op. cit.*, p.36.

⁶⁴ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op.cit.*, 24/06/1876, p.6.

⁶⁵ GEORGEON (François) dir., « *Dictionnaire de l'empire Ottoman - XV^e-XX^e siècle* », *op. cit.*, p.252.

⁶⁶ WOESTYNE (Ivan de), « A travers la Turquie », *op.cit.*, 25/07/1876, p.1.

Le train, comme quelques autres éléments, marquent les différences culturelle, industrielle et autres révélés par les écrits des correspondants français. Ces derniers furent confrontés à ce qu'ils considèrent comme étant le retard de l'Empire ottoman. Toujours dans le transport, les commentaires apportés par L. Rigondaud concernant la voiture utilisée au départ de Belgrade sont aussi marqueur de cette différence (figure 20).

Notre voiture est une espèce de charrette en bois à roues carrées, dans la composition de laquelle il n'entre qu'un seul morceau de fer : l'essieu. Ce système de locomotion doit remonter au temps de Noé ou des Patriarches. J'ai fait mettre une couche de foin bien tassé sur tout le fond de la caisse ; puis une bâche tendue sur des cerceaux pour nous arbitre de la poussière et du soleil. Nos bagages les plus gros nous servent de siège, les menus paquets pendent à l'arrière, à droite et à gauche, soutenus par des ficelles. [...] Ciel ! quels cahots ! Tantôt nous sommes projetés en haut contre la bâche, tantôt en avant, tantôt en arrière. Deux balles élastiques. Nous sommes positivement brisés quand, [...] nous nous arrêtons [...] ⁶⁷.

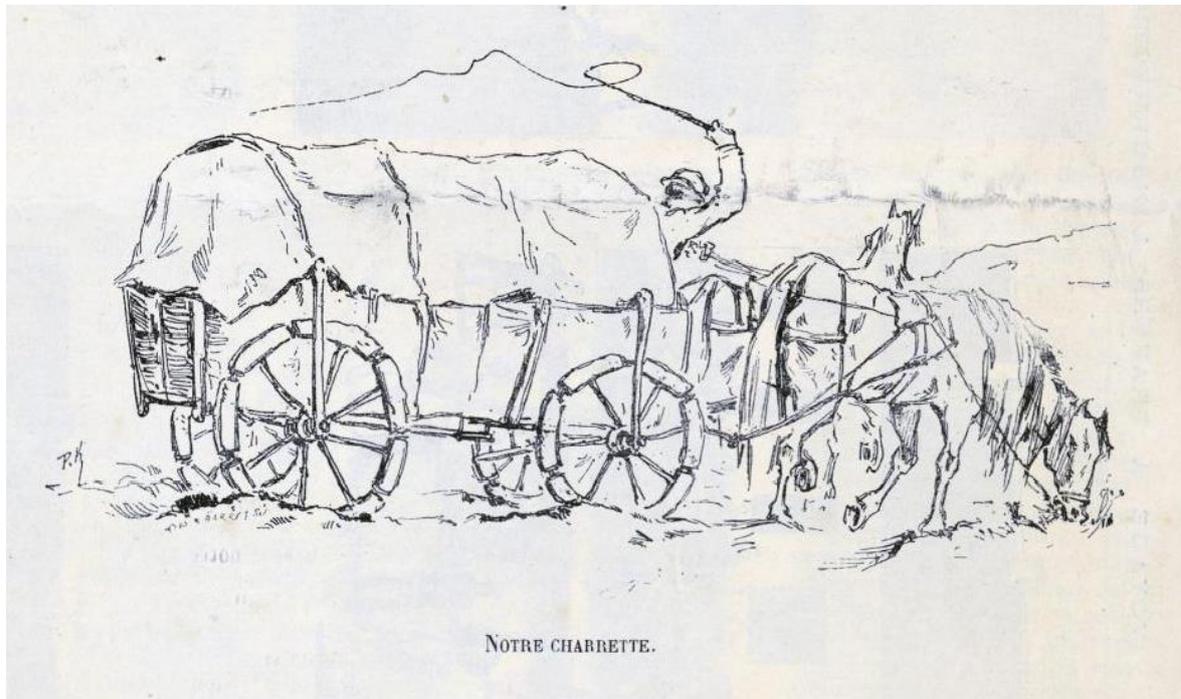


Figure 20 : KAUFFMANN Paul, *Notre charrette*, l'illustration, 15/07/1876.

Le manque cruel de confort de cette « charrette » contraste totalement avec les habitudes de confort des deux journalistes de Paris. Malheureusement pour le duo, ce n'est pas seulement durant le transport que le confort leur manqua. Les nuits passées dans les différentes auberges ne furent pas de tout repos. Alors qu'à Andrinople, Ivan de Woestyne fut inspiré

⁶⁷ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 15/07/1876, p.4

en pleine nuit pour écrire quelques vers en hommage à la poudre Vicat⁶⁸, à Strogare la nuit fut compliquée pour le duo de *l'Illustration*.

Il est près de minuit quand nous arrivons [...] et l'hôtesse nous introduit dans la seconde chambre, puisqu'il faut lui donner ce nom, malgré son plancher de terre battue et ses murs en torchis, où six lits attendent les voyageurs de bonne volonté⁶⁹.

A Widin, alors qu'ils logeaient dans l'*hôtel de Belle-vue*, connue pour être la première auberge de la ville, le confort ne fut toujours pas au rendez-vous.

A l'aspect de nos chambres et de nos lits nous poussons des cris d'effroi et nous résolvons de coucher habillés sur nos couvertures, après avoir au préalable vidé quelques paquets de poudre insecticide autour de nous⁷⁰.

C'est cependant au moment où Rigonaud et Kauffmann rencontrèrent un ecclésiastique, après avoir perdu un de leurs chevaux, que la différence de pratique a été la plus marquée. Alors que les deux français discutent avec le pope, ces derniers lui donnèrent leurs cartes de visites, afin que l'homme puisse se souvenir de cette rencontre particulière.

Le pope regarde avec soin les petits carrés de carton gravés, les tourne, les retourne dans sa main, puis me les rend en ajoutant : « c'est très-joli », de l'ai d'un homme qui vient de faire une découverte. J'insiste pour qu'il les garde, il accepte, les mets dans sa poche, puis se tournant vers moi : « Combien vous dois-je ? » J'ai toutes les peines du monde à lui faire comprendre l'usage des cartes de visite, mais lorsqu'il est au courant il paraît très-heureux et très-flatté⁷¹.

L'Orient du XIX^e siècle est vu par ses contemporains comme étant l'extrême opposé de ce qu'ils définissent comme Europe⁷². Les différentes représentations de l'Empire ottoman véhiculées dans la presse française reposent sur des stéréotypes antérieurs au XIX^e siècle, comme le fanatisme par exemple. Par la manière dont ils ont appréhendé les espaces

⁶⁸ La poudre Vicat est un insecticide créé par Joseph-Henri Vicat. Très utilisé, il est connu pour vaincre les punaises et autres insectes invisibles du quotidien ; Fiche d'information du site Gallica, [en ligne] https://data.bnf.fr/15877245/vicat_manufacturier-chimiste/, consulté le 19/08/2019.

⁶⁹ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 15/07/1876, p.6.

⁷⁰ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 22/07/1876, p.6.

⁷¹ RIGONDAUD (Ludovic), « Voyage à travers l'insurrection orientale », *op. cit.*, 15/07/1876, p.10.

⁷² HENTSCH Thierry, *L'orient Imaginaire*, *op. cit.*, p.11.

découverts, les situations rencontrées et les personnes côtoyées, les journalistes français ont instauré une délimitation visible comme invisible entre l'Occident et l'Orient.

Conclusion

Assassiner un homme est un crime, assassiner un peuple est une "question".
Chaque gouvernement à sa question ; la Russie à Constantinople, l'Angleterre à l'Inde, la France à la Prusse, la Prusse à la France.
L'humanité aussi à sa question ; et cette question la voici, elle est plus grande que l'Inde, l'Angleterre et la Russie : c'est le petit enfant dans le ventre de sa mère¹.

Dans son écrit *Pour la Serbie*, Victor Hugo appelle à l'indignation des lecteurs. Cri pour l'humanité où il demande à remplacer les questions politiques « par la question humaine² », la réaction de l'écrivain est le résultat d'un processus entamé depuis plusieurs mois.

Alors qu'une insurrection bulgare démarre au mois de mai 1876, des informations arrivent dans les ambassades et sur la presse concernant une répression ottomane extrêmement violente. Est annoncé qu'insurgés et civils sont massacrés par les *başıbozuk*. Tandis que la révolte est maîtrisée en quelques semaines, ce qu'on appelle « les atrocités turques » continuent.

Durant l'été, soit quelques mois après les premières dépêches concernant les violences, apparaissent dans *l'Illustration* et *le Figaro* des récits de journalistes partis dans les Balkans. Leurs voyages, en Serbie et dans les sandjaks de Ruméli et Bulgarie, ont différents objectifs. L. Rigondu et P. Kauffmann partent pour *l'Illustration* « à la découverte de l'insurrection orientale » - titre de leur périple publié chaque semaine du 24 juin au 22 juillet 1876. Le correspondant du *Figaro*, I. de Woestyne part pour témoigner de la situation sur place et apporter à son journal des informations exclusives. Ses écrits et leur construction illustrent la place de l'auteur dans l'affirmation et le développement du reportage en France. Les écrits proposés par ces deux journaux reposent sur des bases communes de rédaction. Tout deux sont écrits à la première personne et sont rythmés par la narration au jour le jour. Les deux journalistes présentent leurs découvertes, les difficultés rencontrées durant le voyage, et cela en plus des informations concernant l'insurrection. *L'Illustration* présente à ces lecteurs un récit mêlant le récit de voyage, avec les paysages et l'histoire des lieux, ainsi que des informations concernant l'insurrection. La particularité du récit de Woestyne apparaît dans l'idée même de son voyage. Le reportage, nouveau modèle journalistique, se développe et cherche à se codifier. A travers le récit du

¹ HUGO (Victor), « Pour la Serbie », *Le Rappel*, 30/08/1876, p.1.

² *Ibid.*, p.1.

collaborateur du *Figaro* se dessine les caractéristiques de ce nouveau genre. L'auteur met en avant son témoignage direct, appuie son propos par une description précise des événements et de ses émotions. Cette transparence du contenu permet d'appuyer la véracité et l'objectivité de son discours. Le reportage se distingue aussi du journalisme traditionnel par son apport d'informations nouvelles et rapides. Grâce au télégraphe électrique, les correspondants des différentes rédactions peuvent transmettre les informations beaucoup plus rapidement. Cette recherche de la rapidité est révélée par les descriptions du processus rédactionnel, du regroupement des notes pour écrire la lettre aux difficultés et contraintes de transport jusqu'à Paris. De surcroît, l'étude du récit de M. de Woestyne met en avant la primauté de son reportage face à celui de J. MacGahan, correspondant du *Daily News*, qui est resté dans les mémoires et dans l'historiographie, le correspondant ayant révélé l'étendue des atrocités commises contre les Bulgares.

Ces écrits révèlent différentes représentations que les auteurs ont des Ottomans, des Bulgares. Parti de là, se décline tout un discours autour de la civilisation européenne et de la barbarie ottomane, orientale, musulmane. Persuadés de l'objectivité du témoignage oculaire les auteurs, et plus particulièrement Ivan de Woestyne, sont malgré tout vecteur d'un discours généralisé. Le Turc est alors toujours associé au fanatisme et à l'horreur ; ses terres sont incultes et ses villes malpropres. Troupes régulières comme irrégulières massacrent la population bulgare. Aidé par la population, elle-même fanatisée, elles commettent les pires atrocités aux insurgés comme aux civils. Viols, tortures, esclavage, tueries et exécutions sont décrits par les journalistes. L'omniprésence de la violence, les pratiques affreuses telles que les pyramides de crânes ou le retour du pal, appuient le discours autour de la barbarie ottomane. Opposé aux Ottomans, les Bulgares et les Serbes, principales populations chrétiennes décrivent, sont victimes de l'opresseur. Ouvertes à la civilisation, les descriptions mettent en avant l'histoire riche et difficile de la population serbe, son importante littérature ou encore l'important système éducatif développé par les Bulgares. Leurs cultures sont fleurissantes et les villes ouvertes à la modernité.

L'intérêt européen pour la cause bulgare apparaît dès les premières dépêches du mois de mai. Cette émotion qui se développe avec le temps, est la résultante d'une politique d'interventions diplomatique ou militaire, des puissances européennes. L'Empire ottoman ne comptant pas parmi les puissances européennes admises dans le cercle diplomatique, est le terrain de nombreuses interventions européennes durant le XIX^e siècle. Garante de l'équilibre et la paix en Europe, toute intervention doit correspondre à certains critères pour avoir lieu. Les faits nécessitant une intervention doivent être attestés – notamment par la

rédaction de rapports – et cette dernière ne peut avoir lieu qu’avec l’accord unanime des six grandes puissances.

Alors qu’une insurrection éclate en 1875 en Bosnie et en Herzégovine contre le pouvoir ottoman, les diplomaties européennes et plus particulièrement les trois empires allemand, autrichien et russe entament des discussions visant la pacification de la zone. Dans un premier temps, ces rencontres diplomatiques ont pour objectif de définir les réformes nécessaires pour l’Empire ottoman. Mais au cours de l’année 1876, la Serbie et le Monténégro rejoignent les populations bosniaque, herzégovine et bulgare dans leur opposition à la Porte. La situation dans les Balkans se complexifiant, des désaccords entre les puissances européennes en ce qui concerne la sortie de la crise ottomane apparaissent. L’Angleterre s’oppose aux autres puissances et affirme alors son rapport privilégié avec la Sublime-Porte et la nécessité de maintenir l’intégrité de l’Empire. A Londres, en septembre 1876, l’ancien premier ministre, William Gladstone publi un pamphlet *Bulgarian horrors and the question of the East* où il déplore les atrocités commises et dénonce l’inaction du gouvernement de B. Disraeli. L’opposition menée par Gladstone, aussi éphémère soit-elle, permet au gouvernement en place de réaffirmer que la diplomatie est la seule option permettant de maintenir la paix car les intérêts des différentes puissances s’opposent lorsqu’il est question des Balkans. Londres souhaite maintenir l’autorité ottomane dans les Balkans afin de contenir l’influence grandissante de la Russie. Cette dernière signe d’ailleurs un accord secret avec l’Autriche au début de l’année 1877 concernant le partage des Balkans en cas d’une nouvelle guerre russo-turque.

La guerre est déclarée par la Russie en avril 1877 après différentes tentatives diplomatiques infructueuses. Le conflit représente pour l’histoire de la presse française, le premier évènement où les rédactions envoient des reporter. Cependant, les écrits d’Ivan de Woestyne, publié dans le *Figaro* pendant les massacres perpétrés contre les Bulgares prouvent la présence de reporter français dans une zone de conflit .

La mémoire de l’insurrection d’avril 1876 est encore vive chez la population bulgare, comme l’atteste l’étude des manuels scolaires bulgares du XX^e siècle menée par la sociologue Deyanova Liliana³. Le village de Batak est devenu un élément fort de l’histoire

³ DEYANOVA (Liliana), « Les manuels scolaires bulgares au XX^e siècle entre deux empires », dans *L’école et la nation : Actes du séminaire scientifique international*. Lyon, Barcelone, Paris, 2010, HEIMBERG (Charles), LOUBES (Olivier), FALAIZE (Benoit) éd., Lyon, 16 mars 2015. URL : <http://books.openedition.org/enseditions/2406>. Consulté le 7 août 2019.

national bulgare. A ce sujet éclate un scandale en Bulgarie en 2007 alors qu'une conférence universitaire doit s'ouvrir autour d'un débat sur le « récit historique national⁴ » du « massacre de Batak ». La conférence a notamment pour but d'analyser le possible mythe construit autour de cet événement. Le colloque agite le monde politique bulgare avant même d'avoir lieu. Les réactions vont jusqu'à toucher les plus hautes sphères de l'Etat. Le premier ministre, l'ancien président ainsi que le chef de l'Etat Georgi Parvanov prennent la parole à ce sujet. Ce dernier accuse la conférence d'être une « grave provocation envers notre histoire nationale et notre mémoire »⁵. Ce scandale a lieu à quelques semaines des élections parlementaires européennes, ce qui explique en partie le nombre important de réactions politiques autour de cette conférence.

Cet engouement politique exprime un certain intérêt de l'opinion publique bulgare pour la mémoire de l'insurrection et plus particulièrement pour les atrocités commises à Batak. Ces massacres, comme beaucoup d'autres événements historiques, appuient un certain discours politique. Ce dernier doit être déconstruit afin d'analyser et comprendre son élaboration et les enjeux qu'il comporte.

⁴ RAGARU (Nadège), « Usages politiques du passé et controverses historiographiques : le cas du « massacre de Batak » », *La documentation française*, n° 1067 (mars 2008), p.82. [En ligne] <https://www-cairn-info.sidnomade-2.grenet.fr/revue-le-courrier-des-pays-de-l-est-2008-3-page-82.htm>, consulté le 12/01/2019.

⁵ *Ibid.*, p.84.

Sources

Toutes les sources utilisées pour cette recherche proviennent – à l’exception du journal *l’Illustration* – des archives numérisées de la Bibliothèque Nationale de France et ont été consulté d’une période allant de septembre 2018 à août 2019.

Le Figaro

MAGNARD Francis, « Courrier politique », 17/08/1875

MAGNARD Francis, « Les massacres de Bulgarie », 25/08/1876.

MAGNARD Francis, « Paris au jour le jour », 28/05/1876.

WOESTYNE, Ivan (de), « Affaires d’Orient », 24/07/1876.

WOESTYNE, Ivan (de), « A travers la Turquie », publié les 25, 29, 30 juillet et 1^{er} août 1876.

WOLFF (Albert), « Le sultan Abdul-aziz », 31/05/1876

Journaux du 2 et 5 février, 6 et 7 juin, 25 et 30 août de l’année 1876

L’Illustration

Ecrits de RIGONDAUD Ludovic, « Voyage à travers l’insurrection orientale », publié le 24 juin, les 8, 15, 22 juillet 1876

Illustrations de KAUFFMANN Paul.

Le Temps

Journaux du :

- 14 août 1875,
- 24 janvier 1876
- 3, 6, 14 et 15 février 1876,
- 13 et 23 avril 1876,
- 5, 9, 10, 11, 13, 15 et 31 mai 1876,
- 4, 6 et 19 juin 1876,
- 1^{er}, 3, 4, 20 juillet 1876,
- 15, 25, 29 et 30 août 1876,
- 1^{er}, 2, 8, 10, 11, 21 et 22 septembre 1876,

- 3 novembre 1876.

Autres journaux

Les journaux consultés concernant l'article de Victor Hugo.

Les journaux ayant publiés entièrement le texte sont :

- Le Rappel,
- La France,
- La Presse,
- Le Siècle,
- La République Française,
- Le Constitutionnel,
- Le XIX^e siècle.

Les journaux ayant publiés partiellement le texte sont :

- La Gazette nationale ou le Moniteur universel,
- La Gazette de France,
- Le Figaro.

Les journaux ayant évoqués le texte sont :

- Le Soleil,
- L'Univers,
- Le Français,
- Le Temps.

Bibliographie

Dictionnaires, encyclopédies et biographie

AMERICAN COUNCIL OF LEARNED SOCIETIES, *Dictionary of American biography*, 1943. 1099662. URL : <http://archive.org/details/dictionaryofamer12amer..> Consulté le 7 août 2019.

ÁGOSTON Gábor, MASTERS Bruce, *Encyclopedia of the Ottoman Empire*, Facts On File, Etats – Unis, 2009.

GEORGEON François, *Abdulhamid II*, Fayard, 2003.

GEORGEON François, VATIN Nicolas et VEINSTEIN Gilles (dir.), « *Dictionnaire de l'empire Ottoman - XVe-XXe siècle* », Fayard, Paris, 2015.

Histoire de l'Empire ottoman et des Balkans

BOZARSLAN Hamit, *Histoire de la Turquie*, Edition Tallandier, Paris, 2013.

CASTELLAN Georges, *Histoire des Balkans XIV - XXe siècle*, Fayard, Paris, 1991.

GEORGEON François, « L'Empire ottoman : retour sur la gestion politique d'un espace pluriel », *Confluences Méditerranée*, N° 105, n° 2 (juin 2018). URL : <http://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2018-2-page-13.htm..> Consulté le 12 mai 2019, p. 13-22.

GEORGEON François, « L'Empire ottoman et l'Europe au XIXe siècle: De la question d'Orient à la question d'Occident », *Confluences Méditerranée*, vol. 52, n° 1 (2005). URL : <http://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2005-1-page-29.htm..> Consulté le 26 mars 2019, p. 29.

- JACOLIN Henry, « L'établissement de la première voie ferrée entre l'Europe et la Turquie. Chemins de fer et diplomatie dans les Balkans », *Revue d'histoire des chemins de fer*, n° 35 (novembre 2006). URL : <http://journals.openedition.org/rhcf/414>.. Consulté le 10 août 2019.
- JELAVICH Barbara, *History of the Balkans*, 2 vol., Cambridge University Press, 1983.
- JEVAVICH Charles & Barbara, *The Establishment of the Balkan National States, 1804-1920*, A History of East Central Europe, n° VIII, University of Washington Press, 1986.
- LAURENS Henry, *Les crises d'Orient*, Fayard, Paris, 2017.
- MANTRAN Robert, *Histoire de l'Empire ottoman*, Fayard, Paris, 2003.
- RISTELHUEBER René, *Histoire des peuples balkaniques*, Fayard, Paris, 1950.
- TZORTZAKI-TZARIDOU Sophie, « Le « vakf chrétien » : une institution ottomane adaptée aux besoins de la Grande Église », *Etudes Balkaniques-Cahiers Pierre Belon*, n° 19-20, n° 1 (2013). URL : <http://www.cairn.info/revue-etudes-balkaniques-cahiers-pierre-belon-2013-1-page-135.htm>.. Consulté le 10 mai 2019, p. 135-152.

Histoire des relations internationales

- RODOGNO (Davide), *Against massacre, Humanitarian Intervention in The Ottoman Empire 1815 - 1914*, Oxford, 2012.
- RODOGNO (David), « Réflexions liminaires à propos des interventions humanitaires des Puissances européennes au XIXe siècle », *Relations internationales*, vol. 131, n° 3 (2007). URL : <http://www.cairn.info/revue-relations-internationales-2007-3-page-9.htm>.. Consulté le 12 janvier 2019, p. 9.
- SEDOUY (Jacques-Alain de), « Le concert européen », *Inflexions*, N° 33, n° 3 (2016). URL : <http://www.cairn.info/revue-inflexions-2016-3-page-61.htm>.. Consulté le 4 août 2019, p. 61-66.

Histoire de la presse

KHALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain(dir.), *La civilisation du journal*, Nouveau monde Edition, Paris, 2011.

MARTIN Marc, *Médias et journalistes de la République*, Odile Jacob, 1997.

MARTIN Marc, *Les grands reporters : Les débuts du journalisme moderne*, Louis Audibert Editions, Paris, 2005.

THERENTY Marie-Ève, « Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914 », *Societes Representations*, n° 21, n° 1 (2006). URL : <http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-101.htm>.. Consulté le 10 août 2019, p. 101-115.

Histoire des représentations

CORBIN Alain, *Le village des « cannibales »*, 1990. Consulté le 16 août 2019.

DEYANOVA Liliana, « Les manuels scolaires bulgares au xxe siècle entre deux empires », dans *L'école et la nation : Actes du séminaire scientifique international*. Lyon, Barcelone, Paris, 2010, éd. C. HEIMBERG, O. LOUBES, B. FALAIZE, Lyon, 2015 (Hors collection). URL : <http://books.openedition.org/enseditions/2406>.. Consulté le 7 août 2019, p. 369-378. ISBN : 978-2-84788-572-9.

ELDEM Edhem, *L'Empire Ottoman et la Turquie face à l'Occident*, Fayard, Collège de France, 2018

HENTSCH Thierry, *L'orient Imaginaire - La Vision Politique Occidentale De L'est Méditerranéen*, 1988

GRATALOUP Christian, *Vision(s) du monde. Histoire critique des représentations de l'Humanité*, Armand Colin, Paris, 2018.

RAGARU Nadège, « Usages politiques du passé et controverses historiographiques : le cas du « massacre de Batak » », *La*

documentation française, n° 1067 (mars 2008), *Le Courrier des pays de l'Est*, p. 82 à 87.

SAÏD Edward, *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Points, 2015.

TODOROV Tzvetan, *La Peur des barbares : Au-delà du choc des civilisations*, Le livre de poche, 2008.

TODOROV Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, Paris, 1989.

TODOROVA Maria, *Imaginaire des Balkans*, éditions EHESS, 2011.

Analyse du discours

DULONG Renaud, « Le témoignage historique : document ou monument ? », *Hypothèses*, vol. 3, n° 1 (2000). URL : <http://www.cairn.info/revue-hypotheses-2000-1-page-115.htm..>
Consulté le 12 janvier 2019, p. 115.

LABERGE Yves, « Victor Hugo, Hugo journaliste. Articles et chroniques. Éd. prés. par Marieke Stein, Paris, Flammarion, coll. Garnier-Flammarion, 2014, 464 pages », *Questions de communication*, n° 28 (décembre 2015). URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10193..>
Consulté le 12 août 2019, p. 315-317.

STEIN Marieke, « Victor Hugo orateur. Une pratique moderne de la communication politique », *Questions de communication*, n° 10 (décembre 2006). URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7728..>
Consulté le 12 août 2019, p. 391-408.

Histoire des circulations

VENAYRE Sylvain, *Panorama du voyage*, Les Belles Lettres, Paris, 2012.

Histoire des exécutions

TAÏEB Emmanuel, *La guillotine au secret*, Belin, Paris, 2011.

Article

« Festival en hommage à McGahan », *Radio Bulgaria*.

URL : <http://bnr.radio/fr/post/100980443/festival-en-hommage-a-mcgahan-8-et-9-juin-usa-en-realite-les-9-et-10-juin-heure-bulgare>.

Consulté le 7 août 2019.

Table des annexes

Annexe 1 : Extrait de la déclaration de guerre du prince serbe Milan à la Turquie.	178
Annexe 2 : Carte des principales étapes des voyages effectués dans les Balkans ottomans par les collaborateurs du Figaro et de l'Illustration durant l'été 1876.	179
Annexe 3 : <i>Pour la Serbie</i> de Victor Hugo.	180

Annexe 1 : Extrait de la déclaration de guerre du prince serbe Milan à la Turquie.

Depuis le moment où l'insurrection a éclaté en Bosnie et dans l'Herzégovine, la situation de la Serbie est devenue intolérable. Nous nous sommes abstenus de tout ce qui aurait pu rendre l'œuvre de la pacification plus difficile aux grandes puissances et à la Porte. La Porte n'en a pas moins entouré d'un cercle de fer notre patrie, de l'embouchure du Timo à elle de la Drina. Il y a un an que nous supportons - sans faire la guerre à la Turquie- toutes les charges qu'une guerre nous aurait imposées. Je n'en ai pas moins écouté les conseils des puissances garantes, et nous avons imposé silence à nos sentiments. N'en tenant aucun compte, la Porte a continuellement envoyé des troupes sur nos frontières : elle a envoyé des hordes sauvages de bachibouzouks, de Tcherkesses, des Arnauts ; elle a envoyé du fond de l'Asie des Kurdes barbares pour faire de notre pays un amas de ruines. Rester plus longtemps dans les bornes de la modération serait une faiblesse. J'ai indiqué au gouvernement impérial les moyens qui pourraient pacifier les provinces insurgées et faire sortir la Serbie d'une situation intolérable. Nous avons déclaré à la Porte que nous entrerons dans les provinces insurgées au nom de la paix et de l'humanité. Il dépend maintenant de la Porte de mettre fin à l'effusion de sang.

Frères ! c'est plein de confiance que je me mets à votre tête. Avec nous marchent nos vaillants frères les Monténégrins, conduits par mon héroïque frère Nikita ; avec nous marchent les braves Herzégoviniens et les Bosniaques ; nos frères Bulgares nous attendent et les nobles Grecs, eux aussi, ne se feront pas attendre longtemps.

Respectez les frontières de la monarchie voisine, ne donnez aucun sujet de plainte au gouvernement impérial et royal, qui s'est acquis des titres à notre reconnaissance en prenant gracieusement sous la protection tant de nos frères de l'Herzégovine.

Annexe 2 : Carte des principales étapes des voyages effectués dans les Balkans ottomans par les collaborateurs du Figaro et de l'Illustration durant l'été 1876.

Légende :

1. : Etapes principales du voyage d'Ivan de Woestyne

1. : Etapes principales du premier voyage de Ludovic Rigonduard et Paul Kauffmann.

1. : Etapes principales du second voyage de Ludovic Rigonduard et Paul Kauffmann.

Annexe 3 : *Pour la Serbie de Victor Hugo.*

Il devient nécessaire d'appeler l'attention des gouvernements européens sur un fait tellement petit, à ce qu'il paraît, que les gouvernements semblent ne point l'apercevoir. Ce fait, le voici: on assassine un peuple. Où? En Europe. Ce fait a-t-il des témoins? Un témoin, le monde entier. Les gouvernements le voient-ils? Non.

Les nations ont au-dessus d'elles quelque chose qui est au-dessous d'elles les gouvernements. A de certains moments, ce contre-sens éclate: la civilisation est dans les peuples, la barbarie est dans les gouvernants. Cette barbarie est-elle voulue? Non; elle est simplement professionnelle. Ce que le genre humain sait, les gouvernements l'ignorent. Cela tient à ce que les gouvernements ne voient rien qu'à travers cette myopie, la raison d'état; le genre humain regarde avec un autre œil, la conscience.

Nous allons étonner les gouvernements européens en leur apprenant une chose, c'est que les crimes sont des crimes, c'est qu'il n'est pas plus permis à un gouvernement qu'à un individu d'être un assassin, c'est que l'Europe est solidaire, c'est que tout ce qui se fait en Europe est fait par l'Europe, c'est que, s'il existe un gouvernement bête fauve, il doit être traité en bête fauve; c'est qu'à l'heure qu'il est, tout près de nous, là, sous nos yeux, on massacre, on incendie, on pille, on extermine, on égorge les pères et les mères, on vend les petites filles et les petits garçons; c'est que, les enfants trop petits pour être vendus, on les fend en deux d'un coup de sabre; c'est qu'on brûle les familles dans les maisons; c'est que telle ville, Batak, par exemple, est réduite en quelques heures de neuf mille habitants à treize cents; c'est que les cimetières sont encombrés de plus de cadavres qu'on n'en peut enterrer, de sorte qu'aux vivants qui leur ont envoyé le carnage, les morts renvoient la peste, ce qui est bien fait; nous apprenons aux gouvernements d'Europe ceci, c'est qu'on ouvre les femmes grosses pour leur tuer les enfants dans les entrailles, c'est qu'il y a dans les places publiques des tas de squelettes de femmes ayant la trace de l'éventrement, c'est que les chiens rongent dans les rues le crâne des jeunes filles violées, c'est que tout cela est horrible, c'est qu'il suffirait d'un geste des gouvernements d'Europe pour l'empêcher, et que les sauvages qui commettent ces forfaits sont effrayants, et que les civilisés qui les laissent commettre sont épouvantables.

Le moment est venu d'élever la voix. L'indignation universelle se soulève. Il y a des heures où la conscience humaine prend la parole et donne aux gouvernements l'ordre de l'écouter.

Les gouvernements balbutient une réponse. Ils ont déjà essayé ce bégaiement. Ils disent: on exagère.

Oui, l'on exagère. Ce n'est pas en quelques heures que la ville de Balak a été exterminée, c'est en quelques jours; on dit deux cents villages brûlés, il n'y en a que quatre-vingt-dix-neuf; ce que vous appelez la peste n'est que le typhus; toutes les femmes n'ont pas été violées, toutes les filles n'ont pas été vendues, quelques unes ont échappé. On a châtré des prisonniers, mais on leur a aussi coupé la tête, ce qui amoindrit le fait; l'enfant qu'on dit avoir été jeté d'une pique à l'autre n'a été, en réalité, mis à la pointe d'une baïonnette; où il y a une, vous mettez deux, vous grossissez du double, etc., etc., etc.

Et puis, pourquoi ce peuple s'est-il révolté? Pourquoi un troupeau d'hommes ne se laisse-t-il pas posséder comme un troupeau de bêtes? Pourquoi? ... etc.

Cette façon de pallier ajoute à l'horreur. Chicaner l'indignation publique, rien de plus misérable. Les atténuations aggravent. C'est la subtilité plaidant pour la barbarie. C'est Byzance excusant Stamboul.

Nommons les choses par leur nom. Tuer un homme au coin d'un bois qu'on appelle la forêt de Bondy ou la forêt Noire est un crime; tuer un peuple au coin de cet autre bois qu'on appelle la diplomatie est un crime aussi.

Plus grand. Voilà tout.

Est-ce que le crime diminue en raison de son énormité? Hélas! c'est en effet une vieille loi de l'histoire. Tuez six hommes, vous êtes Troppmann; tuez-en six cent mille, vous êtes César. Être monstrueux, c'est être acceptable. Preuves: la Saint-Barthélemy, bénie par Rome; les dragonnades, glorifiées par Bossuet; le Deux-Décembre, salué par l'Europe.

Mais il est temps qu'à la vieille loi succède la loi nouvelle; si noire que soit la nuit, il faut bien que l'horizon finisse par blanchir.

Oui, la nuit est noire; on en est à la résurrection des spectres; après le Syllabus, voici le Koran; d'une Bible à l'autre on fraternise; *jungamus dextras*; derrière le Saint-Siège se dresse la Sublime Porte; on nous donne le choix des ténèbres; et, voyant que Rome nous offrait son moyen âge, la Turquie a cru pouvoir nous offrir le sien.

De là les choses qui se font en Serbie.

Où s'arrêtera-t-on?

Quand finira le martyre de cette héroïque petite nation?

Il est temps qu'il sorte de la civilisation une majestueuse défense d'aller plus loin.

Cette défense d'aller plus loin dans le crime, nous, les peuples, nous l'intimons aux gouvernements.

Mais on nous dit: Vous oubliez qu'il y a des "questions". Assassiner un homme est un crime, assassiner un peuple est une "question". Chaque gouvernement a sa question; la Russie a Constantinople, l'Angleterre a l'Inde, la France a la Prusse, la Prusse a la France.

L'humanité aussi a sa question; et cette question la voici, elle est plus grande que l'Inde, l'Angleterre et la Russie: c'est le petit enfant dans le ventre de sa mère.

Remplaçons les questions politiques par la question humaine.

Tout l'avenir est là.

Disons-le, quoiqu'on fasse, l'avenir sera. Tout le sert, même les crimes. Serviteurs effroyables.

Ce qui se passe en Serbie démontre la nécessité des États-Unis d'Europe. Qu'aux gouvernements désunis succèdent les peuples unis. Finissons-en avec les empires meurtriers. Muselons les fanatismes et les despotismes. Brisons les glaives valets des superstitions et les dogmes qui ont le sabre au poing. Plus de guerres, plus de massacres, plus de carnages; libre pensée, libre échange; fraternité. Est-ce donc si difficile, la paix? La République d'Europe, la Fédération continentale, il n'y a pas d'autre réalité politique que celle-là. Les raisonnements le constatent, les événements aussi. Sur cette réalité, qui est une nécessité, tous les philosophes sont d'accord, et aujourd'hui les bourreaux joignent leur démonstration à la démonstration des philosophes. A sa façon, et précisément parce qu'elle est horrible, la sauvagerie témoigne pour la civilisation. Le progrès est signé Achmet-Pacha. Ce que les atrocités de Serbie mettent hors de doute, c'est qu'il faut à l'Europe une nationalité européenne, un gouvernement un, un immense arbitrage fraternel, la démocratie en paix avec elle-même, toutes les nations sœurs ayant pour cité et pour chef-lieu Paris, c'est-à-dire la liberté ayant pour capitale la lumière. En un mot, les États-Unis d'Europe. C'est là le but, c'est là le port. Ceci n'était hier que la vérité; grâce aux bourreaux de la Serbie, c'est aujourd'hui l'évidence. Aux penseurs s'ajoutent les assassins. La preuve était faite par les génies, la voilà faite par les monstres.

L'avenir est un dieu traîné par des tigres.

VICTOR HUGO.

Paris, 29 août 1876.

Table des illustrations

Figur 1 : Première page de l'Illustration du 6 juillet 1876.	40
Figure 2 : KAUFFMANN Paul, Bulgares amenés en corvée par les Tcherkesses (Circassiens), L'Illustration, 22/07/1876.....	57
Fig. 3 : KAUFFMANN (Paul), Une exécution d'insurgé bulgares à Nisch, L'Illustration, 22/07/1876.	65
Figure 4 : KAUFFMANN Paul, <i>Têtes mutilées d'insurgés Bulgares exposés devant la forteresse de Widin</i> , L'Illustration, 22/07/1876.....	66
Figure 6 : SEBAH Pascal, <i>Circassien</i> , Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts.	68
Figure 7 : KAUFFMANN (Paul), Types de Bachi-bouzoucks, L'Illustration, 22/07/1876.	69
Figure 8 : SEBAH Pascal, <i>Bachi-bozouk</i> , Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts.	70
Figure 10 : GEROME (Jean-Léon), Bachi-bouzouk nègre, 1869,.....	71
Figure 9 : Bachibouzouks, Carte postale, Wikimedia Commons.....	71
Figure 11: KAUFFMANN Paul, <i>Vue d'Ujitza</i> , L'Illustration, 15/07/1876.....	96
Figure 12: KAUFFMANN Paul, <i>P. Kauffman ; Notre domestique, Thomas Corak, ; L. Rigondaud</i> , L'Illustration, 15/07/2018.....	99
Figure 13 : KAUFFMANN Paul, <i>Un de nos chevaux succombe à la chaleur</i> , L'Illustration, 15/07/1876.....	129
Figure 14 : KAUFFMANN Paul, <i>Différents personnages rencontrés à Belgrade</i> , L'Illustration, 24/06/1876.....	131
Figure 15 : KAUFFMANN Paul, <i>Un gardien de chevaux en Hongrie</i> ,L'Illustration, 24/06/1876 ...	132
Figure 16 : KAUFFMANN Paul, <i>Le Konak, palais du prince Milan, à Belgrade</i> , croquis d'après nature par M. Kauffmann, correspondant particulier de l' <i>Illustration</i>	133
Figure 17 : KAUFFMANN Paul, <i>Une rue de Widin</i> , l'Illustration, 22/07/1876.....	134
Figure 18 : KAUFFMANN Paul, <i>La jeune gitane pendant la prophétie</i> , L'Illustration, 15/07/1876	135
Figure 19 : Reproduction des noms et prénoms des correspondants de l' <i>Illustration</i> , L'Illustration, 22/07/1876.....	136
Figure 20 : KAUFFMANN Paul, <i>Notre charrette</i> , L'Illustration, 15/07/1876.	163

Glossaire

Bahşiş ou **bakchich** : don pour de joyeux avènements ; pourboire ou gratification.

Başıbozuk ou **bachi-bouzouk** : troupes irrégulières, qui après la suppression des janissaires* appuient les troupes ottomanes, notamment durant la guerre de Crimée. Ils sont intégrés à l'armée régulière après la guerre russo-turque de 1877-1878.

Bey : terme anciennement utilisé pour désigner les « chefs » ou « seigneurs », répandue à la fin du XIX^e siècle, il distingue alors les hommes appartenant aux hautes sphères de la société ottomane sans distinguer leur place dans la société.

Beylerbeyi : littéralement le « *bey des beys* » désigne le gouverneur d'une grande province ottomane (*beylerbeyilik*, *vilayet*, *eyalet*). Ce dernier est avant tout un chef militaire commandant les *sancakbeyleri* (gouverneur de *sancak*).

Cavas ou **cawass** : homme armé accordé par la Porte pour les étrangers présents sur le territoire impérial.

Eyalet : plus grande subdivision territoriale de l'empire ottoman jusqu'à son remplacement par le *vilayet**, les *eyalet* ou provinces étaient gouvernées par un *vali**.

Firman : présenté comme étant un ordre du sultan en personne, un *firman* est un document émanant du divan impérial. Ces derniers, remontant que rarement jusqu'au sultan, devaient être renouvelé à chaque changement de souverain.

Giaours : terme méprisant utilisé par les Turcs pour désigner les infidèles, généralement les chrétiens.

Janissaires : terme issu probablement de l'expression « *yeniçeri* » ou « nouvelles troupes ». Cette unité d'élite est créée par la Sublime Porte au XIV^e siècle. Les janissaires étaient des esclaves chrétiens européens. Le corps d'infanterie est supprimé par le Sultan Mahmoud II en 1827, par le massacre d'environ 120 000 janissaires sur les 140 000 que comptaient l'Empire.

Kaymakam : le *kaymakam* est à l'origine, un lieutenant chargé de remplacer les membres de l'administration ou du gouvernement partis en campagne. Par les réformes, le *kaymakam* après 1867 est en charge d'un *kaza* ou « juridiction ».

Kaza : le *kaza* est un petit territoire sous la direction du *kaymakam* (après la réforme de 1867). Représentant une ville et les villages proches, plusieurs *kaza* forment un sandjak*.

Müdür ou mudir : le *müdür* est le chef de la plus petite division administrative : la *nahiye*. Cette dernière représente un village ou un quartier.

Paşa ou pacha : titre ottoman présent dès les origines de l'Empire, désignant au XIX^e siècle, les hauts dignitaires de l'Empire.

Reaya : les *reaya*, littéralement « troupeau protégé » désignent les sujets du sultan, les séparant des serviteurs de l'Etat appelé *askeri*.

Sancak ou sandjak : subdivision de la grande province (*eyalet* ou *vilayet**).

Sipahi : cavalier de l'armée ottomane sous le commandement direct du Sultan. Les *Sipahi* de la Porte étaient un ensemble de cavalerie d'élite issu, comme les janissaires*, de l'ensemble des esclaves de la Porte.

Timar : le *timar* est un don accordé à un militaire pour sa participation à une campagne militaire. Le *timar* était composé de revenu foncier, accompagné parfois de serviteurs et d'un équipement.

Vakf ou waqf ou vakif : exemple parfait du droit ottoman, le *vakf* est un don immuable d'un meuble ou immeuble par une personne ou une autorité. Ce don, ayant pour but de paraître bon auprès de Dieu, est alors mis au service d'une œuvre pieuse, caritative ou encore d'intérêt public.

Vali : le *vali* est le gouverneur des provinces.

Vilayet : nouvelle province ottomane réformée après 1864. Ces dernières remplacent alors les *eyalets*.

Zimmi : l'Empire ottoman, régis par les préceptes coraniques, distinguait légalement sa population entre les musulmans et les autres. Par cette distinction, les « gens du livre »

résidents de manière permanente dans l'empire n'étaient pas protégé par la loi. Afin d'obtenir une protection légale, juifs et chrétiens établissaient un contrat avec les autorités ottomanes. Leur statut de *zimmi* imposait aux populations le paiement d'une capitation appelée *cizye*, ainsi que des interdictions ou restrictions. Ces derniers ne pouvaient porter d'armes, posséder des esclaves ou encore devaient porter des vêtements distinctifs.

Table des matières

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat	3
Remerciements	5
Sommaire	6
Introduction	8
PARTIE 1 - INSTABILITE DANS LES BALKANS OTTOMANS.....	17
CHAPITRE 1 – LA DOMINATION OTTOMANE	18
DE L' EYALET DE RUMELI AU VILAYET DU DANUBE : UN PANORAMA ECONOMIQUE ET POLITIQUE D'UNE TERRE OTTOMANE EUROPEENNE	18
La structure administrative de l'eyalet	18
Un espace entre révoltes paysannes et regain économique.....	20
Midhat Paşa et Nikolai Ignatiev, les figures politiques de l'après-guerre de Crimée.	21
APPARITION ET DEVELOPPEMENT D'UNE CONSCIENCE IDENTITAIRE BULGARE.	24
L'éveil d'un sentiment national.....	24
Le développement de l'enseignement laïc.....	26
La lutte pour l'autocéphalie.....	27
DES INSURRECTIONS POUR L'INDEPENDANCE	30
La formation des groupes insurgés.....	30
Les révoltes bulgares et leurs soutiens externes.	31
Des échecs répétitifs.....	32
CHAPITRE 2 – L'INSURRECTION EUROPEENNE	34
UN EMBRASEMENT PROGRESSIF ET ININTERROMPU DES TERRITOIRES BALKANIQUES	34
L'insurrection en Herzégovine.....	34
Les principautés serbe et monténégrine.....	37
L'INSURRECTION BULGARE D'AVRIL 1876.....	43
Préparation de l'insurrection	43
L'insurrection et son échec.....	45
L'ANNEE DES TROIS SULTANS	48
CHAPITRE 3 – LE « BACHI-BOUZOUK », FIGURE DE LA CONTRE-REVOLTE	53
BASIBOZUK ? CIRCASSIEN ? TURC ?.....	53
Les « Bachi-bouzouk » : troupes irrégulières de l'empire.....	53
Les Circassiens : barbares ou victimes ?	55

Les Turcs : entre troupes régulières et simples paysans	57
LEURS ACTIONS EN RUMELI.....	59
La violence démesurée des troupes irrégulières	59
La place des représentants de l'ordre	63
UNE NOUVELLE FIGURE DE L'ORIENTALISME.....	67
CHAPITRE 4 – LES REACTIONS EUROPEENNES AUX ATROCITES	73
UN CONCERT EUROPEEN PREEXISTANT	73
Les évolutions depuis la guerre de Crimée.....	73
Entre maintien de la paix et intervention humanitaire : la hiérarchie des états.....	74
LES EUROPEENS ET LA CRISE DANS LES BALKANS	74
La note Andrassy.....	75
Les nouvelles tentatives de paix	77
Les retardataires : La France, l'Italie et le Royaume-Uni.....	79
PARTIE 2 - L'APPARITION DU REPORTAGE ET DE L'EMOTION ENVERS LES BULGARES DANS LA PRESSE	
FRANÇAISE.....	84
CHAPITRE 5 – LES RELAIS D'INFORMATION SUR LA « QUESTION D'ORIENT »	85
Les dépêches télégraphiques et correspondances.	85
LES TRADUCTIONS DES RAPPORTS ETRANGERS.....	87
CHAPITRE 6 – LA PARTICULARITE DU REPORTAGE.....	92
CHAPITRE 7 – L'EMOTION POLITIQUE DANS LA PRESSE. LES ECRITS D'HUGO ET GLADSTONE.....	107
Les aspirations de Victor Hugo	107
La publication de « Pour la Serbie »	107
La présence de l'écrit du sénateur dans la presse française	109
Les réponses des différentes rédactions	110
« Les atrocités bulgares et la question d'Orient ».....	115
Les nombreux meetings anglais	115
Le pamphlet de Gladstone.....	116
Sa réception de la brochure	119
Les contestations politiques en Angleterre	121
L'opposition au gouvernement.....	121
La position du gouvernement de B. Disraeli	123
PARTIE 3 - LES DISCOURS PORTES PAR LES ECRITS.....	126
CHAPITRE 8 – LA CONSTRUCTION DES RECITS DES REPORTERS.....	127
A la découverte de l'Europe ottomane.	127

La quotidienneté du récit.....	127
Une immersion dans un nouvel espace	132
Des sentiments indissociables du reportage	137
La description des sens	137
Les émotions et pensées partagées.	140
L’objectivité des témoins oculaires	143
Le rôle du journaliste « indépendant »	143
Le témoin oculaire porteur d’objectivité	145
CHAPITRE 9 – UN CHOC ENTRE LA « CIVILISATION » ET LA « BARBARIE ».....	148
Un oppresseur et un opprimé.....	148
« Atrocités » ou « massacre » : le vocabulaire pour l’opresseur	148
Raïka : la Reine des Bulgares.....	151
Le fonctionnement ottoman.....	153
Un fanatisme religieux omniprésent.....	153
Des autorités corrompues.....	156
L’institution du bakchich	158
L’apparition d’une frontière entre ce qui est Europe et ce qui ne l’est pas	159
Conclusion.....	166
Sources	170
Bibliographie.....	172
Table des annexes.....	177
Table des illustrations.....	183
Glossaire.....	184
Table des matières	187

RÉSUMÉ

L'année 1876 est une année charnière pour l'Empire ottoman. En un an, la Sublime Porte voit une partie de ses provinces européennes s'embraser. Chacun à leur tour, la Bosnie, l'Herzégovine, la Bulgarie, la Serbie et le Monténégro s'opposent au sultan. Ces insurrections répétées s'appuient en partie sur l'instabilité interne de l'empire. En quelques mois, trois sultans se succèdent à la tête de la Porte. Face aux soulèvements répétés sur les territoires européens et à la menace qu'ils représentent pour la paix, les puissances européennes entament des rencontres diplomatiques. Ces dernières, réunissant principalement les empires allemand, autrichien et russe, ont pour objectif la pacification des Balkans. Pour se faire, les états européens définissent les réformes nécessaires à l'Empire ottoman afin d'obtenir une paix durable sur ses territoires. L'insurrection bulgare éclate à la fin du mois d'avril 1876 du calendrier julien. Organisée par une jeunesse instruite venue des villes, elle ne gagne pas le cœur de la population rurale, majoritaire à l'époque. La répression menée principalement par les troupes irrégulières ottomanes, appelée bachi-bouzouks, est extrêmement sévère et dure bien après la fin de l'insurrection. Or bientôt des informations arrivent dans la presse européenne concernant des massacres orchestrés contre la population bulgare par ces mêmes bachi-bouzouks. A cette période apparaît une nouvelle forme d'écriture journalistique et de conception de l'information : le reportage. Critiqué en France, le reportage est en quête de reconnaissance. Des voyages de journalistes s'organisent dans les Balkans afin de récolter des informations concernant les insurrections. Les écrits dévoilent en plus de la réalité des atrocités, le quotidien du reporter, ses ambitions mais aussi sa représentation de l'Empire ottoman, de l'Islam et de la modernité.

SUMMARY

During eighteen months, from autumn 1875 to spring 1877 the Ottoman empire went through a lot of difficulties. Successively, Bosnia, Herzegovina and Bulgaria revolted against Constantinople. Then the Serbian and Montenegrin principalities declared war on their sultan. Added to this, the Porte was experiencing significant internal instability. In few months, the sultan was changed twice. In front of these dangers for the European peace, the Great Powers decided to react thanks to their diplomacy corps. Different meetings were organised, mostly between the three empires of the East – Austria, Germany and Russia. During months, they gave to the Ottoman power different reforms which, for them, were vital for peace. The Bulgarian uprising started in May 1876. Quickly stopped by Ottoman irregulars' troops, the suppression was harsh and touched insurgents and civilians. The atrocities perpetrated by the bachi-bouzouk were described by different reports made by French journalists during summer 1876. Their writings shared a lot of details about the horrors but also other information. Indeed, the reporters were not recognized by the peers and by their articles, they worked for the definition and the justification of this new type of journalism. Finally, the analysis of them shed a light on the different social representations of the Ottoman empire, Islam or modernity. By being exposed to the otherness, authors defined their own European collective identity.

MOTS CLÉS : reportage français, atrocités bulgares, bachi-bouzouk, Empire ottoman, Balkan, Bulgarie, Ivan de Woestyne, Ludovic Rigondaud, Paul Kauffmann, 1876. French reports, Bulgarian horrors, Ottoman empire, Bulgaria.